

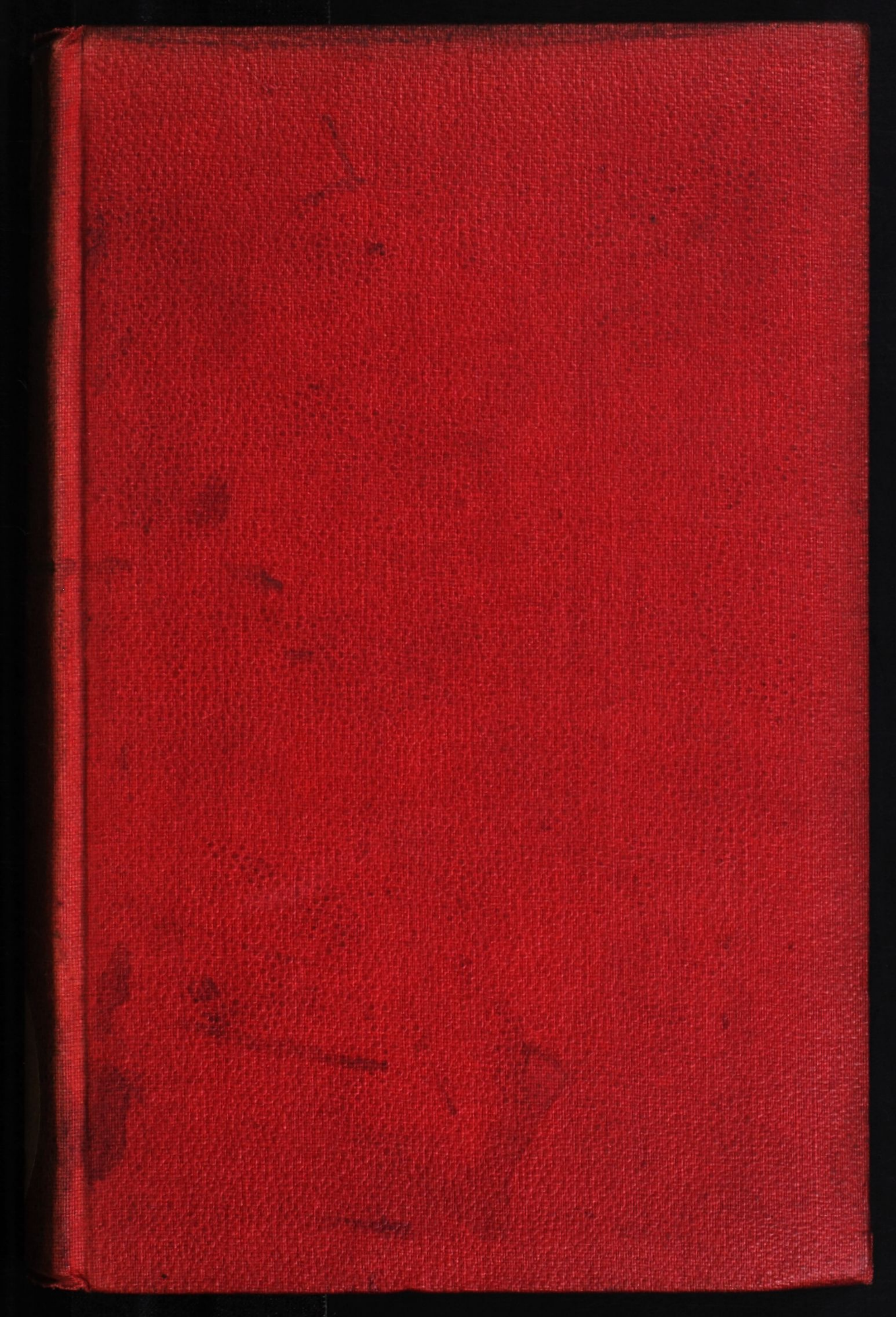
MARIE BARDY

DE L'IDÉAL
DU
BONHEUR



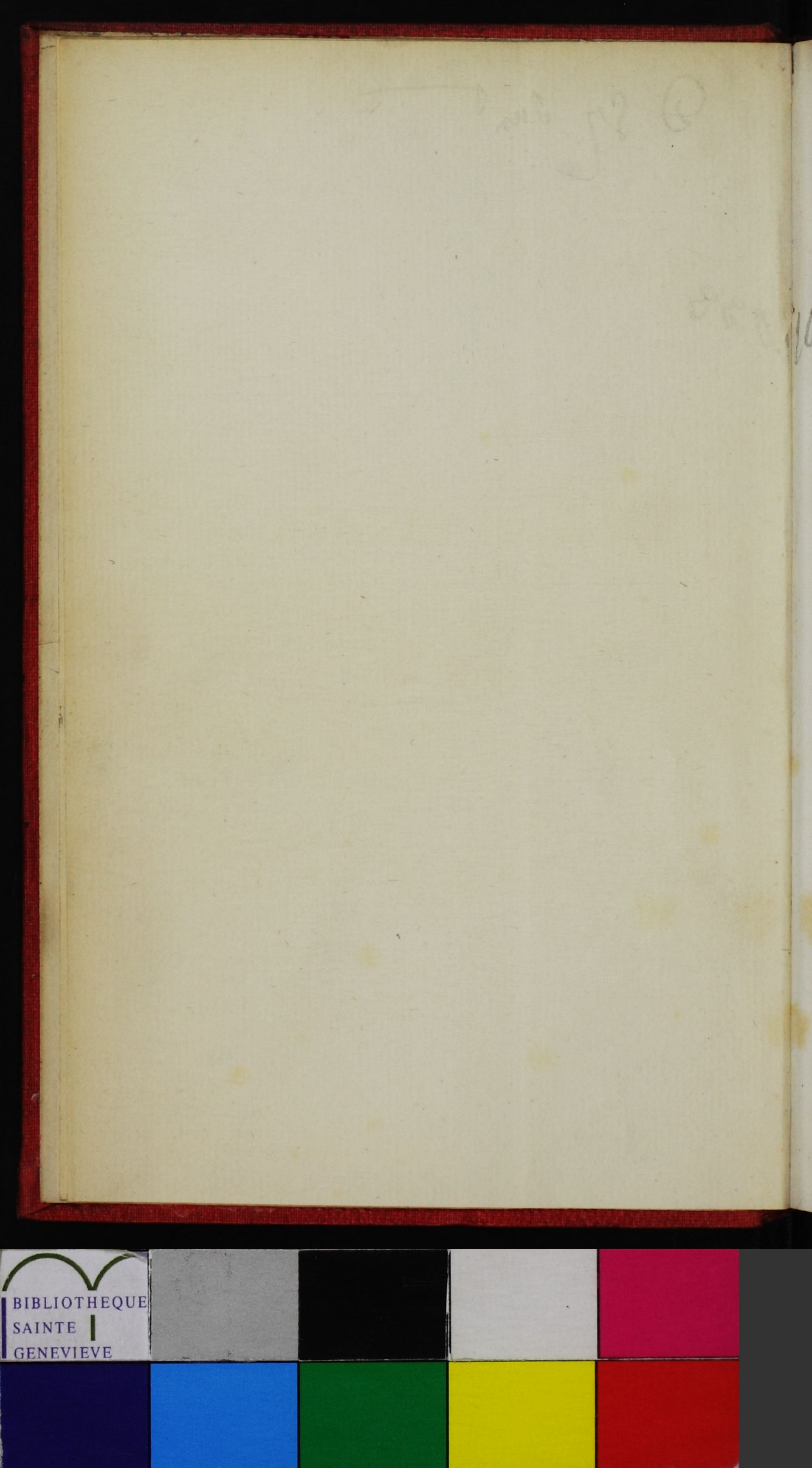
PIERSON





D. G. F. Luppert




BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

DE

L'IDÉAL DU BONHEUR

DANS LA

VIE RELIGIEUSE

POITIERS. — IMPRIMERIE DE N. BERNARD.

DE
L'IDÉAL DU BONHEUR

DANS LA

VIE RELIGIEUSE

PAR

Mlle MARIE BARDY

Ouvrage couronné par la Société nationale d'encouragement au bien

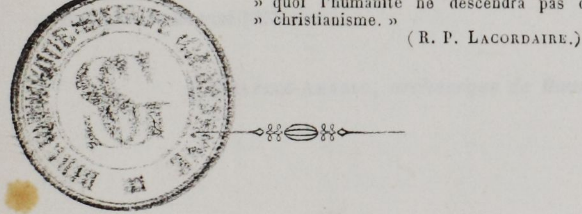
---

DEUXIÈME ÉDITION

Augmentée d'un Bref du Saint-Père PIE IX, de nouvelles approbations épiscopales, &.

« L'Évangile n'est pas la destruction de
» l'homme, il en est le sommet, c'est pour-
» quoi l'humanité ne descendra pas du
» christianisme. »

(R. P. LACORDAIRE.)



PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, RUE DE TOURNON

1868

APPROBATION

De S. G. Monseigneur l'Archevêque de Bourges.

L'auteur a mis au service d'une idée excellente un grand travail et une richesse peu commune d'imagination, de sentiments et de style. Ses intentions sont dignes de tout éloge, son talent est incontestable, et son œuvre, dont le mérite est réel, ne contient rien de contraire à la saine doctrine.

Bourges, le 26 mai 1865.

† CHARLES-AMABLE, *archevêque de Bourges*.

APPROBATION

De S. G. Monseigneur l'Evêque d'Hébron.

—

Je suis persuadé que votre travail sera utile aux âmes. Vous avez mis au service d'une grande idée votre imagination féconde, votre vive intelligence, et, ce qui vaut mieux, votre âme pleine de foi. Il m'est doux d'unir mes éloges à la grave approbation que vous a donnée Monseigneur de Bourges. Je souhaite à votre livre le succès de consoler, de relever quelques cœurs souffrants, troublés ou malades.

Genève, 24 août 1866.

† Gaspard, *évêque d'Hébron*,
auxiliaire de Genève.

TABLE DES MATIERES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

—

Page 18, ligne 26, *au lieu de :* 1858, *lisez :* 1856.
— 48, — 14, *au lieu de :* ces macérations, *lisez :* ses macérations.
— 82, — 26, *au lieu de :* Mme Swetchim, *lisez :* Mme Swetchine.
— 86, — 13, *au lieu de :* aucune voie, *lisez :* aucune voix.
— 93, — 5, *au lieu de :* ses sacrifices, *lisez :* ces sacrifices.
— 94, dans le titre, *au lieu de :* des ordres, *lisez :* les ordres.
— 113, ligne 5, *au lieu de :* raisonner, *lisez :* résonner.
— 115, dans le titre, *au lieu de :* des ordres, *lisez :* les ordres.
— 187, ligne 20, *au lieu de :* ses sphères, *lisez :* ces sphères.
— 280, — 27, *au lieu de :* où se florit, *lisez ;* où florit.
— 313, — 6, *au lieu de :* si l'on semait l'union dans les cœurs comme l'on sème, *lisez :* si l'or semait l'union dans les cœurs comme il sème.
— 353, — 15, *au lieu de :* raillent, *lisez :* rallient.
— 355, — 17, *au lieu de :* lorsqu'il veut, l'hommage, *lisez :* lorsqu'il veut l'hommage.

DE

L'IDÉAL DU BONHEUR

DANS LA

VIE RELIGIEUSE

CHAPITRE I[er].

Des éléments du bonheur : Amour en Dieu, Dévouement, Sacrifice.

La vie religieuse qui est, ici-bas, l'idéal de la perfection est-elle, en même temps, pour la femme, l'idéal du bonheur?

Telle est la question que nous nous proposons d'étudier aujourd'hui; question profonde, puisqu'elle se rattache nécessairement à l'état moral de notre société actuelle et entraîne l'examen de l'organisation de la femme, ce bel ouvrage de la droite du Très-Haut, cette

poésie (1) du Créateur; question délicate, car elle touche aux plus saintes choses, aux mystères de Dieu et de l'âme, aux *mystères des pauvres* (2). Aussi, après avoir désiré l'approfondir par enthousiasme, on ne l'aborde qu'avec cet effroi des cœurs sincères lorsqu'ils s'approchent de ce qui est éternellement beau, éternellement pur, éternellement vrai.

Que Dieu bénisse ces enthousiasmes de notre foi! Qu'il nous préserve du malheur d'exprimer d'une manière indigne de lui des pensées que nous avons essayé de lire dans notre conscience!

Qu'est-ce que le bonheur, cet astre brillant qui inonde de ses clartés les demeures célestes, s'échappe quelquefois du sein de Dieu pour se montrer à nos regards ravis et remonte tout à coup dans les sphères inaccessibles, nous léguant les larmes du souvenir après nous avoir révélé les larmes de la joie? Il est difficile de donner la définition exacte de sa splendeur totale; mais, en suivant la trace lumineuse qu'il a laissée vivante dans

(1) Napoléon Ier.
(2) Mgr Pie, Lettre pastorale, 1854.

notre âme, il deviendra aisé d'analyser les rayons divers qui composent son auréole et les éléments variés qui constituent le foyer de sa chaleur.

Le premier de tous ces éléments est l'amour en Dieu. Du berceau à la tombe, l'âme se meut dans l'amour. Créée par l'amour éternel, attendue et reçue dans le monde par l'amour de la mère, elle s'éveille sous le tressaillement de cette *première séduction* (1), et prélude ainsi aux rêves et aux pressentiments de l'adolescence, aux ébranlements et aux réalités de la jeunesse, aux glorieuses consolations des jours qui la détrônent, et enfin à cette victoire suprême de l'amour chrétien sur la mort acceptée, puisque la mort depuis celle de Dieu n'est plus seulement le glaive de la justice, mais est devenue aussi le *sourire de l'amour et le choix d'un cœur libre* (2). Oui, dès ici-bas l'amour est la nourriture et les délices, le breuvage et l'enivrement, le mobile et le levier de l'âme. Si elle travaille et se fatigue, souffre et pleure, se dilate et se repose, c'est parce qu'elle aime.

(1) R. P. Lacordaire, 62e Conf. de Notre-Dame.
(2) 66e Conf. de Notre-Dame.

Si elle vit c'est pour aimer, si elle meurt c'est pour conquérir l'éternité à cet immortel condiment de son existence. Oui, dès ici-bas tout mystère est dévoilé ; en envahissant notre âme, l'amour lui livre le nœud de nos destinées et le secret de notre béatitude.

Qu'on ne s'étonne pas de nous entendre prononcer ce mot si doux et si terrible, car, à moins de consentir à demeurer en dehors de tout idéal et de toute réalité selon l'ordre naturel, de tout mystère et de toute vérité selon l'ordre surnaturel, il est absolument impossible de l'éviter. L'amour ! *on abuse de ce mot, on l'avilit, il nous faut le maintenir*, disait saint François de Sales, *car il est d'une incomparable beauté.*

Dans l'ordre surnaturel en effet Dieu est amour, conséquemment l'essence métaphysique de l'amour est ce qu'il y a, au ciel et sur la terre, de plus élevé comme de plus saint.

Dans l'ordre naturel, l'école catholique ne se regarde pas comme responsable des abus que le monde peut faire d'une expression et d'un sentiment que le christianisme sacre et sanctifie en les purifiant. Elle sait que l'amour monte à l'autel, que Jésus-Christ a créé un

sacrement pour le maintenir en dignité. *Amour*, pour elle, *n'est pas passion, mais acte d'âme* (1), et elle en respecte le nom lorsqu'il lui faut s'en servir.

Qu'est-ce donc qu'aimer? Il nous faut le savoir, car la femme prédestinée par nature et par grâce à remplir de ce sentiment les courtes pages de sa suave histoire, n'est heureuse que selon le degré où elle aime. La mesure de son amour est la mesure mathématique de son bonheur.

Aimer, c'est vivre par le cœur, par l'endroit le plus vif et le plus consolant de notre être, là où la personnalité quitte sa solitude et s'émeut d'une présence qui n'est pas la sienne (2). Or, quelle sera donc l'émotion d'une âme éprise de la présence de Dieu, rompant toutes digues et s'élançant vers l'infini pour y contempler dans la lumière éternelle l'essence radieuse de la beauté divine? Qui suivra *ce vol humble et hardi* (3) d'un cœur saisissant dans cette vision anticipée l'*idéal sans tache*, le *réel parfait* (4) qu'il étreint et possède par une joyeuse

(1) A. Gratry, *les Sources*.
(2) 4e Confér. de Toulouse.
(3) 14e Confér. de Notre-Dame.
(4) 5e Confér. de Toulouse.

extase? Qui peindra ses transports, ses flammes, sa dilatation, lorsqu'en face de cet inaltérable objet du ravissement des anges, il oublie ciel et terre pour se jeter *de joie* dans cet amour qui se *promet*, se *donne*, *fait de l'objet aimé et de l'âme aimante comme une seule personnalité* (1). Qui sondera l'abîme de ses délices lorsqu'il se perd dans cette fusion, *prélude de l'embrassement éternel où se consommera notre vie* (2). Qui nous donnera d'entendre la voix de son bonheur lorsqu'il s'écrie avec saint Paul : *Oui, j'en suis certain : ni la vie, ni la mort, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni le présent, ni l'avenir, ni la force, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune créature ne pourra me séparer de la charité de Dieu qui est dans le Christ Jésus Notre-Seigneur !*

Nous tous, indignes de reproduire de telles vibrations, taisons-nous, adorons en gémissant, et si nous ne sommes pas assez purs pour monter au Thabor, sachons du moins que c'est un blasphème d'en nier les splendeurs. Et cependant combien cette négation a d'apôtres dans le monde ! Lui, qui s'arrête

(1) 5e Confér. de Toulouse.
(2) 4e id.

à l'aspect d'une fleur, élève des statues à ses idoles, s'agenouille devant une beauté d'un jour, il n'admet pas qu'on puisse être touché de celle de Dieu! Assurément, si le monde de plaisir, seul, tombait dans cette erreur, il n'y aurait pas lieu de beaucoup s'en étonner. Mais, chose étrange! de sincères catholiques, d'excellents esprits et d'austères vertus n'arrivent pas toujours à la compréhension de ce premier élément de la vie monacale. Une mère a une fille, elle l'a aimée avec discernement puisqu'elle en a fait une créature accomplie : aimable, instruite, prévenante, pieuse et dévouée. Elle l'aime avec discernement puisqu'elle est prête aux plus amers sacrifices pour assurer son avenir. L'heure sonne où cet inconnu se dresse à l'horizon. Ses clartés et ses ombres, ses vives couleurs et ses nuances douteuses répondent trop au besoin d'espoir et de mélancolie de la nature humaine pour qu'on lui refuse le concours des volontés. Cette frêle jeune fille, l'orgueil de ses parents, l'appui de leur vieillesse, les quittera. Son front ne recevra plus leurs baisers qu'à de longs intervalles; elle s'épanouira et s'effeuillera loin de leurs regards, dans des climats inconnus, sous des cieux encore

innommés ! N'importe, on la demande, ils la donnent avec joie. Ils appellent les amis absents, la famille dispersée ; ils convient tous les arts, tous les plaisirs à partager ces fêtes, fêtes courtes, hélas ! mais où ils ont cru retrouver les illusions de leur propre jeunesse, où ils ont salué le couronnement de leurs espérances, la récompense de leurs labeurs.

S'agit-il de donner la même enfant non plus à un homme, c'est-à-dire fût-il un génie ou un saint, au jouet des hasards, des révolutions, des maladies, des revers, mais à Dieu, au fils de la Vierge Marie, au roi du ciel et de la terre, à l'ami toujours fidèle, à l'époux éternellement généreux ? O ! alors, c'est tout autre chose. C'est le découragement, la désolation, des angoisses inouïes, une douleur qui tient du délire. La conscience elle-même réclame ses droits. Peut-on par faiblesse consentir au malheur de sa fille ? signer froidement son arrêt de mort et sceller au tombeau tant d'inexpérience, d'ardeur et de vie ? d'où vient cela ! d'où vient que des parents chrétiens acceptent avec résignation la perspective du mariage avec ses conséquences, et ne se consolent pas devant une vocation religieuse ?

Faut-il les accuser d'égoïsme? mais ce point de départ serait aussi injuste qu'il est faux, car enfin sacrifice pour sacrifice, séparation pour séparation, il n'est pas beaucoup plus cruel d'abandonner à Dieu l'enfant formée par ses mains, que de la confier à un officier des zouaves ou à un consul des États-Unis? Où donc est la cause d'une répulsion aussi forte que persévérante? Elle gît principalement dans un défaut d'intelligence. On n'a pas l'intelligence de l'amour de Dieu. On veut qu'il soit une idée abstraite, un jeu de l'imagination, quelque chose de fantastique et d'insaisissable, d'impuissant et de vide comme un songe. Or, il est clair qu'adopter cette base, c'est anéantir complètement l'édifice de la vie religieuse. Si Jésus-Christ est un mythe et l'amour de Dieu une simple vue de l'esprit, les couvents sont moins qu'un désert : ils sont un désert sans soleil! Mais cela n'est pas vrai. L'amour de Dieu par Jésus-Christ est plus qu'une idée, c'est un sentiment; plus qu'une affection idéale, c'est une affection personnelle; plus qu'une aspiration, c'est un mouvement; *mouvement d'étreinte* (1), pulsation précipitée d'un cœur qui

(1) 46e Conférence de Notre-Dame.

cherche Dieu, trouve Dieu pour l'aimer comme un *être vivant que nous tenons dans nos bras, qui nous parle, nous répond, nous dit : Je vous aime ! Ah ! sans doute, ce mot est trompeur dans la bouche de l'homme, il est souvent trahi, plus souvent oublié ; mais enfin il est dit, il est dit sincèrement, il est dit avec la pensée qu'on ne le retirera jamais, il remplit de son immensité un jour de notre existence* (1). Et lorsqu'il est dit par Dieu à sa créature, lorsqu'il est répété à Dieu dans l'action de grâces, il apporte à tous les jours de notre exil comme une *illusion de l'éternité*, il crée au fond des âmes, dans d'inénarrables profondeurs, cette irrésistible puissance, nous faisant *un plaisir de donner notre vie pour rien* (2), puissance qui s'appelle amour dans la langue humaine et charité dans la langue de l'évangile ; *tendresse* comme celle de *Jésus-Christ ineffablement chaste* (3), passion, à cause de cela, ineffablement heureuse ; amour sacré que la lyre d'Orphée n'avait pas célébré, que le divin Platon n'avait pas pressenti, impossible avant l'Épiphanie d'un Dieu, immortel depuis

(1) 5e Conférence de Toulouse.
(2) id.
(3) 37e Conférence de Notre-Dame.

le christianisme dont il est à la fois *l'œuvre*, *le titre et le privilége* (1) ; amour que David prophétisait dans ses psaumes, qui s'exhalait sous les voûtes des catacombes, *dont les martyrs ont embaumé leur supplice, que les saints ont chanté et glorifié de génération en génération* (2), et dont le cantique s'élève vers Dieu aujourd'hui comme l'encens des mondes partout où une croix est plantée. O rivages des Indes, plaines brûlantes de l'Asie, forêts de l'Amérique, plages lointaines d'Alger et de Tunis, et vous îles charmantes de tous les hémisphères qui, un jour ou l'autre, avez adoré ce signe sanglant du salut, dans les mains d'un religieux ou sur le cœur d'une fille de charité, levez-vous et parlez : dites aux mères de ces héros si leurs yeux en se fermant sur un sol étranger versaient des larmes de regrets ou des larmes de reconnaissance et de joie !

Mais l'amour en Dieu a besoin de s'épandre, de se manifester, de produire. Il est une vie et rien de ce qui est vivant en Dieu n'est stérile. Cette fleur immortelle de l'amour a

(1) 5e Conférence de Toulouse.
(2) 55e Conférence de Notre-Dame.

non-seulement son éclat, son parfum, elle a un fruit, fruit divin, la richesse du pauvre, l'unique saveur des somptueuses existences, la gloire des petits, la raison d'être du pouvoir, l'idée fixe de la femme, le dévouement enfin, c'est-à-dire l'*immolation de soi à l'objet aimé. Quiconque ne va pas jusque-là n'aime pas* (1). *Qui aime se dévoue* (2), c'est la conséquence; *qui aime content* (3), c'est le résultat. Le dévouement est le synonyme du bonheur, et si l'égoïste goûte quelquefois des plaisirs passagers, ce n'est qu'une sensation incomplète, fugitive, vide, dont la femme ne peut même pas s'expliquer la misère puisque son existence, à elle, n'est qu'une ascension progressive et éblouissante vers les amours dévoués.

Or, la vie religieuse, par un privilége exclusif, réalise, ici-bas, tous les dévouements et donne la jouissance de tous les bonheurs, puisque dans notre esprit ces deux pensées sont identiques. Comme le soleil pénètre l'asile de la vertu et le réduit du crime, comme la rosée du matin pose ses perles sur la plus petite herbe, comme l'étoile polaire brille

(1) 50e Conférence de Notre-Dame.
(2) Le R. P. Lacordaire, lettre sur le Saint-Siége.
(3) id.

au-dessus de tous les océans, la vie religieuse, considérée dans l'ensemble de ses rapports avec l'humanité, est sa lumière et sa chaleur, son rafraîchissement et son guide, l'expression la plus heureuse de la Providence. Elle couvre d'un manteau d'amour le monde de la douleur. Il n'est pas un gémissement qu'elle n'entende, un délaissé qu'elle ne secoure, un orphelin à qui elle ne rende une famille, un misérable à qui elle n'offre un ami, une faute qu'elle ne promette d'expier, une mort à laquelle elle ne prépare une résurrection, un besoin inconnu jusque-là auquel elle n'applique immédiatement un nouveau mode de se dévouer ; et l'église catholique, en serrant chaque jour sur son sein les parias de l'humanité, peut aussi serrer dans ses bras des légions d'anges consolés, parce que sous ses ailes aucune infortune ne demeure inconsolée.

Sommes-nous éblouis de ce merveilleux spectacle, voulons-nous abaisser un côté de la toile, et, oubliant la vision totale du dévouement cénobitique, ne saisir que l'action isolée d'une seule institution monacale ? Que verrons-nous, si ce n'est la permanence d'un mouvement dévoué. Dans ce régulier et ad-

mirable emploi des heures d'une journée disposée à l'avance ; dans cette singulière et apparente monotonie d'occupations fixées et ne dépassant point un cercle inflexible ; dans cette harmonie parfaite de rouages divers ne déraillant jamais de leur centre, qu'y a-t-il, si ce n'est une aspiration ardente vers un but déterminé, vers un but assez élevé et assez désiré pour qu'aucune défaillance ne vienne empêcher de l'atteindre ? Qu'y a-t-il, si ce n'est une prodigieuse activité, se mouvant sans relâche, pour obtenir un résultat qui n'échappe jamais, et pourtant ne produit point le repos ? Et le but d'une aspiration si désintéressée, le résultat d'une action si continue, peuvent-ils être autre chose qu'un dévouement fécond ? Ah ! que ceux qui appellent les maisons de Dieu des groupes d'égoïstes et de cœurs ennuyés, essayent un peu de cet égoïsme et de cet ennui ? Qu'ils s'enferment un seul jour au fond d'un cloître froid et silencieux ou dans une salle de cholériques, qu'ils jeûnent avec un trappiste ou ensevelissent un mort avec une fille de Saint-Vincent, et ils nous diront, ensuite, si un intérêt quelconque peut inspirer la consécration d'une vie entière à de semblables œuvres ? Ils nous diront, si eux, qui

n'avaient pas la foi, ont eu le courage de blasphémer au milieu de ces saints, et de nier, au milieu des horreurs palpables d'une telle abnégation, les joies invisibles et inouïes que Dieu réserve à ceux qui l'aiment?

Sans doute, tel ou tel ordre religieux pris à part ne saurait répondre à cette idée d'universalité dans le dévouement que nous avons saluée comme le privilége exclusif de la vie monacale. Ce n'est que l'action ou le *mouvement producteur* (1) de cette vie au sens abstrait et général qui peut s'entendre de la sorte. Mais précisément aussi, à cause de l'exactitude métaphysique de cette interprétation, il est impossible de ne pas reconnaître que chacun des principes ou des ressorts de cette même vie, se rattache inévitablement à l'idée dont elle est la manifestation éclatante. Chaque membre de cette innombrable famille de moines et de religieuses n'ambitionne pas l'honneur de se vouer à toutes les œuvres accomplies en même temps sur tous les points du globe; il ne se donne au contraire qu'à une seule; mais il s'y donne sans restriction, sans se réserver à soi-même un bat-

(1) 46e Conférence de Notre-Dame.

tement de son cœur, une pensée de son esprit ou un loisir permis. Il apporte à l'amour de son choix *la dot sans tache d'une personnalité tout entière* (1). La Petite-Sœur des Pauvres se dévoue à son hospice comme saint Bernard à la régénération des abbayes; le plus humble lazariste évangélise une chaumière comme François-Xavier convertissait les Indes, et de même que chaque étoile contribue à la transparence des nuits, le plus ignoré des frères servants et la plus modeste des sœurs converses, sont une des forces vives et un des inimitables reliefs de cette grande armée de la patrie sans frontières! Ce n'est donc pas assez, lorsqu'on traite la question du bonheur, d'établir que la vie religieuse est le rayonnement universel et splendide de la charité qui se livre, il faut ajouter, pour être vrai, qu'elle est encore dans la moindre de ses fonctions, et ses plus inutiles pratiques, pour parler comme les gens du monde, le type complet du dévouement, et conclure par là même qu'elle est aussi le type du bonheur.

Nous n'essaierons pas de démontrer les joies découlant de tous ces services désinté-

(1) 50e Conférence de Notre-Dame.

ressés de l'amour. Celui qui a reçu la grâce d'approcher les anges gardiens du fou, de l'infirme et des affamés, de causer avec un chevalier de la Merci ou une carmélite, celui-là sait bien qu'il n'a jamais éprouvé en aucune fête, ni dans aucun lieu, eût-il vécu à la cour des rois, une semblable révélation du bonheur. Et si le sauveur de la France au 15 mai, si le poète immortel des *Harmonies* quittait quelquefois sa plume enchantée pour franchir, avec ses gloires, ses infortunes et ses dévouements méconnus, le seuil étroit des monastères, il ne les appellerait plus les *sépulcres de la jeunesse et de la beauté qui étouffent souvent les gémissements secrets de la nature* (1). Il y reconnaîtrait le règne de l'éternelle beauté et de l'éternelle jeunesse dans les cœurs où se reflète cette beauté de Dieu *toujours ancienne et toujours nouvelle* (2) ; il y entendrait l'hymne d'une joie qu'il n'a pas connue, au jour où l'Europe faisait silence au bruit des *Méditations ;* il y trouverait, au lieu de la jalousie et de la haine, des *âmes fraternelles embrasées déjà de la communion des saints*

(1) Lamartine, 42e entretien de littérature, page 402.
(2) Saint Augustin.

et lui révélant de loin l'extase éternelle de l'unité (1). Et, s'il n'en revenait pas plus grand, plus digne des acclamations de la postérité, il en reviendrait plus heureux ! Il aurait compris que ces *sépulcres* n'étouffent que les amertumes ; il y aurait vu comment Jésus-Christ a fait de la *pauvreté et de l'amour une mixtion qui enivre l'homme* (2) ; il y aurait pressenti, même en *pleurant*, le charme d'un *bonheur qui n'est pas de ce monde* (3), et en reprenant sa lyre aux échos sans fin, il aurait chanté de nouveau, mais d'une manière divine : *Gloire aux larmes* (4) !

Il y a une hiérarchie dans les modes de se dévouer, et, par là même, une hiérarchie dans le bonheur qu'ils procurent, et nous n'avons pas encore signalé le but suprême et la joie par excellence du dévouement religieux.

Pleurer avec ceux qui pleurent, revêtir la nudité et soigner le malade, c'est assurément accomplir les desseins de Dieu, racheter ses fautes et entrevoir la félicité ; mais ce

(1) 25e Conférence de Notre-Dame.
(2) 33e id.
(3) Le R. P. Lacordaire, discours prononcé à Sorèze, 1858.
(4) 42e Entretien de littérature, page 411.

n'est encore que de la philanthropie, et la charité évangélique possède d'autres secrets pour donner à l homme malheureux le courage de vivre et au frère qui l'approche le courage de le voir souffrir. On peut soulager un pauvre, arrêter sa fièvre, sécher une certaine quantité de ses larmes, sans le préserver du plus sombre découragement : telle est la philanthropie ; on peut n'avoir aucun moyen de cicatriser une blessure ou de tarir la source des pleurs, et remplir l'âme d'une onction enviée des grands et des heureux : telle est la charité chrétienne. On le voit, un abîme sépare ces deux sœurs, s'il est permis de confondre, sous ce nom, la fille du cœur de l'homme et la fille du cœur de Dieu. La philanthropie, n'ayant aucun pouvoir pour modifier la nature morale de l homme mauvais ou égaré, n'agit absolument qu'à la surface des choses. Comme ce calme précurseur de l'orage, elle apaise un instant les flots, mais se brise bientôt après avec leur écume contre un écueil imprévu. Semblable à ces rameaux fleuris qui entourent les vieux arbres, elle essaie vainement d'embrasser l'humanité pour la raviver ; l'humanité, ainsi enlacée, demeure un arbre mort, et, tout

dévouement qui n'atteint pas les âmes, toute tentative faite en dehors de la doctrine catholique, sont condamnés par avance à la même stérilité.

L'amour des âmes en Jésus-Christ, le service des âmes, c'est-à-dire leur instruction et leur perfectionnement, afin qu'elles connaissent, adorent et aiment le Sauveur crucifié; voilà le principe de la charité cénobitique, la sève de sa fécondité, la source jaillissante où s'abreuve l'humanité, la base et le sommet de ce temple immense qui domine le monde sous la forme d'une croix de bois, l'épée libératrice et protectrice du faible contre le fort, de l'innocence contre la corruption, de la probité contre les cupides; voilà le drapeau sacré de l'homme régénéré, des enfants de Dieu, de tous ceux qui ont foi en un avenir éternel, et sont heureux de sacrifier leur vie pour que d'autres l'attendent.

C'est par son action directe et efficace sur les âmes que le christianisme a renouvelé la face de la terre, transformé les esprits, les lois, les volontés, les mœurs, créé la civilisation des peuples, établi ces liens précieux unissant le grand et le petit dans cette hiérarchie sympathique et honorée qui fait que

l'*humanité riche respecte l'humanité pauvre, aime l'humanité pauvre, rêve à l'humanité pauvre* (1), et que l'humanité dépouillée sert le riche avec un sentiment de dignité qui la rassure et en reçoit les bienfaits avec une reconnaissance qui la réjouit; c'est enfin par la transfiguration des âmes que le christianisme accomplit chaque jour ce miracle des miracles, preuve irréfragable de sa divinité : la transfiguration de la douleur! Ah! que les riches des biens de ce monde et les riches de Dieu, que tous les cœurs émus de compassion, ne versent pas seulement leur or s'ils veulent nourrir et consoler les dépossédés du ciel et de la terre. L'*âme seule a du pain pour tous et de la joie pour une éternité* (2), qu'ils ouvrent donc leur âme et disent à ce pauvre, avec le prêtre et le religieux : « *Mon frère, tu*
» *as été condamné à manger ton pain à la sueur*
» *de ton front, tu portes pour vêtement plutôt*
» *un cilice qu'une étoffe tissée par la main des*
» *hommes, tes semblables. O cher petit frère,*
» *sois content de ton sort. Écoute, voici que la*
» *vérité vient à toi, elle t'enseigne que tu es*
» *fils et frère d'un Dieu, que tu es l'ami de*

(1) 33e Conférence de Notre-Dame.
(2) id.

» *Dieu, qu'il est venu du ciel pour tous, qu'il*
» *a donné son sang pour toi. O mon frère, tu*
» *es une créature sublime et sacrée, tu ne te*
» *connais pas, réveille-toi, regarde-toi, ouvre*
» *les yeux de ton âme, ne regarde pas au de-*
» *hors ton corps qui n'est rien, regarde en de-*
» *dans et saisis dans ton intérieur ce que c'est*
» *qu'une âme faite à l'image de la Divinité* (1) ».
Cette âme comprend ce langage, *elle est souffrante et par conséquent ouverte, elle reconnaît la vérité sous les habits de l'amour* (2). *Il se fait en elle un rayonnement d'en haut, elle devient une admirable créature, une sainte gloire de Dieu. Elle croit, elle aime, elle donnerait son sang pour Dieu et ses frères, elle y aspire* (3). Et en pliant ses membres exténués sous le poids de son travail, en respirant sans cesse l'atmosphère brûlante de ses chagrins, *elle croit sentir les coups que reçut le Sauveur, elle se dit : Que cet air est doux, que ce feu est agréable! La foi qui a transfiguré son âme transfigure aussi sa peine* (4) !

(1) 17[e] Conférence de Notre-Dame.
(2) 2[e] id.
(3) 17[e] id.
(4) 17[e] id.

Et qu'on ne suppose pas à cet égard un entraînement de l'éloquence : la morale du Christ n'est pas moins belle, ses effets ne sont pas moins prodigieux dans le cœur des petits que dans celui des hommes de génie, et *tel paysan qui coupait le bois dans la forêt de Versailles avait sur les choses divines des illuminations aussi profondes que celles de Bossuet..... parce que l'amour voit plus loin que l'intelligence et quand l'âme y consent la vérité l'emporte avec elle comme l'aigle prend ses petits sur son dos et les mène au soleil* (1) ; c'est pourquoi apprendre au pauvre la doctrine du calvaire, c'est le combler d'un don préférable à la fortune, à la puissance, au talent; c'est le gratifier de cette triple royauté qui fait le chrétien plus souverain que les rois : la royauté de l'intelligence par la certitude du vrai, la royauté du cœur par la droiture de la volonté, et cette sacrée royauté, indéfectible et inaliénable, de l'adversité vaincue ! *Jésus-Christ est le vrai patrimoine du pauvre* (2); lorsque celui-ci le possède, il est riche et content, il connaît alors qu'il existe dès ici-bas, et pour

(1) 13ᵉ Conférence de Notre-Dame.
(2) 33ᵉ id.

tous, quelque chose de plus rempli que l'opulence, *de plus heureux que le succès et de plus grand que la gloire* (1). O mon Dieu, le beau rêve ! une âme désolée vous recevant, dans une effusion d'amour, d'une autre âme qui vous révèle par l'effusion du même amour ! ô mon Dieu, enseignez-nous vous-même la joie du cœur qui vous a donné ! Saint Paul n'a pas voulu exprimer, si ce n'est par le silence de l'adoration, ce qu'il avait vu au troisième ciel ; comment oserions-nous peindre ces mystères de béatitude, oui, de béatitude, puisque la béatitude est non-seulement votre amour, mon Dieu, mais encore celui des âmes : dans le ciel *nous aimerons les âmes sauvées après avoir aimé leur salut* (2).

Nous montrerons plus tard que ce culte, dans la vie religieuse, ne se borne pas à celui des âmes pauvres, mais il nous a semblé au point de vue du bonheur de la femme pouvoir nous y arrêter exclusivement, comme au degré suprême de l'intensité dans la joie ; car la femme ne vit que par le cœur, et sa pente naturelle est de se consacrer à ce qui souffre

(1) 67e Conférence de Notre-Dame.
(2) Le R. P. Lacordaire, 1re lettre sur la vie chrétienne.

le plus. Elle sera toujours, avec moins d'éclat peut-être, mais avec la même tendresse, sainte Radégonde baisant les plaies ouvertes et Élisabeth de Hongrie déposant aux pieds d'un lépreux le plus magnifique hommage d'amour qui ait été jamais offert à une créature humaine. Elle voit bien que le Sauveur a fait de lui et de toute âme sans exception ni distinction un *seul être moral* (1), mais la plus délaissée, la plus ignorante, la plus coupable même aura pour elle un attrait invincible. Elle se penchera vers ses misères, avec une préférence marquée, comme Ruth, dans le champ de Booz, glanait les moindres épis; elle aime tant! elle est si heureuse d'aimer qu'elle s'imagine toujours que le contact avec son amour convertira et consolera! Illusion, souvent trompeuse, dangereuse quelquefois, mais sublime, féconde et rarement déçue dans la vie monacale; tendance que Dieu lui-même se complaît à bénir, car les ordres voués à l'expiation s'étendent chaque jour davantage, et les ordres destinés au service des classes pauvres sont plus nombreux et plus populaires encore que ceux auxquels est réservé l'éducation de la jeunesse aisée,

(1) 25e Conférence de Notre-Dame.

quoique cette forme du dévouement aux âmes soit pour la femme une des plus sympathiques et des plus séduisantes. Certes, il y a, en effet, de profondes délices dans la culture des âmes; c'est une maternité; or, *la maternité est toute la femme* (1), et la religieuse revêtue de la majesté de cette prérogative, en exerçant tous les droits et tous les devoirs, ne vit que dans les régions immuables du bonheur. Mais ici même, devant ce haut siége du trône de Dieu, il existe des nuances dans la joie, et il n'est pas interdit à une contemplation respectueuse de les découvrir et de les signaler. L'éducation des âmes, il serait insensé de ne pas l'admettre, est un dévouement qui répond à merveille à l'idée de la félicité; cependant, et qu'on nous pardonne cette réserve, il n'est qu'une des faces de l'idéal complet, face auguste et admirable sans contredit, dont rien n'altère la beauté, dont la séduction nous emporte hors du monde avec l'*indélébile magie de l'éternité* (2), toutefois ne présentant à notre cœur ému que l'aurore sereine d'une vision plus splendide. Où donc est-elle cette vision désirée?

(1) L'Algérie et son organisation en royaume.
(2) 25e Conférence de Notre-Dame.

Une Mariamette devant la jeune musulmane qui joint les mains pour réciter le *Pater;* une sœur de charité amenant un prêtre au soldat qui appelle sa mère, au milieu des morts, pour se souvenir de Dieu; une dame du Bon-Pasteur saluant la réapparition de l'innocence sous les larmes du repentir; une sœur de Nazareth enseignant le Christ à la petite juive; une pauvre carmélite étendant le soir ses membres brisés sur une couche de pierre avec l'espérance d'avoir effacé quelques souillures devant l'œil de Dieu, et l'heureuse pensée de souffrir davantage demain, s'il est possible, pour étendre et peupler de plus en plus le royaume sans tache du crucifié! Voilà l'idéal du bonheur dans le dévouement; le voilà parfait, saluons-le! Gloire à Dieu, qui laisse ainsi le ciel descendre jusqu'à nous; gloire à ce Dieu qui disait, il y a dix-huit siècles : Bienheureux les pauvres! bienheureux ceux qui ont le cœur pur! bienheureux les miséricordieux! bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice! bienheureux ceux qui pleurent! et qui aujourd'hui fait tressaillir, par l'écho des mêmes paroles, tant d'âmes oubliant tout pour les pratiquer ou les répandre après les avoir comprises.

Une femme célèbre a dit : *La joie fait peur* (1). Le mot n'est pas chrétien, attendu que les impressions pures comme Dieu ne doivent pas effrayer plus que lui, cependant aucun autre n'exprimerait mieux nos défaillances d'allégresse lorsque nous, indigne de partager les joies du dévouement aux âmes abandonnées, nous jetons un regard d'admiration et de pieuse envie sur les cœurs qui méritent de les goûter.

Au reste, nous ne le dissimulons pas, il serait facile de retourner contre nous la lumière même de l'idéal, pour objecter qu'elle nous cache la réalité, et qu'en nous taisant sur les angoisses et les amertumes du service des âmes, nous avons préparé la négation absolue du bonheur que nous voulons montrer à tous. Qu'on le sache bien, nous ne fuyons pas devant cette difficulté, nous n'écartons pas de notre esprit les sombres lueurs que Dieu lui-même y laisse pénétrer. Oui, il y a des épines déchirantes, des insuccès qui navrent, des déceptions qui *ravissent de tristesse* (2), dans ce noble dévouement. Mais est-ce à dire qu'il n'y a plus de joie? Se dévoue-t-on pour

(1) Mme Émile de Girardin.
(2) Le comte de Maistre.

la récompense ou pour le sacré plaisir de se dévouer? Ah! s'il est des yeux qui scrutent les résultats palpables d'une action généreuse pour peser la joie qu'elle a fait conquérir, qu'ils ne cherchent pas l'idéal du bonheur de la femme, ils le fixeront de loin, mais sans le saisir jamais.

Désintéressée jusque dans le don de soi, la femme est plus heureuse de se dévouer qu'elle ne le sera d'atteindre son but. Contente de s'être donnée, elle n'aspire qu'à se donner sans cesse, et si, après une longue et pénible navigation, elle aborde le port, dans son ravissement, elle pleurera les jours où tout en larmes elle luttait pour y entrer. Le résultat obtenu, loin d'étancher sa soif, l'excitera, elle creusera tout autour d'elle pour découvrir quelqu'autre abîme où elle puisse trouver la cause d'efforts nouveaux, et dans le monde le danger pour elle ne sera pas l'égoïsme, mais plutôt la création d'un dévouement sincère et réel à des buts factices, ou trop indignes d'une aussi grande ferveur. Ce n'est donc pas le succès dans le dévouement qui constitue les joies de la femme, c'est l'élévation et l'excellence de l'objet auquel elle se consacre. Et ce serait bien

mal comprendre le cœur de la religieuse, ce serait même lui faire injure, que de se persuader qu'un obstacle invincible ou une défaite sérieuse dans le combat trouble sa félicité. Ne sait-elle pas que Dieu, par un dessein prémédité, dissimule l'efficacité de l'action de ses serviteurs dans le gouvernement des âmes? N'est-elle pas convaincue qu'aucun apôtre, aucun orateur, aucune sainte n'a eu la connaissance exacte de ses victoires sur l'enfer? Quand on se dévoue au salut des âmes dans la vie monacale, on a la certitude infaillible, en vertu de la communion des saints et du principe de la solidarité, de contribuer puissamment à l'exaltation du règne de la vérité, au triomphe de la croix, et cette certitude, à elle seule, suffit pour vivre et mourir en possession de l'idéal du bonheur. S'il plaît à Dieu de démontrer jusqu'à une certaine évidence, comme il arrive quelquefois, la fécondité des opérations d'une âme, cette âme l'en glorifie; s'il y jette un voile impénétrable, elle ne s'en effraie pas. La foi aura bientôt rendu à ce voile toute sa transparence, car l'humilité n'est point un crêpe de deuil ni la ruine du bonheur; elle en est au contraire le terme exquis et divin.

Objectera-t-on que le service des âmes ainsi pratiqué n'est, après tout, qu'une abnégation continue, un martyre de tout instant, et que c'est une étrange méthode pour être heureux? Ajoutera-t-on qu'une telle vie couronnée bien des fois par une mort prématurée ne peut être rationnellement qu'une torture perpétuelle, et qu'il y a folie à la colorer de la plus légère ombre de joie? Nous répondrons avec la naïveté de ce qui est fou que *le bonheur est une chose de l'âme et non du corps; que la source en est dans l'amour, dans le dévouement et non dans la jouissance* (1), *que Jésus-Christ mort par amour a créé l'amour qui meurt* (2), et que si un soldat à dix-huit ans est *heureux de se faire tuer* (3) pour la gloire de la France, une religieuse est autrement heureuse de donner sa vie pour la gloire de son Dieu! La limite extrême de la joie dans l'amour, c'est le dévouement, et pourquoi si la mort est la limite extrême du dévouement, ne serait-elle pas, par là même, la plus haute expression de cette joie? Qui donc,

(1) 33e Conférence de Notre-Dame.

(2) Le R. P. Lacordaire, 3e lettre sur la vie chrétienne.

(3) Lettre écrite le 24 juillet 1855 par un jeune zouave mort à Tracktir le 16 août.

ayant la foi, a jamais séparé l'idée du bonheur de l'idée de l'héroïsme? Et qui donc, mon Dieu, ayant connu l'amour, a *vécu sans souhaiter de mourir pour quelque chose d'aimé* (1)?

Mais avant de quitter ce sujet de nos plus chères méditations, nous voulons défendre notre conscience contre un scrupule véritable, et déclarer qu'en indiquant comme une des sources du bonheur dans la vie religieuse le culte des âmes, nous n'avons pas entendu soutenir que ce culte fût absent ou inconnu des cœurs qui servent Dieu dans le monde. Non, Dieu n'est pas jaloux de ses grâces, et s'il en réserve une plus abondante diffusion aux âmes qui dans la solitude ont *choisi la meilleure part* (2), il les fait aussi couler comme des fleuves rapides dans toutes les veines du genre humain, monter à tous les degrés de l'échelle sociale.

Le dévouement aux âmes a partout ses autels, ses prêtres et ses joies, nous le prouverons tout à l'heure.

L'amour des âmes n'est jamais éteint dans

(1) 66e Conférence de Notre-Dame.
(2) Évangile selon saint Luc.

l'homme, et s'il ne le ravive pas toujours dans le sang du Christ, il le subit fatalement parce que l'homme est *un composé de temps et d'éternité* (1). Quoiqu'il fasse pour oublier sa prédestination et sa fin dernière, pour dénaturer en lui l'image de Dieu et se courber vers la terre, il sent toutes les fibres de son cœur l'entraîner avec une invincible énergie hors des limites de cet étroit horizon. *Astre sorti de Dieu pour retourner à lui* (2), il lui faut se mouvoir dans l'immensité, et il est incapable d'échapper à cette loi de son être. Comme l'immensité où gravitent les sphères indéfinies de la création ne saurait contenir sa pensée, il la dépassera par ses désirs. Il n'aurait plus la foi, il croirait encore ne placer que dans l'idéal infini ses amours et ses jouissances. Triste rêve lorsqu'il n'a pas de réveil ! car l'homme assez grand pour prolonger son regard jusqu'à l'idéal ne l'est plus assez, quand il s'en est rendu indigne, pour voir l'*infini réel et vivant* (3) qui est Dieu seul ! Mais son âme n'en demeure pas moins *plus grande que la nature, plus grande que l'huma-*

(1) Leibnitz.
(2) 55e Confér. de Notre-Dame.
(3) 55e Conférence de Notre-Dame.

nité, épuisant en quelques quarts d'heures de vie tout le monde qui n'est pas Dieu (1), et imprimant encore, par un amer ressouvenir de ses gloires trahies, à des affections sacriléges, le sceau illusoire d'un caractère immortel. C'est pourquoi, lorsque les idoles se fendent et que l'erreur devient manifeste, on remarque dans ces cœurs désabusés sans être convertis, l'effroyable démence du désespoir, lugubre et solennelle protestation d'un être égaré dans ses voies, et rendant à son Créateur, jusque dans ses abaissements, le témoignage des bienfaits reçus et profanés. Mais enfin laissons ces déplorables exemples, laissons l'homme coupable de ses malheurs venger, malgré lui, même dans la honte du suicide, la divinité de son origine, et si, tout à coup après avoir erré jusqu'au bord du gouffre béant, il s'arrête, frémit et recule; si, après être arrivé de chute en chute, à cette heure terrible d'un jugement inévitable, il lève des yeux mouillés vers le Dieu des miséricordes; voyons d'où lui est venue cette force qui a fait violence à l'enfer, cette grâce qui a triomphé de la justice; voyons où est l'autel, le prêtre

(1) 26e Conférence de Notre-Dame.

et l'encens de ce culte universel des âmes qui sauve le monde, et nommons avec orgueil le cœur de la femme chrétienne, cet apôtre béni de la famille et par elle l'apôtre de toutes les sociétés.

Nous n'avons pas l'intention d'exposer avec détails les merveilles de cet apostolat. Lorsque le livre où tout est écrit sera ouvert par la main des anges, il sera constaté combien de pères ont trouvé, sous les roses blanches de la première communion de leurs filles, la couronne éternelle ; combien de fois l'époux a cueilli la sienne sous un diadème de pierreries, lorsqu'au retour du bal, sa femme agenouillée demandait d'oublier sa beauté ; combien de frères ont saisi dans les tendres paroles de leurs sœurs ou sous leurs voiles de mariées, la virginale révélation du bien qui les suivra jusqu'à la tombe; combien de fils ont reçu des lèvres décolorées de leurs mères ce souffle tout-puissant qui mène à Dieu pour toujours; combien aussi de pauvres et d'ouvriers ont lu, dans la sereine mélancolie d'un regard humide, reporté d'une croix sur une aiguille, la garantie d'un monde meilleur !

Après avoir tant exalté la mission de la

femme enchaînée dans les liens monastiques, il eût été injuste de se taire sur ce noble usage qu'elle a toujours fait d'une liberté glorieuse; mais cet hommage accordé à la vertu, et que nous lui avons offert si volontiers, n'autorise point à confondre l'efficacité et les joies des deux apostolats. L'un n'est pas l'autre, il s'en faut! et ce serait se tromper étrangement que vouloir les comparer. Nous n'en expliquerons pas les différences. Il n'est pas une seule femme, ayant aimé les âmes d'un amour sincère et actif, ayant même connu la dilatation de ce sentiment après des vœux exaucés, qui ne *pleure de jalousie* (1) sur le sort de la religieuse.

Il y a un instant, nous avons émis la pensée que l'éducation de la jeunesse, dans la vie monacale, n'était qu'une aurore de l'idéal du bonheur; nous dirons ici, avec autant de vérité, que le dévouement aux âmes dans le monde n'est que le crépuscule de ce même idéal.

Mon Dieu, hâtez-vous donc d'écarter de notre pensée les *ombres froides de la vie;* ramenez notre esprit et notre cœur au fond des

(1) Le R. P. Hermann.

cloîtres, et là, à cette *chaude température de l'éternité* (1), au milieu de ces reflets de votre Jérusalem céleste, envoyez-nous quelques larmes d'amour qui nous donnent de bien comprendre pourquoi le sacrifice volontaire est ici-bas le plus suave et le plus solide de tous les éléments du bonheur. O mon Dieu, daignez surtout nous pardonner ce regard que notre âme jette de si loin, comme un tendre et douloureux regret, à ces rivages bénis où la sainteté seule à le droit d'aborder.

La vie, qu'on la considère dans les couvents ou dans les fastes du monde, n'est jamais *qu'un malheur plus ou moins consolé* (2); aussi, en recherchant l'idéal de la joie dans la vie religieuse, nous n'avons espéré ni voulu soustraire aux larmes ce malheur, peut-être un peu trop consolé! La question n'est pas de savoir là où on ne pleure plus, la question est de savoir là où on est vraiment heureux de pleurer, car *il y a des larmes dans tout l'univers, et elles nous sont si naturelles, qu'encore qu'elles n'eussent pas de causes, elles couleraient sans cause par le seul charme de cette*

(1) Le R. P. Lacordaire, discours prononcé à Sorèze, 1856.
(2) Ducis.

indéfinissable tristesse dont notre âme est le puits profond et mystérieux (1). Toutes les grandes émotions du cœur s'expriment par des larmes. La joie en a d'inénarrables; la douleur les appelle à son secours; la crainte a les siennes propres; l'espérance y croit saisir la réalité de ses vœux; le souvenir y recouvre ses impressions; la reconnaissance y repose ses élans; le remords y reconquiert l'innocence; tout ce qui est vrai, pur, divin, tout ce qui de l'homme déchu est encore digne de remonter vers Dieu y puise sa manifestation. Un bonheur dépourvu de larmes n'est qu'une vanité, une effervescence passagère; une gloire qui les repousse n'aura point l'immortalité; une vertu n'y cherchant plus son onction ne sera point éternelle. Le genre humain ne survit à ses faiblesses et à ses ruines que parce qu'il pleure; ses larmes sont le fleuve au long cours qui, le ravivant sans cesse et brisant toutes digues, le mène malgré lui-même jusqu'à cet océan trans-humain qui est le bon Dieu. Otons les larmes de cette terre, qu'y restera-t-il? Des sépulcres ouverts à tout vent, et pas même un tombeau! Il n'y a

(1) 2e Conférence de Notre-Dame de Paris.

de tombes vivantes ici-bas que celles qui s'ouvrent pour des pleurs aimés, et c'est pourquoi l'Église catholique, cette incarnation de la vie au milieu des morts de ce monde, n'oublie jamais de s'en aller en pèlerinage sur les cercueils solitaires et innommés, pour y placer une croix, donnant ainsi à ce néant, qui s'appelait l'homme aux jours de l'orgueil et de la révolte, une dernière preuve d'amour et de pardon; à l'ombre oubliée déjà des autres ombres, ses compagnes, un dernier témoignagne de respect; à cette poussière ingrate, qui l'avait tant insultée alors qu'elle se pouvait animer, un dernier hommage de compassion pour son malheur ou d'espérance pour son salut; à cette âme enfin, quoique déjà jugée, un dernier baptême de larmes, car les anges viennent partout et toujours prier et gémir là où se peut encore voir debout l'éternel symbole des larmes et des larmes de sang. Jésus-Christ a pleuré, l'humanité doit pleurer. Jésus-Christ à transfiguré les larmes, c'est à l'homme désormais à les goûter transfigurées. C'est sa faute et non pas celle de Dieu, s'il s'obstine à ne les boire que dans des coupes empoisonnées, au lieu de s'en abreuver comme on s'abreuve *du sang du Seigneur dans*

le saint calice de nos autels (1) ; et quand même il n'aurait jamais approché ses lèvres de ce divin banquet, est-ce qu'il n'a pas appris sur les genoux de sa mère que tout cœur pur est un calice dont la lie est sans amertume.

Jésus-Christ n'a pleuré que parce qu'il a aimé, il faut que l'humanité pleure, si elle veut aimer. Les larmes qui nous reçoivent venant en ce monde, qui nous suivent sortant du monde, qui sont le couronnement et le support de la joie, de la gloire, de la vertu, le signe de l'immortalité, devront nécessairement être aussi la vie de l'amour. L'amour, ce fugitif éperdu de la béatitude, en consentant à s'enfermer dans notre cœur, ne pouvait plus être privé de larmes. Sans elles, il serait, dans ce triste palais, un hôte toujours impatient de s'enfuir; un glaive de feu brillant au milieu des ténèbres; un météore en exil; un temple fermé; un Sinaï dont, nouveaux Israélites, nous n'oserions pas contempler la cime embrasée; un Thabor où nos tentes ne pouvaient pas demeurer dressées. La tente de l'homme, dans le froid désert de

(1) 21e Conférence de Notre-Dame de Paris.

cette vie, ne brave pas impunément l'ardeur des soleils qui éblouissent ou dévorent ; elle se doit placer près des pures sources où l'eau ne tarit jamais, sous les ombrages vierges que les clartés du jour ne dépouillent pas de leur fraîcheur. Aussi, le vrai chrétien qui *passe* ici-bas *sans demeure permanente* (1), et ne souhaite pas même d'avoir *un lieu pour reposer sa tête*, se fait-il reconnaître en s'écriant avec le prophète : « Seigneur, nourrissez-moi du pain des larmes et faites-moi boire en abondance l'eau de mes pleurs (2). »

Les larmes ont des effets divers selon le cœur qui les répand : les larmes de mort que verse l'âme coupable sans repentir, ne sauraient régénérer ni l'homme ni le monde ; les larmes de la pénitence, en purifiant le pécheur, élèvent ou maintiennent le niveau moral des sociétés ; les larmes de l'amour uni à la vertu renouvellent la sève qui fait jaillir des entrailles de l'humanité malade les rameaux vigoureux de l'arbre de la vie ; enfin, les larmes du pur amour de Dieu donnent aux saints une postérité. Elles ont reçu d'en haut

(1) Saint Paul, épître.
(2) Ps. 79, 6.



la puissance d'une double création. Elles créent d'abord, nous l'avons constaté, les joies du dévouement, et par une heureuse conséquence les joies du sacrifice. Le sacrifice volontaire est le premier-né de l'amour chrétien, comme le dévouement en est la première pensée, et le bonheur est le nom de baptême de tous les deux, dans cette langue mystérieuse que l'âme parle au Christ Jésus dans les profondeurs insondables de l'ordre surnaturel. Quelques-uns estimeront peut-être que cette langue est inintelligible ; mais comment ceux qui nient l'idée du sacrifice pour flétrir celle du bonheur et celle de l'amour, entendraient-ils la pure doctrine qui est *née crucifiée* (1)? Ils ne sondent que les abîmes du néant, comment verraient-ils clair dans les mystères de la vie? Et si leur voix essayait de soulever les pierres tumulaires qui l'étouffent où serait l'écho de leurs plaintes? Sous d'autres sépulcres, or, le *témoignage des morts ne prouve rien contre les vivants* (2). Les âmes qui vivent dans l'atmosphère de Dieu sont les seules qui aiment, et il n'est pas un cœur vir-

(1) 3e Conférence de Notre-Dame de Paris.
(2) 50e Conférence de Notre-Dame de Paris.

ginal, blessé d'amour, sous quelques cieux qu'il batte, qui ne désire faire à l'objet aimé l'holocauste de tout ce qui n'est pas lui; pas un qui n'ait pressenti, avant de l'avoir connue, cette sentence de l'Imitation : *Dès qu'on se recherche soi-même, on cesse d'aimer* (1), et cette autre de Bossuet, *en aimant, on acquiert de nouvelles forces..... celui qui met des bornes à son amour ne sait ce que c'est que d'aimer* (2); pas un, enfin, qui n'ait lu, dans le saint des saints de sa conscience, écrite en lettres d'or, cette ineffable parole : *Il me semble que je n'aimerais pas si j'aimais pour être heureux* (3) *!* Le sacrifice est la clé de voûte des attachements sincères; aussitôt que cette base s'ébranle, tout s'affaisse, un égoïsme déguisé succède à l'affection, car celui qui n'a *jamais été sur le point de tout sacrifier à son amour n'a jamais aimé* (4). C'est la main d'une femme qui a tracé cette ligne, et sur ce dogme-là on peut assurément la croire infaillible. Tout sentiment pur, tout sentiment vrai aspire au sacrifice volontaire,

(1) Chapitre v, livre 3.
(2) Sermon pour le 5e dimanche après Pâques, 1692.
(3) Le R. P. Lacordaire, 1re conférence de Toulouse.
(4) Mme C. Fée.

il en a besoin, c'est le but qu'il cherche, l'attraction qui l'entraîne, et si quelquefois nous nous *sentons capables de tout*, *si*, *poussant la vie et la mort devant nous avec une force presque sacrilége, nous nous croyons déjà dans l'énergie de l'immortalité*, *c'est que l'amour nous persuade et nous emporte* (1), *c'est que la vertu intervenant pour inspirer le sacrifice et donner à l'amour par le sacrifice sa forme généreuse et immortelle* (2), *cette chaste alliance* a produit dans notre âme *la plus grande passion dans la plus grande vertu*, *une passion qui échauffe la vertu*, *une vertu qui embaume et immortalise la passion* (3). Le sacrifice seul est la plénitude de l'amour tel que l'Évangile l'a annoncé et tel que l'homme ne le *connaissait pas ou du moins dont il avait perdu la trace en perdant avec son innocence la vision de ses premiers jours* (4). Le sacrifice, c'est le *sommet bienheureux* où l'amour devient en vérité *l'acte suprême de l'âme et le chef-d'œuvre de l'homme*, parce que la *vertu s'élevant* par le christianisme, *l'amour s'est élevé du même vol* (5)!

(1) 47e Conférence de Notre-Dame de Paris.
(2) 4e Conférence de Toulouse.
(3) 5e id.
(4) id.
(5) 4e id.

Recueillons-nous à cette hauteur qui est celle même du calvaire. Dieu voudrait de notre âme ici plus qu'un acte de foi, afin d'imprimer en nous comme les stigmates de cette révélation sanglante. Prions-le donc d'enlever de notre cœur et pour toujours le linceuil des doutes qui, d'abord, avait semblé devoir arrêter le mouvement ascensionnel de nos plus chères espérances.

Comment l'amour, nous demandions-nous avec effroi, qui est béatitude dans sa substance absolue et métaphysique, peut-il enfanter dans l'âme le sacrifice et les larmes? Comment une essence identique à celle d'une félicité immuable, éternelle, inamissible, peut-elle revêtir la douleur? Si la notion du bonheur est la même que celle de l'amour, comment la notion de la souffrance par l'amour n'anéantit-elle pas jusquà l'idée de l'existence de ce même amour? Est-ce donc que la douleur, cette fille du péché, ce châtiment terrestre et passager pour le chrétien comme tout ce qui est expiatoire, est plus que l'amour cet incorruptible lien de l'indivisible Trinité? Est-ce qu'elle a reçu la puissance de s'en assimiler une sorte d'abstraction, afin d'en recueillir quelques larmes sympathiques, et de planer

au-dessus de lui comme l'aigle sur sa proie? Mais alors l'amour, en descendant du ciel sur terre, aurait donc perdu le *caractère de l'infini* (1)? il serait comme tout le reste limité et incapable de rassasier la faim et la soif de notre âme? Dieu nous le mesurerait comme la beauté, le talent, la fortune, et ses eaux desséchés ne désaltéreraient que les élus? il nous faudrait mourir pour vivre une seule heure! Les joies étonnantes de l'extase auraient seules le privilége de nous rendre la sensation de l'infini, et lorsqu'elles enlèvent quelques âmes d'élite jusqu'à l'*immutabilité du ravissement* (2), elles ne seraient qu'un accident sans aucune raison d'être; qu'une insulte adressée par les rares heureux à cette innombrable armée de frères que Dieu ne visite pas de la sorte; qu'une preuve désolante de la nécessité du miracle pour que nous goûtions, dans un seul acte d'amour, l'*apparition de l'éternité* (3). Dieu enfin n'aurait souhaité de nous, en nous imposant la loi de l'amour, qu'une obéissance pénible, destinée à ne recevoir sa consécration

(1) 5e Conférence de Toulouse.
(2) 2e id
(3) id.

et sa récompense que dans les sanctuaires du ciel.

Ah ! sans doute, si la douleur dominait l'amour il n'y aurait plus d'amour ; si cette flamme se pouvait assujétir ou étouffer, si son intensité se pouvait diminuer, elle ne serait plus l'émanation de Dieu ; si cette *divine maladie* (1) allait jusqu'à la mort, elle ne serait plus l'expression même de la vie. L'amour, c'est le bonheur, l'éternel bonheur, le bonheur infini; s'il cessait d'être heureux en soi-même et par soi-même, il cesserait d'être l'amour, et c'est son triomphe de se créer la souffrance et de se l'indentifier, tout exprès afin de la détruire ou de l'absorber dans sa victoire. Lorsque l'amour souffre, il souffre parce qu'il le veut; lorsqu'il fait *trembler des larmes* (2) sous nos paupières, c'est pour nous assurer de sa présence par le plus aimable témoin, et lorsqu'il s'incarne dans la douleur, comme Jésus-Christ s'est incarné dans le sein de la Vierge Marie, il ne change pas plus sa substance béatifiée que l'humanité de l'Homme-Dieu n'a changé sa divinité. L'attouchement du Verbe avec

(1) Bossuet, panégyrique de Ste Thérèse.
(2) Le cardinal Wiseman.

une chair virginale a transfiguré la nature humaine, et l'attouchement de l'amour avec la douleur a transformé la nature de celle-ci. Oui, oui, l'amour peut et veut souffrir, puisque Dieu a pu et voulu mourir, mais il vaincra l'aiguillon de la souffrance comme Jésus-Christ a vaincu l'aiguillon de la mort. Le sacrifice deviendra pour l'amour ce que la croix était pour la vie du Christ. Le Christ a été crucifié pour ressusciter, l'amour se crucifiera pour se dilater. A l'avenir l'extase enviée, l'extase demandée, l'extase aimée ne sera plus celle de la félicité, mais celle de la douleur. L'âme aimante se délectera dans ces macérations mieux que dans ses transports séraphiques. Elle préférera les mépris à la gloire, les humiliations aux honneurs, le travail au repos, les tortures aux plaisirs, les sables brûlants à l'onde des rivières de France, le froid de l'exil à la chaleur de la patrie, l'héroïsme de l'obéissance aux héroïsmes que le monde admire, le martyre à la célébrité. Elle tressaillera à l'espoir du sacrifice et du crucifiement comme on tressaille *d'un rêve de béatitude* (1)! La souffrance deviendra l'unique ambition des saints; *broyés et acca-*

(1) 66e Conférence de Notre-Dame de Paris.

blés par les épreuves de toutes sortes, ils la saisiront comme l'or dans la mine (1); elle sera leur constante et intime amie, la chaste volupté où ils se plongeront comme les enfants des Hébreux se plongeaient dans la fournaise ardente. Le feu les menaçait, les enveloppait, montait au-dessus de leur tête, mais il ne brûlaient point et chantaient les louanges de Jéhova. Ainsi les saints consumés par leurs douleurs volontaires ne sentent que le *fleuve de flamme* (2) de leur amour, qui éteint tout autre aliment d'incendie, pour les porter intacts et joyeux sur les flots d'un autre fleuve plus large encore, plus rapide et plus profond, celui des douleurs du lendemain. On entendra Ste Thérèse, cette âme qui jouissait si souvent de la vision de Dieu et comme d'un avant-goût de la cité lumineuse, s'écrier au milieu de son bonheur : Ou *souffrir ou mourir*, et St André, à la vue de l'instrument de son supplice, le saluer : *O croix charmante ! croix longtemps désirée, croix que j'ai recherchée sans relâche et qui m'êtes préparée pour satisfaire les plus tendres inclinations de mon cœur, recevez-moi, car les*

(1) Le R. P. de Ravignan, Pensées spirituelles.
(2) Bossuet.

plus ardents désirs de mon âme ont toujours été de vous embrasser (1)! et St François-Xavier se plaindre à Dieu non pas de ses travaux, lui qui avait accompli tant de prodiges de zèle, non pas de ses fatigues, lui qui avait abusé de ses forces jusqu'à l'extinction, mais des joies excessives de son amour, et lui adresser ce reproche sublime : *C'est assez, Seigneur ! c'est assez !* On verra des chrétiens de tout âge, de tout rang, de toute condition, les jeunes hommes et les vieillards, les vierges et les veuves, les princes et les esclaves, entassés dans des prisons fétides, étendus sur les chevalets, déchirés par les ongles de fer, mutilés par les coups de massue et ensevelis sous terre entre les suppliciés d'hier, les suppliciés d'aujourd'hui et les suppliciés de demain, chanter le *Magnificat* parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir pour le Crucifié.

Depuis dix-huit cents ans, le *Christ demande des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève et trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations* (2). De nos jours comme aux jours des catacombes, la douleur

(1) St André, prière dans le recueil intitulé : Trésor des Saints.

(2) 39e Conférence de Notre-Dame.

est vaincue par l'amour; l'amour n'est que folie de la croix ! L'avidité des holocaustes volontaires remplit les cloîtres de vierges ; les sacrifices incessants de la vie réelle créent l'héroïsme de vertu en la femme forte selon l'Évangile.

On meurt pour le nom de J.-C. chez les peuples à lui conquérir ; on meurt au service de la vérité dans les fatigues de l'apostolat ou du sacerdoce. L'homme souffre et meurt pour Dieu, pour ses frères, dans les innombrables cellules de ces couvents qui sanctifient la face de l'univers. L'histoire dira qu'au XIX[e] siècle comme au début de l'ère chrétienne, les plus hauts génies qu'ait formés l'Église ont oublié la gloire de l'éloquence ou de la plume dans les mystères de l'immolation ascétique, et ont peut-être payé de la vie leur culte pour ce qu'ils appelaient la *portion généreuse de l'amour* (1).

Puis donc que le sacrifice est le triomphe, la plénitude, la joie, la vitalité de toute tendresse sérieuse, il brillera sans doute comme une étoile au front de la femme, cette pure et fragile image de l'amour et de la vie parmi

(1) Le R. P. Lacordaire, Vie de saint Dominique.

nous. Ah! qui donc n'a pas pâli ou rougi en face de cette étoile? Qui donc voudrait soutenir que le sacrifice n'est pas le génie de la femme? On peut bien, si l'on veut, affirmer qu'elle n'en a pas d'autre; mais celui-là est sa gloire comme son bonheur, la douce lumière qui, en éclairant son court voyage, guide aussi la marche de l'humanité. La femme se sacrifie comme elle plaît, presque sans s'en apercevoir, et, chose remarquable, le sacrifice qui est indubitablement le résultat de l'amour, le sceau de l'amour, la perfection de l'amour, en est presque toujours chez elle le germe et l'occasion. Prenons la petite fille. La voilà, à douze ans, installée auprès de son plus jeune frère endormi. Comme elle est contente; comme elle est attentive; comme elle frisonne au bruit d'une mouche importune. Le moindre indice d'un soupir ou d'un mouvement la fait rougir comme une fraise des Alpes. Son regard a déjà un reflet d'une anxiété fébrile; toute sa tête porte l'expression d'une fierté touchante. Elle hausse les épaules, si on l'invite à reprendre les jeux qu'elle a quittés; ne s'estime-t-elle pas déjà petite maman! Eh! mon Dieu, elle n'a pas tort dans son naïf orgueil; le sacrifice, cette première assise de la

maternité, lui apparaît déjà dans un horizon indéfini, comme un bel ange auquel elle tend les bras pour l'embrasser; et pourtant l'amour, cet autre ange de l'avenir, ne l'a pas encore touchée de ses ailes d'or. La tendresse qu'elle ressent pour son frère ne la prépare même pas à ce coup de grâce, car entre la tendresse et l'amour, il y a un abîme comme entre la foi et la charité; or, à l'heure où nous sommes, la petite fille ayant consommé un sacrifice réel, quoique bien léger, elle en sait le nom et les charmes; mais, pour l'amour, ô! il dort sur son cœur, comme l'enfant dans le berceau, et la nuit est profonde. Marchons un peu dans ces ténèbres et regardons à dix-huit ans cette même jeune fille grandie. Elle habite des appartements somptueux, elle est charmante, le monde l'encense et la recherche, elle a le goût du beau; artiste, elle peint ce qu'elle aime; musicienne, sa voix célèbre les attraits de tout ce *qui commence;* son père, ses frères, ses amies lui préparent chaque jour de nouvelles fêtes; pourquoi donc n'a-t-elle plus la fraîcheur et la gaîté d'autrefois? Ses joues sont pâles, ses yeux presqu'éteints, son sourire mélancolique et rare. Qu'est-ce qui manque à un bonheur qu'on avoue sans en jouir?

Ce qui y manque ? c'est la sève du sacrifice, les fonctions du sacrifice, le rayonnement du sacrifice, peut-être aussi la pensée, le désir de se sacrifier ; il est si facile à une jeune âme de ne pas discerner le vrai de ses pressentiments ou d'oublier ses premières aspirations. Mais sur ce cœur faible et timide veille un autre cœur pour découvrir le mal et y remédier à temps. La mère de cette heureuse découragée lui prend la main, et, comme un retour subit d'une force dont on n'use plus, lui intime et lui renouvelle, à chaque pas, l'ordre de la suivre à pied, non plus aux Tuileries, mais bien loin, hors des murs, dans des routes montueuses qui conduisent à une pauvre demeure où souffrent plusieurs infirmes abandonnés. A peine sur le seuil, les fatigues de la jeune malade du bonheur n'existent plus, elle a oublié ses défaillances ! Son regard s'anime, une sympathique rougeur envahit tout à coup ce visage abattu ; une parole et un sourire s'échappent à la fois de ces lèvres décolorées. On n'a plus mal à la tête, en se baissant, s'il faut verser la tisane ; on a bien assez de vigueur encore pour secouer les bracelets et retourner le lourd matelas ; et puis, dans ce coin obscur, il y a un berceau,

un berceau où l'on pleure. O comme ces cris sont éloquents ! combien d'idées ils font naître, qu'on n'a pas lues dans Bossuet ; comme ils touchent à des fibres que Lamartine n'a pas remuées ; comme ils font vibrer des cordes que Rossini ignore. O mon Dieu ! si on pouvait consoler cet enfant, que ne ferait-on pas ? On n'achèterait point l'élégante robe déjà choisie ; on renoncerait à la vierge de Raphaël tant admirée ; on ne regretterait plus le livre d'ivoire tant attendu. O mon Dieu ! si on pouvait surtout demeurer là, penchée sous ces rideaux déchirés, au lieu d'aller à l'Opéra.... Il faut partir cependant ; mais on reviendra demain, demain avant déjeûner. Tout éblouie et tremblante encore de ses visions nouvelles, la jeune fille entre au théâtre. Les heures se sont précipitées si rapidement que ses traits portent l'empreinte du trouble de son âme. Sa beauté et ses joies semblent ensevelies dans un nuage aux teintes changeantes. Elle est semblable à une de ces vagues bleues de la mer, en lutte contre les premiers rayons du soleil levant. C'est à Donizetti que la Providence a confié, ce soir-là, l'honneur de faire tressaillir cette âme, maintenant ouverte à toutes les émotions et qui

s'enivre de cette délicieuse musique, comme on s'enivrerait d'un parfum trop fort pour les organes. A-t-elle entendu, au milieu de ces mélodies, l'écho de la voix plaintive qui l'avait tant frappée? Dieu seul le sait. Mais ce que nous savons bien, c'est qu'au retour, seule à seule avec elle-même, dans sa chambre, ses fleurs dans les cheveux, son bouquet à la main, sa robe blanche encore drapée, chantant en son cœur les harmonies de la terre, elle s'est jetée à genoux devant son crucifix. Ce que nous savons bien, c'est qu'alors, les concerts du ciel l'arrachant à ses songes, elle a relevé la tête croyant se voir près d'un berceau pour en sécher les pleurs. Hélas! c'était un autre rêve, il n'y a autour d'elle que les ruines de ses plaisirs, et des larmes pressées inondant aussitôt la jeune fille déçue, lui apprennent, par leur muette éloquence, que le sacrifice de soi-même est le vrai idéal et le réel prédestiné de tout bonheur dans l'avenir. Heureuses et saintes larmes! elles marquent pour ce cœur le signal fatidique du réveil de ses amours! Désormais, nous avons une créature transfigurée. Son ange gardien, étonné et ravi, s'abaisse plus près d'elle en tremblant. La

voilà revêtue d'une auréole qu'elle n'avait pas la veille ; son front semble s'être élargi pour demander une couronne ou un voile ; son regard a quelque chose de contemplatif et d'enchanteur qu'on n'avait point encore remarqué. On dirait que ses cils ont grandi pour cacher des feux inconnus ; son sourire est à la fois plus contenu, plus doux et plus irrésistible ; ses joues ont conquis l'incomparable teinte de la pudeur et de la santé ; toute sa physionomie enfin resplendit du sceau de la perfection. Sa mère pâlit en l'embrassant, elle aurait peur si elle ne se souvenait de sa propre jeunesse ; son père et ses frères saluent avec orgueil cette nouvelle constellation tombée du ciel pour y ramener les regards ingrats. On admire, on remercie la puissance de Dieu. Ah ! c'est qu'en effet son œuvre est achevée, le prototype est complet. L'enfant avait deviné le sacrifice ; la jeune fille l'a compris, accepté et goûté par anticipation ; l'intuition du sacrifice a amené la première extase de l'amour ; la femme est créée ! C'est le règne du sacrifice qui inaugure la souveraineté de son amour. Sera-ce une royauté par le mariage, un sacerdoce par la virginité, un apostolat par la vie religieuse ? elle l'ignore. Dieu

n'a pas encore parlé, et, comme Christophe Colomb dans les chaînes après la découverte du Nouveau-Monde, elle adore la main qui ouvre les perspectives et les ferme à son gré. Semblable à ces eaux profondes et unies qui se couvrent de nénuphars, son âme porte sans effort ce revêtement embaumé parce que l'amour est *né de Dieu* (1), et que son apparition dans le cœur des jeunes chrétiennes rachetées dans le sang du Christ, s'abreuvant sans cesse dans le calice de l'éternelle alliance, est toujours une apparition virginale. Longtemps, longtemps, aucun souffle étranger n'effleurera cette limpide surface, et si, dans les conseils de Dieu, elle se doit enfin agiter, le sacrifice, cette grande séduction du mariage chrétien, viendra la couvrir d'une ombre austère pour conserver à l'amour son *innocence baptismale* (2).

Et s'il n'en était pas ainsi, si le sacrifice n'était pas pour la femme le soubassement et le flambeau de son bonheur, que serait donc sa vie? Est-ce qu'elle a de grands jours? Manie-t-elle le sceptre de la justice? Connaît-

(1) Imitation, chap. V, livre III.
(2) Lamartine.

elle les secousses de l'éloquence et les applaudissements des auditoires ? Verra-t-elle jamais un soleil d'Austerlitz? O non, Dieu merci! elle voit ses nuits sans sommeil, sa beauté qu'elle fane à plaisir, ses forces qu'elle use, son amour-propre qu'elle immole incessamment à son seigneur et maître, sa patrie qu'elle abandonne, sa famille qu'elle quitte, son sein qu'elle déchire. Si cet horizon lui paraît sans nuages, c'est qu'il est sans limites. La vie de la femme, c'est le chant du cygne; elle chante parce qu'elle meurt, et sa vie n'est qu'un chant parce qu'elle meurt tous les jours. Le poème de cette hymne, c'est le sacrifice; sacrée poésie et sacré cantique! Hosanna universel et ininterrompu que Dieu entend et écoute sous l'arbre de la bergère comme sur les degrés du trône, sous le toit de paille comme dans les salons dorés, dans la chambre de la pauvre ouvrière comme dans la cellule du Carmel; lyre appendue entre le ciel et la terre que les anges radieux écoutent avec respect, que les anges déchus n'entendent pas sans remords, et qui, peut-être, jusque dans le palais profané des sultanes, rend encore quelques sons comme un blasphème au prophète, une vengeance et un espoir!

Et ce prestige que le sacrifice a pour la femme, ce don de s'immoler pour être heureuse, cette puissance de s'immoler partout et toujours, n'est pas pour elle comme la jeunesse, la santé, la beauté : une gloire éphémère qui périt un jour ou l'autre au contact de la fatigue ou de la souffrance. C'est une partie inhérente à son être, c'est quelque chose qui participe et qui, même en un sens, survit à l'immortalité de l'amour, car lorsque le soir de la vie descend, lorsque le cœur est devenu trop faible pour précipiter ses pulsations, lorsque les yeux ont perdu leurs rayons ou leurs pleurs, on perd quelquefois la faculté de s'émouvoir. La femme peut donc involontairement oublier le jour sans pareil de ses fiançailles, ou cesser de tressaillir devant des fleurs d'orangers ; mais l'heure où elle aura dévoré le pain de ses enfants pour sauver d'un désastre celui qui l'avait élue au temps de ses prospérités ; l'heure où elle avait fait l'holocauste de sa vie pour lui donner un fils, cette heure-là demeure sonore, et ne fût-elle plus entendue par une oreille paralysée, elle frappera au plus vif de l'âme pour en faire jaillir tout à coup une larme de bonheur, *cette larme unique où nous lisons ce qu'il*

est (1)! Et de même que le sacrifice a créé pour la femme ses meilleurs souvenirs, de même aussi il lui créera sa dernière espérance, parce que la femme diffère de l'homme, en ce point, comme en beaucoup d'autres, elle ne sait pas ne plus espérer qu'elle se dévouera et se sacrifiera. Elle ne dit jamais : mon œuvre est achevée, mon nom a son lustre, je me repose. Elle ne peut pas arriver à la persuasion de la stérilité de sa tendresse, et lorsqu'elle a épuisé toutes les ressources du dévouement, tous les moyens d'employer pour les autres ses forces exténuées ; lorsqu'elle a perdu jusqu'au pouvoir de placer sa tête au niveau de celle de ses petits enfants, elle imaginera pour consoler ses défaillances de se tromper elle-même, et voudra se convaincre qu'elle rend encore des services à ces chères et insouciantes créatures, en supportant sans gronder leur tapage et leur désordre, éteignant ainsi, par un dernier sacrifice ou plutôt dans une innocente illusion, cette magnifique traînée lumineuse des illusions de toute sa vie qui est de croire qu'en se donnant elle a fait des heureux.

(1) 1re Conférence de Toulouse.

Or, si telle est la femme, en ce qui touche l'abnégation, que sera donc la religieuse et à quelle formidable puissance le sacrifice n'atteindra-t-il pas dans son cœur? Quand le génie devient foi, la tendresse charité, l'amour virginité, combien s'épure, s'augmente, se dilate, se fortifie ce besoin d'immolation qui résume à lui seul la destinée que Dieu a faite à la religieuse mieux encore qu'à la femme, à la vierge mieux encore qu'à la mère, car la pratique des conseils du Christ n'annule aucun des beaux côtés de l'être, ne rapetisse aucun de ses attributs, n'étouffe aucune de ses aspirations, ne paralyse aucun des ressorts de son activité, ne tue aucune des facultés expansives de la vie, et s'il est une erreur aussi absurde qu'elle est commune, c'est précisément de se persuader le contraire. *L'Évangile n'est pas la destruction de l'homme, il en est le sommet, c'est pourquoi l'humanité ne descendra pas du christianisme* (1). En d'autres termes, la chasteté absolue n'est pas la destruction de la femme, elle en est le sommet. C'est pourquoi la femme monte inces-

(1) Le R. P. Lacordaire, Discours sur les études philosophiques.

samment vers la vie monacale avec une ardeur qui semble s'accroître chaque jour. C'est pourquoi aussi lè voile dont elle se couvre alors ne saurait cacher les trois joyaux de sa couronne éternelle : l'amour à son plus haut degré puisque Dieu seul en est l'objet, le dévouement dans ses plus belles applications puisque le salut des âmes en est le résultat, le sacrifice dans sa plus éclatante manifestation puisque ses heures ne lui apportent qu'un merveilleux enchaînement des moyens de se sacrifier. Aussi lorsque Dieu envoie au cœur d'une vierge la grâce d'une vocation religieuse, il ne lui enlève pas pour cela le souffle qui habite en la femme, qui l'inspire, l'émeut, l'ébranle, la dirige, la touche, la porte vers l'enfance, la penche vers la vieillesse, l'attendrit devant toutes sortes de malheurs, la fait servir à deux genoux la misère morale; seulement il le transporte, ce souffle sacré, de l'ordre naturel à l'ordre surnaturel, afin qu'étant plus pur il s'*élève de soi vers le ciel comme un flambleau ardent et y monte sans obstacle* (1). Aussi la femme vierge devient-elle dans un hospice, mais avec un prestige nou-

(1) Imitation de J.-C.

veau, ce qu'elle eût été dans une famille : l'être le plus suave, le plus charmant, le plus tendre de la création, le plus capable de préparer un retour au bien ou de consoler une infortune imméritée ; et c'est précisément ce que voulait St Vincent de Paul lorsqu'il disait à ses sœurs en Jésus-Christ : *Je mets votre chasteté sous la garde de votre charité*. Nier le caractère de cette ineffable puissance sous prétexte de grandir la religieuse, c'est plutôt diminuer, amoindir et abaisser étrangement l'auréole dont Dieu lui-même l'a entourée. Non, non, la loi de charité n'est pas une loi d'abstraction, et la loi de continence qui en découle, n'est pas une loi de répression. La charité est dilatation, la virginité exaltation et expansion, autant que liberté suprême. Ces deux vertus, pour être les plus divines, ne cessent pas pour cela d'appartenir aux harmonies des deux mondes : le monde increé et le monde créé, et la religieuse, qui est l'expression vivante de ses suaves harmonies, n'est pas la femme immolée, mais la femme divinisée. Ce serait la femme pleine de grâces, s'il était permis de reporter à une autre créature le titre que l'ange a donné à la mère immaculée de l'enfant Jésus. Voyons-la donc à l'œuvre cette

femme divinisée, cette femme heureuse et bénie entre toutes, dont la conversation est au ciel et qui n'entend d'ici-bas que l'écho plaintif des douleurs à soulager. Voyons-la s'oubliant elle-même dans un sacrifice continu et y trouvant un bonheur dont peut-être, après l'avoir sincèrement étudié, nous ne parviendrons pas à nous faire une idée juste.

De deux choses l'une, ou bien le sacrifice volontaire est l'épanouissement de l'idéal de la joie dans la vie religieuse, ou bien cette vie est absolument incompréhensible, car, encore que l'amour, nous l'avons prouvé, sache se passer de consolations, puisqu'il est surabondamment consolé par lui-même; souffrir sans lassitude puisque la souffrance est un de ses vœux, lorsqu'il est chaste; s'exalter au sein de toutes les douleurs puisqu'il les réduit au néant; il est toutefois indubitable qu'aucune existence ne se peut concevoir, même avec l'amour, sans quelqu'élément de félicité réelle. Dieu qui est perfection est aussi bonheur, et l'amour qui tend à Dieu, en se perfectionnant par l'épreuve, ne peut échapper à la fatalité de fixer, malgré les extases du calvaire, l'aube sans tache de cette autre

extase qu'il entrevoit comme le terme dernier de sa prédestination. S'obstiner à admirer la vie religieuse comme une série de sacrifices héroïques sans admettre que ces sacrifices même enfantent des joies divines, c'est la créer tellement surhumaine qu'elle ne serait plus alors qu'une belle utopie. Le martyre continuel n'est pas la loi de Dieu à notre égard, Jésus proportionne toujours les délices aux souffrances comme les grâces aux tentations, et quand les saints, ces hommes extraordinaires ne se peuvent rassasier de douleurs à cause de leur amour, lui, dans la délicatesse exquise de son amour infini, ne se peut empêcher de les combler de joie, et il est rare, extrêmement rare, qu'il les récompense jusqu'à les priver de toutes consolations. Aussi les saints, malgré leur profonde humilité, n'ont-ils jamais essayé d'atténuer l'allégresse de cette vie *douloureuse et consolée qui les ravit au monde* (1), et lorsque leurs prodigieuses mortifications, leurs renoncements magnanimes, nous suscitent intérieurement cette espèce de révolte d'un orgueil trop lâche pour imiter, c'est que nous n'avons pas même le

(1) 55e Conférence de Notre-Dame de Paris.

pressentiment des jouissances dont il sont cause, c'est que du fond de notre égoïsme ou de notre indifférence nous n'arrivons pas à comprendre que Dieu a de la manne pour les affamés par amour, de la chaleur pour les nudités chastes et volontaires, une eau rafraîchissante et dont la source jaillit jusqu'à la vie éternelle pour ceux qui ont soif de la gloire de Dieu et du salut de leurs frères. Conséquemment, établir que les sacrifices de la religieuse sont les colonnes de son bonheur, ce n'est en aucune façon anéantir le mérite des actes désinterressés dont le tissu compose sa laborieuse vie. C'est seulement respecter le vrai et se prémunir contre l'éxagération la plus facile de toutes, celle de l'enthousiasme. La valeur d'une œuvre quelle qu'elle soit gît en effet dans le mobile de l'action plutôt que dans ses suites. Or, tout sacrifice ayant pour mobile l'amour parfait, il est clair que ces deux astres en décrivant leur courbe ne se peuvent garantir du danger de heurter la joie et de l'entraîner derrière eux dans leurs triomphales évolutions. Dieu, auteur de la loi morale comme de la loi mathématique, a voulu que le bonheur fût le satellite prédestiné de tout ce qui est pur.

En ce moment du reste, et sans nul doute, on l'a déjà compris, nous ne parlons que du sacrifice envisagé d'une manière abstraite, c'est-à-dire ne se référant qu'à soi-même, à l'immolation de ses tendances, de ses goûts, de ses idées, de son caractère, de son temps, de sa volonté, de sa personnalité enfin. La vie religieuse une fois embrassée n'en inflige aucun autre, et c'est à ce point de vue qu'elle procure un bonheur au-dessus de toute interprétation. Mais avant d'avoir été choisie par l'âme, il est évident qu'elle a amené un sacrifice amer, et dont Dieu seul connaît le prix, sacrifice que nous nous réservons d'examiner plus tard à ses pieds, sans vouloir par avance et témérairement en préjuger la portée (1). Nous sommes dans un temps où les confusions sont à l'ordre du jour. Or, les confusions en fait d'idées ou de sentiments exposés dénaturent sans scrupule la pensée la plus sincère ! On excusera donc cette indication.

Le sacrifice de soi qui est l'histoire de toute la vie des femmes est-il au même degré, ou bien à un degré supérieur en joie comme en

(1) La séparation d'avec la famille, voir le chapitre VIII.

générosité, la respiration de l'âme de la religieuse? Voilà la question. Elle est là, non ailleurs, et pour la résoudre victorieusement, il nous faut revenir à l'étude de la nature intime de la femme, et considérer attentivement, jusque dans les replis les plus cachés de l'être, ce type charmant et sublime, la plus poétique des œuvres de Dieu. Dieu qui a gravé son empreinte sur toutes les lignes du chef-d'œuvre n'a pas pu, en s'en réservant l'ultérieure fécondité, ternir l'éclat virginal de sa beauté première. Disons-le donc haut et sans crainte : Dieu a prédisposé les cœurs dont il souhaite la possession exclusive à recevoir de sa tendresse, après un holocauste difficile quoique plus apparent que réel, des retours ineffables, en créant chez la femme le besoin d'être aimée. Lorsqu'elle est enfant, une caresse lui semble la plénitude de la vie, et plus tard, quand les rivages s'étendent et que les flots se troublent, si un jour ou l'autre ses paupières s'abaissent et ses joues se colorent, c'est qu'une parole ou un regard est descendu du ciel pour lui apprendre qu'elle sera toujours enfant! Pauvre jeune fille, elle tremble, ce jour-là, elle prie, elle pleure; *quelle*

larme sur du feu (1)! Elle porte à sa sainte vierge les roses de son jardin, les perles de ses colliers, la suppliant de guérir sa blessure. Sera-t-elle exaucée? Dieu ne veut pas qu'elle cesse d'aimer, voudra-t-il qu'elle cesse d'être aimée? O non; mais il a vu ses terreurs et sa prière; la Vierge Marie donnera donc à cette enfant la grâce de rougir toujours pour être moins troublée et à jamais consolée.

La femme a reçu de grands dons : elle sait souffrir. Plus faible et plus impressionnable que l'homme, elle accepte la douleur plus facilement et surtout plus persévéramment. Rien ne la brise : c'est le roseau au bord de la source fraîche. A-t-elle vécu dans l'opulence? Elle descendra sans se plaindre. A-t-elle été bercée au son des hommages et des respects de tous? Elle ensevelira volontiers, dans une obscure retraite, l'efflorescence de ses jeunes années. Elle demeurera fière et sereine dans l'humiliation; forte dans l'abattement; calme dans les revers; ingénieuse et gaie dans les moments d'ennui; plus séduisante sous sa couronne d'épines que sous

(1) Lamartine.

ses parures oubliées. La femme enfin peut se passer de tout, excepté d'être aimée; elle peut tout braver, excepté le malheur de ne l'être plus. Le jour où ce malheur la frappe, ses yeux se ferment à toute lumière, elle prend son linceul, s'enveloppe, et fût-elle sur un trône, elle n'habite plus que le royaume des morts. Dieu lui-même se tait devant une pareille douleur et lui pardonne, comme autrefois à Rachel, de ne vouloir aucune consolation.

S'il en est ainsi, et nul n'oserait en douter, comment le bonheur pénétrera-t-il dans les monastères, puisque c'est certain la religieuse ne jouit pas du bien suprême dont nous nous préoccupons. Assurément elle est très-chère à sa supérieure, comblée par ses sœurs des témoignages d'une sympathique affection, mais ce n'est pas là être aimée au sens large, profond, entier et généreux de ce mot. Y a-t-il à cette privation un dédommagement quelconque? Le cœur de la religieuse est-il autre que celui de la femme? Conserve-t-il le repos en ignorant sa tendance, renonce-t-il à la satisfaire par un brisement spontané ou continu?

Nous nions d'abord sans détour et sans réserve que le cœur puisse, selon sa fantaisie,

métamorphoser son essence. On ne change pas les essences. Le cœur de la vierge, ainsi que nous l'avons fait pressentir déjà, n'est pas une diminution ou une abstraction du cœur de la femme, c'est ce même cœur à sa plus haute expression de sensibilité, de délicatesse, de dévouement, de pureté, et il serait impossible à la volonté la plus énergique de détruire en une âme la pensée première du Créateur. Née pour être épouse, née pour être mère, la femme emporte jusqu'au tombeau les linéaments de ses gloires; elle n'est pas libre de les arracher d'une conscience où Dieu les a rivés. Quand ce Dieu lui fait l'incomparable honneur de la choisir pour sa fiancée, quand il lui accorde la grâce de n'aimer que lui, il n'altère pas son œuvre primitive. Tout au contraire, il laisse subsister jusqu'aux mots : appellation des grandeurs de la femme. Cette belle âme, qui le désire pour unique partage, sera constituée dans la dignité d'épouse. Il y aura union, il y aura fécondité. Jésus-Christ donnera à sa bien-aimée une part de son héritage : les pauvres et les âmes. L'union sera mystique, c'est vrai ; mais elle aura le caractère indélébile et charmant d'une véritable alliance. La maternité sera austère ; mais ses

meurtrissures seront des récompenses. Quand Jésus-Christ, du haut de la croix et signalant l'apôtre-vierge, faisait entendre à sa Mère cette parole en apparence si dure : Femme, voilà votre fils, il créait cette *virginale maternité* (1) des âmes, et Marie, qui avait le secret du mystère, sentait au fond des abîmes de son cœur immaculé les tressaillements indicibles d'une joie inouïe comme sa douleur.

Que l'incrédule ne croie pas à cette union extatique, qu'il raille cette maternité en Jésus-Christ, qu'il se révolte contre les vérités de cet ordre, rien n'est plus simple. Pour les saisir et y adhérer, un acte de foi ne suffit pas toujours, il faut une vision de pureté. Mais que des catholiques se plaignent du scandale lorsqu'on se sert d'images chastes pour peindre la réalité chaste, c'est plus inexplicable, et pourtant combien ne voit-on pas d'esprits distingués et de cœurs généreux qui se flattent de tout rehausser par l'anéantissement de l'humanité : la foi par l'immolation absolue de la raison, l'autorité de l'église en foulant aux pieds toutes les autres, l'inépuisable secret qu'elle seule

(1) Le vicomte de Melun.

possède de régénérer et de féconder toutes choses par la négation du progrès, l'amour de Dieu par un détachement impossible et inhumain, la virginité par le suicide du cœur. Tristes holocaustes dont Dieu a compassion ! Déplorable système qui a pour résultat d'aveugler un grand nombre de belles intelligences sur la véritable portée du christianisme, et de dénaturer la vie chrétienne de manière à la rendre inacceptable pour les organisations d'une certaine trempe. Mais il y a longtemps que la cité de Dieu est victime de ses propres défenseurs. O sainte cité, qui embrassez le monde, malgré la conjuration incessante des ennemis, malgré les rêves insensés des amis, lorsque vous renfermiez vos gloires sous les sombres demeures des catacombes, et que déjà des phalanges de vierges réclamaient leur consécration, sous quelles formes ces solennités se produisaient-elles ? Aviez-vous craint de parler trop éloquemment à l'imagination de ces jeunes filles dont beaucoup ne portaient que douze année de vie? Aviez-vous repoussé des pompes de ces fêtes tout ce qui émeut et attendrit dans les *clartés nuptiales* (1)? Je vois

(1) Le R. P. Félix.

d'innombrables lumières, des fleurs et des parfums, des robes et des voiles de noces, des martyrs mutilés accourus pour être témoins des promesses échangées, des pauvres et des catéchumènes comme symbole d'une postérité déjà grandie; j'entends un concert d'allégresse, un cantique d'actions de grâces; voilà l'encens qui brûle, qu'est-ce donc? *C'est Dieu venant à nous par un sentier virginal, mais dans le triomphe du plus magnanime comme du plus délicat amour* (1). C'est la chaste épousée d'aujourd'hui, au milieu de ses sœurs d'hier et des vierges novices, qui s'avance vers l'autel où règne le Saint des Saints. Elle y repose sa tête en signe d'éternelle offrande (2), et lorsqu'elle rélève son front radieux, on le ceint assitôt d'une couronne emblème d'alliance, et dans ces jours heureux prémices du martyre! Or, si telle est l'union que l'église catholique exalte jusque dans ces cérémonies extérieures, la réciprocité qui est la *Loi de l'amour* (3) découle nécessairement de ce principe. Partout où l'alliance existe après

(1) Mgr Pie, panégyrique de Jeanne d'Arc.
(2) Ce détail est tiré de *Fabiola* par le cardinal Wiseman, à la page 271 du délicieux chapitre intitulé : Les Vierges.
(3) 50e Conférence de Notre-Dame.

avoir été voulue et préparée, il y a réciprocité, c'est-à-dire la joie qui correspond au besoin d'être aimée.

Sans doute, dans la vie religieuse, cette réciprocité n'a rien de palpable ni de sensible. Dans l'ordre surnaturel, tout est Dieu, et par conséquent tout est mystère et foi. Mais cette absence de ce qui se constaterait dans l'ordre physique, bien loin d'être une privation, est pour la femme la cause de son plus cher bonheur, la nuance qu'elle rêve pour saluer dans son âme la félicité sans tache.

Nous avons affirmé précédemment que la femme naissait pour être épouse et pour être mère, et peut-être ici nous accusera-t-on de nous contredire? Il n'en est rien; seulement nous ajouterons avec transport et sans nous rétracter : la femme naît vierge. Bossuet a dit : Quand Dieu créa le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté; il n'est pas moins vrai de dire : quand Dieu créa le cœur de la femme, il y mit premièrement la candeur. La candeur lui est aussi naturelle que la tendresse et la grâce. Qu'elle soit fille, sœur, amie, ou qu'elle devienne par la volonté de la Providence, épouse et mère, tous ces

amours descendus de Dieu s'alimenteront en elle d'un souffle incorruptible, et ne s'épanouiront que dans les chastes régions du vrai, du beau, du pur.

La femme chrétienne n'aime pas hors de Dieu. *Nous nous aimons*, écrivait une jeune vierge au jeune fiancé digne de la comprendre, *nous nous aimons parce que nous aimons Dieu* (1)! *Le mariage est la religion de l'amour* (2), et dans ce culte jamais la femme ne sacrifie aux faux dieux. Le Dieu qu'elle adore est crucifié, et elle n'a voué sa vie à un autre maître que pour le lui révéler. Si ce Dieu a sacré son amour, il sacrera son bonheur en le purifiant. Des légions d'anges veilleront au foyer nuptial, elle les montrera à son époux comme la vierge Cécile les montrait à Valérien (3), et enfin elle conquerra ce qu'elle a voulu, ce qu'elle place au-dessus de tout, une réciprocité digne d'elle, digne de la sainte ambition d'un cœur où le sentiment est une vertu, réciprocité

(1) Rosa Ferrucci, par l'abbé H. Pereyve.

(2) M. l'abbé Gay, sermon prononcé à Poitiers le 3e dimanche de l'avent 1858.

(3) Il y a sujet de belles pages à lire dans l'histoire de sainte Cécile, par dom Guéranger.

enfin, ne perdant jamais ce caractère qui a permis au catholicisme de saluer dans le mariage chrétien l'image de l'union surnaturelle du Christ avec son Église.

On s'inquiète beaucoup du naturalisme en ce moment, qu'on se rassure. Aussi longtemps que les femmes chrétiennes se nommeront Marie, aussi longtemps qu'elles auront foi en cette vierge mère, les tempêtes menaceront en vain le vaisseau fragile qui s'appelle l'homme. Si Dieu en a épargné quelques débris, il faudra bien qu'on entre au port. Le cœur de la femme vertueuse est la rive fortunée où les lames en fureur reprennent leurs limpides ondulations.

Le besoin d'être aimée revêt donc chez la femme le pur caractère de la plus exquise délicatesse. Comme un enfant étend ses petits bras vers une première aurore, comme une tige à peine formée s'élance vers le soleil, comme le calice d'une fleur s'entr'ouvre pour recevoir la goutte de rosée, son âme en demandant à une autre âme une sympathique émanation, sait qu'elle ne quitte pas l'orbe des désirs bénis de Dieu. L'homme court souvent au bruit de l'orage; pour la femme, elle le regarde en paix mugir à ses pieds, comme

ces pâtres des hautes montagnes qui chantent quand le tonnerre gronde au-dessous d'eux. Cela posé, et du moment où il est hors de controverse que cette tendance ingénue du cœur de la femme à obtenir l'amour qu'elle donne, ne se nourrit d'aucune plante de la terre, ne s'enchante d'aucune joie factice, ne se dilate que dans un souffle du ciel, toute objection tombe d'elle-même quant aux prétendus brisements qu'impose à cet égard la vie religieuse, à moins qu'on se retranche dans la négation absolue du commerce surnaturel de Dieu avec les âmes.

Or, qu'importe le témoignage négatif de ceux qui n'ayant jamais aimé Dieu n'ont pu en être aimés d'une manière effective? Qu'importe à une religieuse navrée de son bonheur qu'on essaie de lui persuader qu'il n'existe pas? Qu'importe aux âmes dont la conversation est dans le ciel qu'on soutienne qu'elles n'entendent rien? Qu'importe à un cœur tout inondé des preuves de la possession du divin Bien-Aimé le doute des incrédules? Ceux qui opposent leur orgueil à la bonté de Dieu, et sa grandeur à l'envie qu'ils ont de ne pas le voir de trop près, en continueront-ils moins à vivre entre les tourments de la veille et les

déceptions du lendemain ? S'ils nient les joies divines, hélas ! ceux qui les goûtent peuvent-ils nier le vide où se débattent ces nouveaux Thomas et le gémissement prolongé qui soulève leurs poitrines ?

Oui, le royaume de Dieu est au dedans de nous. *Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté, l'indépendance et qui se glorifie de faire la loi aux rois* (1), ne dédaigne pas de se pencher, par une réciprocité prodigieuse, jusqu'aux âmes dont il est aimé. Cette réciprocité aurait été accablante, si elle n'avait produit que l'adoration ; mais tombée de la croix, elle enfante dans les cœurs une suave tendresse, une confiance indicible, un humble abandon et la plénitude de la joie.

Oui, Dieu nous parle à chaque instant. *Rien n'est sans voix dans le monde, a dit saint Paul, parce que rien n'est sans communication, et Dieu serait le silence et l'isolément? Dieu se tiendrait à part dans un exil immense comme sa nature* (2)?.... *La parole est le moyen d'initiation et de communion par ex-*

(1) Bossuet.
(2) 56e Conférence de Notre-Dame.

cellence...... Refuserons-nous à Dieu la puissance d'initier et de communier? Refuserons-nous à celui qui a établi tous les rapports des êtres entr'eux depuis le grain de sable jusqu'au séraphin le pouvoir d'entretenir des rapports avec les intelligences, de leur communiquer ses pensées, ses volontés, de leur parler enfin (1)? Il est des âmes qui ont renoncé à tout pour le suivre au calvaire, qui se consument dans leurs saintes ardeurs, et il les condamnerait à défaillir dans l'aridité, lui *qui est l'âme éternellement et infiniment vivante! Lui qui est toute vie, tout épanchement, toute effusion* (2)! Lui qui a déclaré de ses lèvres divines que l'*homme ne vivait pas seulement de pain, mais de toute parole sortie de la bouche de Dieu*, il fuierait, mirage trompeur, fantôme muet, devant ses fiancées? Quoi! il est des cœurs semblables aux anges, reproduisant en eux cette beauté qui attire Dieu, et lorsque *par ce point toute la création monte vers son auteur et que lui-même emporte son œuvre avec lui dans l'éternelle sollicitude de sa paternité* (3), ces cœurs demeureraient dans l'oubli? Quoi! cette parole

(1) 56e Confér. de Notre-Dame.
(2) id.
(3) 4e Conférence de Toulouse.

intérieure du Verbe qui éclaire tout homme venant en ce monde, soutient sur nos têtes les voûtes étoilées, ravit les élus et s'impose au crime par le remords, se tairait dans les âmes qui l'ont reçue? L'amour est la mélodie des mondes. Écoutée et répétée d'un pôle à l'autre, elle a des échos sur toutes les mers et sous tous les cieux, et, entre le monde éternel et le monde créé, entre le monde des pures intelligences et le monde des âmes rachetées, il n'y aurait aucune relation intime, aucun *langage d'harmonie* (1)? O mon Dieu! nous sentons bien que cela n'est pas possible. Nous savons votre tendresse pour les frêles créatures prédestinées à vour posséder. Oui, vous nous parlez éloquemment. Oui, vous nous charmez avec une incomparable douceur. Vous qui réglez les concerts des astres dans l'espace, les tempêtes des révolutions dans ce siècle, vous n'avez point refusé à notre timide intelligence de *goûter en vous l'éternel plaisir des esprits qui est de se parler* (2). Dans cette vallée des larmes, dans cette immensité où nous tenons tout au plus la place d'une

(1) Le R. P. Hermann.
(2) Le R. P. Lacordaire. Notice sur Mme Swetchim.

marguerite des champs, votre main est venue nous toucher, votre cœur a battu sur le nôtre. *Le flot sacré* (1) de votre parole nous a apporté l'éternité. Il y a eu pour nous des *jours où tout nous a été dit* (2), dont rien au monde ne nous rendra le bonheur, dont aucune joie n'effacera le souvenir. Et si votre munificence traite ainsi une feuille inutile, que sera-ce donc des âmes dignes de vous? Que sera-ce de ces travailleurs infatigables qui lèvent avec tant de zèle et de succès la moisson de vos gloires? Que se passe-t-il dans ces cœurs *délivrés du temps et qui habitent déjà en une réalité commencée la région qui dégoûte de tout le reste* (3). *O joies des Saints! larmes inconnues, délices sans rivages* (4) des âmes aimées de Dieu, oui, nous croyons en vous........

Il est vrai que la vie de l'amour *ne s'écoule point sans souffrance* (5), et nous serions dans le faux si nous disions du ravissement causé par la présence sensible de Dieu qu'il est une impression permanente. Les apôtres ne

(1) 73e Conférence de Notre-Dame.
(2) 56e id.
(3) 55e id.
(4) 60e id.
(5) Imit. de J.-C.

demeurèrent que trois jours au Thabor, et les épouses du Christ en descendent quelquefois. Il y a pour elles des heures longues, douloureuses, pesantes, des temps où le bon Dieu se cache et les laisse dans l'inanité. Cela est incontestable, mais nous trouble peu. L'âme ainsi affligée n'est point sans espoir au milieu de ses épreuves. Elle connaît la fidélité du céleste époux, et si elle gémit de son éloignement comme une *jeune veuve désolée* (1), elle est soutenue dans ses langueurs par cette délicieuse parole dictée pour elle au Cantique des Cantiques : *Ego dormio et cor meum vigilat* : *Je dors et mon cœur veille !*

Levons les yeux maintenant, toute ombre est effacée. L'idéal des joies du cœur de la femme dans la vie religieuse nous apparaît sans la plus légère tache, et pourtant, si l'on veut se mettre à cet égard en possession de la vérité tout entière, il reste encore un autre degré à monter et un nouveau mystère à constater ; degré qui touche la face même de Dieu ; mystère d'indicible bonheur qu'aucune plume ne saurait exposer, qu'aucun esprit n'a mérité de scruter, mais sur lequel il nous sera pardonné

(1) St Augustin.

d'insister parce qu'il y aurait ingratitude à ne pas le mettre en lumière. Après donc avoir admiré et béni les voies de la miséricorde de Dieu dans les règles générales appliquées par sa sagesse au gouvernement des âmes, nous nous inclinerons devant les voies extraordinaires qu'il est le maître d'indiquer aux cœurs privilégiés, et nous avouerons avec la certitude de ne pas nous tromper que le désir d'être aimée, besoin inné chez la femme, n'existe pas toujours pour elle à l'état d'une aspiration déterminée, comprise et acceptée.

Il y a dans le ciel, l'église triomphante, une hiérarchie de chœurs angéliques; il y a aussi dans l'église militante, une hiérarchie qui admet des différences dans la sainteté. Dieu couronne la mère des Macchabées et le martyre des saintes Félicité et des saintes Perpétue; mais il a une palme plus fleurie pour les Agathe, les Cécile, les Louis de Gonzague, les Stanislas Kostka. La virginité, dans son intégrité totale, est ce qu'il préfère même au martyre sanglant, et partout, toujours, dans tous les siècles, chez tous les peuples, il reçoit d'une innombrable multitude de cœurs l'hommage ingénu d'un amour

si chaste qu'il ne se connaît pas lui-même. Ces cœurs sont naïvement purs, s'il est permis de s'exprimer ainsi. *Ils ne se nourrissent que de quelques gouttes de rosée tombées çà et là du ciel pour eux* (1). Leur foi virginale n'a jamais été altérée ni par le moindre doute, ni par la moindre hésitation, ni par le moindre trouble. Rien n'a distrait son extase, elle a traversé les années et les écueils comme l'aigle fend la nue sans même abaisser un regard sur le monde s'agitant sous ses ailes. Aucune beauté visible ne l'a touchée, aucune voie ne l'a ébranlée, aucune séduction ne l'a émue, aucune pierre de la route ne l'a effrayée. *Dieu qui est tout en toutes choses* (2) est réellement tout en ces cœurs. Il est le cycle bienheureux qui renferme leurs pensées, leurs désirs, leur science, leurs affections, leurs espérances, le passé, l'avenir, le temps, leur vie, leur mort et l'éternité. Ils ne savent rien que Dieu. Ils n'entendent que ses épanchements cachés; ils ne voient que sa lumière invisible. Le monde leur est exil, nuit, désolation suprême et solennel silence. Il n'y

(1) 22e Conférence de Notre-Dame.
(2) Saint Paul.

a pas de cloître assez retiré, de cellule assez obscure, d'autel assez solitaire, d'abstinence assez rigoureuse, d'épreuves assez déchirantes pour être acceptés comme un sacrifice.

Les persécutions que le monde et le démon peuvent soulever passent à leurs pieds; ils traversent les grandes eaux de la tribulation et de la tentation sans qu'elles puissent leur nuire, parce qu'ils sont revêtus et fortifiés par l'ardeur de leur désir (1). Ils suivent, sans jamais reculer d'un pas, ni regarder à droite et à gauche, le chemin royal de la croix, montant et descendant avec le sublime fiancé la pente de l'amour et du sacrifice, sans même songer où ils vont, où ils s'arrêtent, où ils jouissent et où ils souffrent. Leur acte d'amour est toujours le même : un enthousiasme exclusif et *un de ces enivrements dont on ne revient pas* (2).

Pour ces fils bien-aimés, la peine est un plaisir et le plaisir une fatigue; ils repoussent les consolations et les jouissances, non-seulement celles que le monde leur donne par ma permis-

(1) Dialogue de sainte Catherine de Sienne.
(2) Le R. P. Lacordaire. 1re Lettre sur la vie chrétienne.

sion.... mais encore ils ne veulent pas des consolations spirituelles qu'ils reçoivent de moi, et cela par humilité, par haine d'eux-mêmes. Ils ne méprisent pas la consolation, le présent de ma grâce, mais le plaisir que l'âme trouve dans cette consolation (1). Il semble qu'ils aient aimé Dieu de toute éternité, qu'ils l'aiment déjà immuablement. Ils ne pleurent que de ne pas l'aimer assez! Il leur est impossible d'imaginer que l'amour puisse prendre une autre forme et se reverser sur quelque objet créé, sans être infidèle à Dieu, dès qu'il demeure pur. Ils n'ont pas, ils se refusent l'intelligence de ce miracle de bonté de la part du Créateur. Ils le veulent jaloux, et, comme ils *l'aiment uniquement pour l'amour de lui* (2), l'idée ne leur est pas venue, et à moins d'une faute consentie, elle ne leur viendra pas, de se demander s'il y a réciprocité entr'eux, brins d'herbes qu'une matinée déflorera, et celui qui d'un mot secoue le ciel et la terre. Ils se sont donnés et n'examinent point si on leur a remis quelque chose en échange; ils se donnent à toute heure et n'ont

(1) Dialogue de sainte Catherine de Sienne. On sait que Dieu lui-même parle à son humble servante dans cet admirable livre.

(2) Le B. Louis, de Grenade.

pas besoin d'anneau pour se souvenir du jour de leur alliance; ils chantent le cantique du bien-aimé, répétant à leur roi, dans le sanctuaire inviolable de leur conscience, cette parole où *tarit la gloire dans les bouches créées* (1) : Saint! Saint! Saint! et savent qu'il n'y a pas de réponse à cette expression de louanges; ils envoient leur encens à Dieu et n'ambitionnent point qu'il retombe pour les enivrer! *Dès qu'ils veulent s'unir à moi par un regard d'amour, ils le peuvent, parce que leur désir les attache tellement à moi, que rien ne peut les en séparer. Tous les lieux et les instants leur conviennent pour la prière, parce que leur conversation s'est élevée au-dessus de la terre, et s'est fixée dans le ciel. Ils ont perdu toute affection terrestre, tout amour-propre; ils se sont élevés au-dessus d'eux-mêmes jusque dans les hauteurs des cieux* (2). Ils aiment, cela leur suffit, et cela suffit toujours en effet à ce qui demeure splendidement virginal, parce que, dans le premier ébranlement du cœur, on ne cherche jamais à savoir si un autre cœur a tremblé en même temps! Il y a des jeunes filles qui rougissent des années entières

(1) 2e Conférence de Toulouse.
(2) Dialogue de sainte Catherine de Sienne.

sans s'être doutées que l'on pût rougir à cause d'elles, et si, après s'être replié sur soi-même, on ose se poser la question, c'est que déjà on est descendu au deuxième degré de l'échelle mystérieuse qui lie le ciel et la terre, c'est que déjà le pied frémit et n'est plus sûr de ne pas descendre encore un peu. Le désir de la réciprocité est le premier abaissement de l'âme vers les tentations qui pourraient l'éloigner de Dieu. C'est la première fleur semée dans les obscurs sentiers qui égarent quelquefois. Heureuses les âmes qui ont appelé Dieu tout seul, pour cueillir la fleur puisqu'il consent, nous l'avons démontré, à s'abaisser jusque-là et n'exige point qu'on la foule aux pieds quand on l'a vue. Plus heureuses encore les âmes assez élevées, assez aimantes, assez oublieuses d'elles-mêmes pour n'en avoir pas soupçonné le parfum! Et si on pense que nous exagérons le mysticisme en soutenant cet excès du désintéressement de l'amour surnaturel, nous demanderons si le plus haut des amours humains, celui qui se rapproche le plus de l'amour virginal à cause de sa pureté, l'amour maternel, a jamais rêvé la réciprocité, a jamais cru à la réciprocité? Sans doute, l'enfant aimera sa mère; nous aimons nos mères!

mais quand un premier-né sourit de son premier sourire, et que sa mère en le regardant sent son âme fondre comme dans une défaillance en quelque sorte extatique, se persuadera-t-on qu'elle compte sur un retour égal, ou qu'elle regrette ce surcroît de tendresse et de jouissance! O admirons tout ce qui est beau : et le cœur des mères et le cœur des vierges. Remercions Dieu qui, lorsqu'il le veut, arrête court, par l'effusion totale et spontanée de ses grâces, la marche ordinairement parallèle de la nature. Eh! qui donc n'a pas rencontré une fois dans sa vie une de ces créatures angéliques portant au front la trop rare et double auréole de la virginité de l'esprit, de la virginité du cœur? Quelle âme ne s'est pas troublée devant cette vision? Quelle conscience n'a pas contemplé avec un ravissement mêlé de remords cette beauté qu'il serait si facile de conserver si on voulait correspondre aux dons de Dieu? Car la femme chrétienne, telle que Dieu la veut et telle qu'elle sort de ses amoureuses mains, n'est pas la Cymodocée de M. de Châteaubriand, elle est la sainte Agnès du cardinal Wiseman, et elle serait indéfiniment sainte Agnès si, par une complaisance prématurée, on ne lui laissait

pas lire *Fabiola* ou admirer *les sandales de la fille d'Homère !*

Quant au bonheur de ces âmes en qui la force de l'amour va jusqu'à la *naïveté du dévouement* (1) et l'ignorance du sacrifice, nous n'essaierons pas de le dévoiler. Le respect nous retient au seuil de ce temple inviolé où le regard des anges a seul le droit de pénétrer. Mais Dieu est bon ! il permet tout lorsqu'on adore, et c'est le refuge de la reconnaissance de célébrer les bienfaits sans espoir d'en mesurer l'abîme. *Dilatez-vous*, disait saint Paul aux premiers chrétiens. Dilatons-nous donc en adorant la majesté des œuvres de Dieu, et bénissons-le surtout de laisser encore dans ce monde des âmes où vit l'amour dans sa plus pure essence, afin qu'au milieu *des profanateurs qui abusent de son nom, l'amour ait toujours des saints qui lui servent de garde, et empêchent le moindre souffle d'atteindre pour la ternir son immortelle chasteté* (2).

Il nous semble qu'il faudrait être aveugle de cœur pour objecter, à l'avenir, quoique ce soit à la félicité d'une âme qui s'est atta-

(1) 61e Conférence de Notre-Dame.
(2) 4e Conférence de Toulouse.

chée à Dieu par les liens monastiques. Dès qu'il est admis, et il est impossible de ne pas l'admettre, que le fardeau de ces chaînes la constitue épouse du Christ, mère des âmes, sœur des pauvres et de toutes douleurs, ses sacrifices divers, quelque pénibles qu'on les suppose, n'étant plus que les conséquences de ces glorieux sacerdoces, deviennent joie dans leur consommation comme ils sont joie dans leur source. Là où est le trésor, a dit l'évangile, là est aussi le cœur, et quand le cœur a trouvé le trésor, qu'il le possède et le veut garder, combien le joug imposé est doux à subir! Que la religieuse plie sous ce faix dans un hospice, dans un cloître, dans une classe ou sur une terre d'exil, peu importe! Là où est *son bien-aimé, choisi d'entre mille, en qui son âme souhaite de demeurer tous les jours de sa vie* (1); là où ses enfants naissent, vivent et meurent; là où sont ses frères; là où règne la souffrance, sa meilleure amie; là est le ciel pour son âme. Tâchons de le comprendre.

(1) Cantique des Cantiques.

CHAPITRE II.

Des ordres hospitaliers.

—

Assurément il y a bien des amertumes dans une salle d'Hôtel-Dieu, et il est inutile de les décrire. Aucune âme n'est assez maudite pour ne pas avoir involontairement tressailli, lorsque, par hasard, elle a respiré cet air chargé de si atroces douleurs. Personne ne doute du courage dont il faut être doué pour vivre au milieu des gémissements. On aimerait mieux souffrir qu'assister au spectacle de la souffrance, et cette répulsion, produite par les maux de l'âme et du corps, s'augmente chez la femme de toute sa sensibilité, sensibilité d'autant plus douloureuse qu'elle ne s'use point, et a autant de larmes pour arroser une blessure vingt ans après qu'elle

est fermée qu'au moment où elle s'est ouverte. Mieux que le soldat se riant de la mitraille, mais détournant la tête de peur d'entrevoir un ennemi frappé, la femme pleure plus volontiers une douleur dont elle est témoin qu'une douleur qu'elle éprouve; et sa compassion aurait dégénéré en une pitié stérile et incapable de se dominer, si Dieu, par une adorable prévoyance, n'y avait caché une force de cohésion invincible, précisément parce qu'elle excite sa tendresse en l'émouvant davantage. Combien de jeunes novices perdent d'abord connaissance devant une coupure et parviennent plus tard, par la grâce de leur amour, à panser les plus effroyables ulcères! Leur répulsion instinctive est devenue attraction ! Leur cœur s'était mépris. Il s'est reproché comme une faiblesse ce qui était un honneur, il a cru ne pas aimer assez ce qui ne lui paraissait si affreux, que parce qu'il l'aimait déjà beaucoup ; et cette chaste crainte l'enlevant aussitôt bien au-dessus de lui-même, il a été ravi en amour jusqu'à oublier ses impressions naturelles. L'horreur d'une plaie hideuse qui est pour tous un dégoût, est le charme qu'à son insu il adorera désormais.

L'entente de ce mystère est la révélation complète de l'idéal des joies, par le sacrifice vaincu, des religieuses vouées au soin des infirmes. Dieu a des secrets, l'amour qui vient de lui pour retourner à lui en a d'aussi profonds. *Jésus-Christ a créé sur la terre la beauté du pauvre et du malheur, il a fait tomber sur eux dans une double effusion la gloire du calvaire et celle du Thabor* (1), et si la religieuse, agenouillée devant cette beauté et cette gloire, avait encore la puissance d'un regret, ce serait de ne pas être assez digne de l'honneur à elle échu de les servir gratuitement!

Ne quittons pas encore l'hospice, et afin qu'on ne nous croie pas égaré dans ce monde de l'idéal, qui n'est malheureusement pour bien des esprits qu'un monde imaginaire, cherchons, au chevet même du lit des malades, les réalités qui peuvent y captiver. Offrir un breuvage à des lèvres séchées par la fièvre, diminuer l'intensité d'une douleur aiguë, présenter un peu de nourriture à un estomac délabré par la diète, frictionner un membre souffrant, lui ôter sa raideur, l'étendre sur

(1) 5e Confér. de Toulouse.

une couche moelleuse, poser une compresse froide sur un front brûlant, hâter les progrès d'une longue convalescence, cela est si doux qu'en vérité nous croirions faire injure au plus sec des cœurs, si nous comptions pour quelque chose les fatigues ou les ennuis provenant d'aussi nobles efforts, et amenant de si grandes joies.

Et lors même qu'on ne soulagerait pas, c'est là le vrai tourment des garde-malades, car le but atteint ne répond pas toujours à leur espoir, il y aurait un immense bonheur à partager, par la sympathie, l'épreuve de ses frères. Le plus terrible caractère de la souffrance est la solitude, le délaissement. Les âmes les mieux trempées ne résistent guère au danger de souffrir seules, danger qui, de tous les maux physiques, est celui dont au moral les suites sont les plus funestes. La présence d'une religieuse auprès d'un mourant suffit pour chasser les convulsions du désespoir, ramener le calme de l'espérance. Une parole d'amour est un baume que rien ne remplace; un regard ému si la parole expire est un épanchement qui console à la fois et le désolé et le cousolateur. Il n'y a pas d'affliction qui ne se puisse résigner quand elle a

un écho dans un cœur fraternel, et il n'y a pas de joie comparable à celle de *pleurer avec ceux qui pleurent* (1). Est-ce que nous n'avons jamais fait cette heureuse expérience? Est-ce que jamais, à une heure néfaste, en serrant sans mot dire la main d'un ami atteré, nous n'avons pas senti nos deux âmes se fondre l'une dans l'autre par ce muet entretien? Et lorsque, dans nos jours les plus fortunés, nous avons vu par une fatale coïncidence nos affections atteintes par de rudes coups, est-ce qu'à ces moments-là nous pouvions supporter loin des âmes accablées le poids de notre bonheur personnel? est-ce que nous n'étions pas incessamment poussés à quitter notre riante demeure, pour aller recueillir les larmes dans ces appartements en deuil? Ne préférions-nous pas alors cette noire tristesse à nos jouissances égoïstes? Et ces maisons ruinées où nous ne rapportions pas l'or mais seulement l'amitié fidèle, ne reprennaient-elles pas à notre arrivée un éclat plus brillant que celui de l'ancienne opulence, l'éclat impérissable des fêtes de l'amour? Voilà les hôpitaux! Demeures des pauvres, ils sont toujours riches! abris

(1) St Paul.

de la misère, ils sont toujours en fête! asiles des peines les plus cuisantes, ils sont aussi l'asile des cœurs qui savent s'énivrer d'une douce et mutuelle joie! offrant pour toute séduction la tenacité, la vigueur et la continuité de la souffrance, ils ont paru à une multitude d'âmes préférables aux trônes, aux succès et aux plaisirs que le monde et la famille réservent à la femme. Les princesses y ont échangé leurs splendeurs d'autrefois pour les splendeurs de l'humilité, *cette forme de l'amour, cette passion de l'être vraiment grand qui veut se faire petit pour se mieux donner* (1); les riches et belles héritières y sont venues consacrer leurs personnes et leur temps, après y avoir consacré leurs fortunes; les jeunes filles dépouillées s'y sont consolées de ne pouvoir donner qu'elles-mêmes; les intelligences d'élite y ont appliqué leurs dons à mieux soigner, à mieux consoler, à mieux causer de Dieu; les intelligences sans culture y ont joui de cette grande et vraie science, la plus profitable à l'humanité, celle qui consiste à savoir porter un pan du manteau de la douleur afin qu'il soit moins lourd à tous. Toutes ces

(1) 21e Conférence de Notre-Dame.

âmes ont trouvé là leur joie : la joie d'aimer ce qui n'est pas aimable ; la joie d'avoir renoncé au *bonheur d'être aimée pour apporter l'amour à ceux qui n'en connaissaient plus que le nom* (1) ; la joie de ne plus être assaillie par cette pensée poignante qu'on est riche, tandis que d'autres languissent sans ressources ; vêtue avec luxe, tandis que d'autres ont froid ; assise à des tables somptueuses, tandis que d'autres meurent de faim ; ayant le pouvoir de travailler et de manger gaiement le pain gagné, tandis que d'autres seront livrés, demain comme ils l'étaient hier, au découragement de l'impuissance.

Est-ce tout ? O non ! Dieu a préparé un autre bonheur à la religieuse de l'hôpital. Non-seulement elle goûte celui de rendre la santé à beaucoup d'infirmes, d'améliorer l'état de beaucoup d'incurables, de les soutenir tous par ses sympathies, et de contempler en eux *la plus vive image et la plus chère portion du Seigneur Jésus-Christ* (2) ; mais elle a pour couronnement de ses œuvres la gloire de pénétrer jusqu'aux âmes souvent plus malades

(1) Le R. P. Lacordaire sur F. Ozanam.
(2) 5e Confér. de Toulouse.

que les corps, et de les guérir en les élevant vers Dieu. La démonstration de la vérité par l'amour est facile à saisir, et quant un infortuné a vu pendant des années consécutives le même amour à ses pieds lui enseigner la même vérité, il faudrait qu'il fût tombé bien bas pour ne pas se relever, et monter enfin jusqu'à l'acte de foi! Même les plus dégradés y arrivent à chaque heure, et il n'est pas un jour dans sa carrière où la fille de saint Vincent ne voie couler sur son crucifix les larmes de la contrition, de la charité et de la reconnaissance. Malheur donc à ceux qui plaignent une telle vie! Malheur à ceux qui s'obstinent à opposer des calculs étroits à ces incommensurables délices, qui se lamentent en prétextant qu'il y a des chagrins innombrables et non avoués, pour empoisonner des joies achetées d'ailleurs si cher. Eh! mon Dieu! personne n'ignore les ronces et les épines semées sur la voie de la religieuse; mais si elle rencontre souvent des âmes ingrates et rebelles, des plaies insondables, des cœurs souillés jusqu'à la perte du sens de la réhabilitation, si elle reçoit de déchirantes blessures, du moins elle souffre sans remords. Ce qu'elle n'a pas obtenu était l'im-

possible. Elle adore les éternels décrets de Dieu, elle baisse la tête sous une volonté qu'elle sait bien n'être pas toujours inexorable, elle prie et ne cesse pas d'espérer !

Comme une jeune mère à qui l'on arrache l'enfant mort dans ses bras, appelle tous les autres pour renaître elle-même, et mesure sa douleur pour conserver celui qu'elle attend de Dieu, la religieuse en deuil retourne vers les membres survivants de sa famille spirituelle avec un amour nouveau et une joie plus émue ! En pliant ce cadavre infect qu'elle vient d'accompagner avec honneur aux portes des tabernacles du Dieu vivant, elle a senti ses larmes raviver son zèle, sa tendresse et sa foi, pour la mort et la vie qui lui ont été confiées. Elle court, transportée d'une ferveur plus ardente que jamais, d'un lit à un autre, d'une plaie à une autre plaie, d'une couche, où l'on blasphémait hier et où on bénit aujourd'hui, à une autre couche, où demain il n'y aura plus la moindre trace d'un mal que la résignation a vaincu, à une autre encore où l'on sourit à la mort qui s'avance, à une autre enfin où le malade est sauvé. Elle ne ressent plus ses fatigues, elle ne redoute plus aucun obstacle, elle ne souffre

plus des odeurs fétides, le souvenir de ses déceptions s'enfuit devant ses pieux succès, il lui semble que Dieu agit en elle; et les jours sans repos comme les nuits sans sommeil, et les années comme les semaines et les mois s'écoulent *avec le charme de ce fleuve qui ôtait la mémoire* (1).

On nous pardonnera de laisser incomplet ici l'examen de toutes les grandes créations de la charité cénobitique. Les nommer toutes est une impossibilité pour nous, et puisqu'elles donnent le bonheur en inspirant l'amour, il ne reste à notre faiblesse qu'à les confondre dans une même admiration.

Il est pourtant certains types de la vie religieuse que nous ne saurions nous défendre de saluer en passant. Après bien des prodiges, voyons donc l'éternel amour s'*ouvrir et se manifester en de nouveaux amours* (2)!

La Providence a permis que le XIXe siècle, si justement appelé le siècle des avortements en ce qui touche les conceptions humaines, fût fécond en œuvres pieuses. Au milieu des débris épars et foudroyés de tant de grandeurs

(1) 2e Confér. de Toulouse.
(2) Le Dante.

évanouies, il y a une floraison que le monde ne voit pas, mais qui sauve ses ruines elles-mêmes, et c'est un magnifique spectacle de remarquer comment, aux pieds de la croix, l'héroïsme se rajeunit en se perpétuant dans des formes, des élans, des triomphes imprévus, tandis qu'il meurt et s'étiole partout ailleurs.

Notre époque vient d'être l'heureux quoique distrait témoin du commencement de l'institut des Petites-Sœurs des Pauvres, expression si vive, si touchante, si complète du parfait renoncement, qu'il n'y a rien de plus élevé dans les annales de l'Église, et qu'en voyant chaque jour les riches cités de France ouvrir leurs portes à ces divines quêteuses, on oublie les autres signes désolants pour croire à la parole du comte de Maistre; *les premiers siècles du christianisme ne sont point passés!* Fallait-il plus de courage aux martyrs pour chanter le *Magnificat* au moment de la mort, qu'il n'en est besoin pour se vouer à cet enthousiasme de dénuement, qui consiste à tout attendre de Dieu et à réunir autour de soi une nombreuse famille indigente, sans autre ressource que l'espoir d'une pieuse libéralité le lendemain?

Quêter pour leurs pauvres vieillards ; les nourrir des meilleurs restes recueillis et transformés pour eux ; se contenter pour elles-mêmes des miettes qui tomberont de cet humble banquet ; supporter la chance et souvent la réalité d'un jeûne permanent ; se consacrer à l'humanité à l'heure où elle n'est plus elle-même, mais ce quelque chose d'inexprimable par la souffrance physique, quand elle n'est pas éteinte sans retour par le côté moral ; n'avoir pour encouragement, soutien ou compensation des soins prodigués, ni le sourire joyeux d'un enfant, ni le réveil ou l'action ardente d'une âme convertie, ni la guérison d'un malade, mais pour unique partage les gémissements de ce qui ne guérit plus, les désespoirs de douleurs qui n'ont pour issue que le tombeau, les délires d'une tête sur laquelle gronde les orages d'une longue carrière, le resserrement des cœurs où la sensibilité n'a plus de ressorts ; être privé dans beaucoup de lieux de la présence du Saint-Sacrement, se lamenter bien des années avant d'obtenir des riches que celui qui s'est incarné dans le sein d'une vierge pauvre, ait un humble tabernacle au milieu de ses amis, un peu d'ombre afin d'abriter le petit morceau de pain où il cache sa divinité

pour le service des affamés d'amour, une place pour lui, le Roi de la pauvreté, dans cette maison royale où elle gouverne en souveraine et où il veut obéir! En attendant cette grâce, ne posséder que par le désir et l'union l'époux bien-aimé de leur âme; n'avoir ainsi pour autel que leur cœur, pour avenir que leur foi, pour consolation que leur attachement à ce dernier souffle des vies qui s'échappent autour d'elles, pour unique jouissance enfin que les larmes dont peut être, aux pieds de la vierge, sa dernière amie, cette vieillesse tant honorée et quelquefois si méprisable, retrouvera la trace perdue; telle est l'existence des Petites-Sœurs des Pauvres. La pensée humaine anéantie devant une si haute vertu n'a pas d'expression pour se traduire. Que ceux qui aiment adorent un bonheur dont la foi seule a une demi-révélation. Pour ceux qui préfèrent haïr l'amour à l'admirer, qu'ils continuent à s'indigner contre ce qu'ils appellent l'absurde, mais que les pauvres leur pardonnent afin que Dieu puisse ne pas les juger!

Et la religieuse qui s'enferme avec les fous, de quel nom appellerons-nous son amour et avec quelles couleurs peindrons-nous ses

joies? Où est sa consolation? où la pensée qui repose son cœur? où le spectacle qui distrait sa vue? Brillante et heureuse, aimée et écoutée, instruite autant qu'il est nécessaire pour aspirer à un apostolat moral, intellectuel, religieux, qui remplirait son âme en sauvant celle des autres, elle renonce à ce qui est plus que soi-même, et se souvenant du Christ en face d'Hérode, elle vient au milieu des fous avec la robe blanche de la folie de la croix! Elle est là, entre quatre murailles, avec sa jeunesse, sa beauté, ses yeux étincelants de lucidité et de tendresse; elle se renferme avec des cœurs qui battent sans savoir qu'ils aiment! Avec ceux qui ne veulent pas de la lumière du soleil, elle agréera l'obscurité; avec les égarés qui se désespèrent, elle pleurera. S'il faut rire, au contraire, pour leur procurer une minute de calme, elle trouvera un sourire sur ces lèvres qui eussent pu recevoir les baisers d'un fils; si on souhaite qu'elle travaille en écoutant quelque fébrile récit, elle écoutera et travaillera; si on lui demandait de prendre quelque nourriture sans avoir faim, elle donnerait l'exemple. Son intelligence, sa vie, son cœur, l'âme enfin d'une femme, d'une vierge, s'immolera pour

que l'éclair d'une jouissance quelconque traverse une fois dans dix ans, nous ne dirons pas l'esprit, mais la sensibilité d'un homme devenu fou, elle ne sait pas pourquoi; et à cette heure rapide, si à force de génie, de patience, de prière, il a été obtenu le moindre soulagement pour cet infortuné, Dieu entendra une commotion ineffable soulever le cœur de son humble servante. Elle s'estime peut-être trop heureuse! elle se dit : non je n'étais pas digne de cette joie, qu'ai-je fait pour que le ciel me l'accorde? Elle sent alors, au milieu des fureurs apaisées par le son de sa voix, des larmes cuisantes taries par un sourire ou un regard, que là, entre les murs épais qui préservent la foule oublieuse des insensés dont on a peur, elle, l'épouse du Christ, porte la vraie couronne de la femme. Si son amour est allé jusqu'à une sorte de mépris pour elle-même, il la couvre, l'enveloppe, la transfigure dans sa conscience, et encore que les fous ses amis en Dieu ne l'entendent pas, elle n'en remplit pas moins à leur service la sublime mission de la vierge chrétienne : être partout et toujours l'ange de la paix, de l'honneur, de l'innocence, de l'espoir, et peut-être, en un jour réservé par Dieu,

l'ange de la lumière pour les esprits déchus de l'humanité !

Gardons-nous d'oublier plus longtemps cette autre physionomie touchante du bonheur dans la vie monacale, et baisons avec respect le bas de la robe d'une sainte sœur converse. Une sœur converse ! servante des servantes du Christ, élevée à la même dignité de vierge consacrée et néanmoins se tenant au-dessous des autres religieuses, leur rendant avec une humilité joyeuse toutes sortes de soins, se croyant moins encore que Marthe, tout en étant plus d'une fois comme Marie, absorbée dans les chastes délices de la contemplation. A vingt ans, elle a frappé au seuil du monastère, elle a réclamé la gloire d'y balayer la poussière, d'y laver les assiettes, d'y cirer les chaussures, d'y puiser de l'eau pour les lessives ; on la lui a accordée, et maintenant sa vie va s'écouler de la même manière. Comme Jésus, le fils du charpentier, *venu dans ce monde pour servir et non pour être servi* (1), aidait ses parents dans leurs travaux et leur était soumis, elle ne se lasse point de servir volontairement en mémoire de

(1) En saint Marc, chap. X, vers. 46.

sa divine obéissance. Elle est là, à la dernière place, n'enviant ni l'apostolat, ni les œuvres honorées, ni les offices du chœur réservés à ses compagnes. La profondeur de son abaissement est l'expression de ses joies : *L'épouse de Jésus doit s'abreuver au calice de son époux* (1). De même que saint Bonaventure, le docteur séraphique, occupé à essuyer la vaisselle du couvent lorsqu'on lui apporta le chapeau de cardinal, crut devoit achever avant de se revêtir de la poupre romaine, elle n'imagine point qu'il y ait sur la terre un ravissement meilleur que le zèle modeste de sa sainte vocation. Ses jours se succèdent sans qu'elle y prenne garde. L'ambition d'aimer de plus en plus celui qu'elle imite est son seul désir. La perspective de ce que le monde appellerait une humiliation morne et continue est pour son âme la perspective de l'infini. La pratique de la vie cachée en Jésus-Christ lui donne plus qu'elle n'aurait osé espérer. Ne possédant rien, elle possède tout par le privilége qui lui est donné de pouvoir répéter à chacune de ses respirations :
» Seigneur Jésus, pénétrez mon cœur de vos

(1) Mgr Pie, éloge de Jeanne d'Arc.

» blessures, enivrez mon âme de votre sang, » faites que de quelque côté que je me » tourne, je vous voie toujours attaché à la » croix, et que partout où se portent mes re- » gards toutes choses me paraissent empour- » prées de votre sang, en sorte qu'étant en- » tièremnt absorbée en vous, je ne puisse » rien trouver hormis vous et ne désirer plus » rien que vos plaies sacrées (1)! » Elle ne regrette pas le travail intellectuel ou les ouvrages d'une importance capitale, parce qu'ils apportent toujours une certaine distraction de la pensée de Dieu. Dans ses pénibles et dédaignés emplois, *elle goûte l'assomption de la nature entre les bras de la grâce* (2), et l'œil attentif y admire *la transfiguration de la matière obéissant à l'esprit* (3). Les tristes réalités auxquelles elle se condamnent *élève son enthousiasme religieux vers le monde des réalités futures* (4). Elle découvre les splendeurs du Thabor au milieu des ténèbres du Golgotha. Rien ne la trouble de l'amour du bien-aimé, de ses sublimes conversations, de

(1) Prière de saint Bonaventure.
(2) Mgr Pie, œuvres complètes, tome 1er, page 117.
(3) id. id.
(4) id. id.

ses divins embrassements. *C'est un grand mot*, disait Bossuet, *que celui du saint prophète : J'ai choisi d'être des derniers dans la maison de mon Dieu!* Ce mot divin, l'humble sœur l'entend raisonner au fond de sa conscience comme le résumé d'un bonheur surnaturel et inaltérable. *O mon Dieu! que dans le ciel il y ait des sœurs converses et que nous en soyons* (1) *!*

(1) Mme Swetchine.

CHAPITRE III.

Des ordres cloitrés. – La contemplation.

—

Voulons-nous des contrastes jusque dans les lumières de l'idéal, écoutons Bossuet s'écrier : *Tout est mort, il n'y a que le Christ qui vit* (1), et essayons de nous renfermer en esprit dans les cloîtres, afin d'y être enivré un instant par l'absence de ce qui n'est pas Dieu.

Que verrons-nous derrière ces grilles où la voix seule, cette mélodie de l'âme, a le pouvoir d'entrer et de sortir ? que s'y passe-t-il ? qu'y a-t-il là pour alimenter des existences fort longues le plus souvent ? comment et à quoi s'écoule le temps de ces âmes dont les uns

(1) Sermon pour la profession de Mme de la Vallière.

veulent résolument faire des victimes, les autres des égoïstes, les plus sincères des anges et les plus éclairés des heureux?

On entend du dehors une cloche annonçant le sommeil et le réveil de ces morts anticipés ; c'est tout ce que le monde sait et comprend. Et s'il savait davantage, s'il voyait de plus près, comprendrait-il mieux? Il est permis d'en douter.

Des murs humides et nus, de sombres corridors, des cellules étroites où une pierre cachée par des draps de laine attend au repos les membres délicats de jeunes filles de vingt années; des salles de réunion où le soleil le plus souvent ne pénètre point; par le froid le plus vif, pas un seul foyer où le feu éclate en pétillements joyeux; le soir, des lampes dont la faible lueur ne peut qu'attrister l'obscurité, il semble que là tout soit lugubre, même les chants! La pauvreté, la nuit, le silence, la faim, les angoisses y habitent; aucun mouvement, aucune animation, rien qui ressemble à la vie ne s'y découvre; aucun bruit enfin ne fait diversion à cette solitude de l'âme et des lieux, si se n'est le vent qui s'oublie quelquefois jusqu'à se jouer dans les barreaux de fer de ce sombre cachot. Est-ce là

le bonheur? O! prenons bien garde d'en douter puisque ce cachot est une prison d'amour, de l'amour extatique, c'est-à-dire de *l'amour unissant* (1) par excellence, et parvenu à ce degré sublime de puissance et de joie, où il se perd lui-même en Dieu; de l'amour élevé à une telle perfection que la douleur est le seul acte par lequel il consente encore à s'abaisser sur la terre. Cette joie, qui saisit l'âme par une vue directe de l'être aimé, est la contemplation. Cette douleur, d'autant plus méritoire qu'elle est volontaire, se nomme dans la langue catholique mortification, admirable *mort qui ne tue pas la vie, mais qui la manifeste* (2); qui détruit en notre être tout ce qui le rapproche du néant, et le fait monter pour ainsi dire jusqu'à la beauté *des substances incorporelles* (3). Ainsi donc Dieu seul, Dieu l'unique objet de l'esprit, l'unique ami du cœur, le centre et l'horizon de la vie; l'amour de Dieu vivant en soi, s'exaltant de ses propres feux, se dilatant dans ses propres charmes, s'épandant jusqu'à l'infini; puis la souffrance comme témoin, support et excitation

(1) Bossuet, 1er sermon sur compassion.
(2) Le R. P. Lacordaire, panégyrique du B. Fourrier.
(3) Bossuet, sermon sur les démons.

à ce sentiment, voilà la vie des religieuses cloîtrées; vie qui n'est point le repos, encore moins l'égoïsme, encore moins l'immobilité, mais si l'on pouvait parler ainsi l'immutabilité d'un désir efficace : la possession de Dieu ; vie presque divine qui ne connaît plus que ces deux mouvements : l'amour et la douleur ; la douleur stigmatisant l'amour, comme il convient ici-bas; l'amour idéalisant la souffrance pour en faire son œuvre, son aliment et son but, flots pleins et lents qui, semblables aux vagues majestueuses poussées des profondeurs de l'Océan vers le ciel, emportent sans trouble ni tempête l'âme vers l'infini.

La contemplation est non-seulement la plus élevée, mais encore la plus heureuse et la plus dévouée des applications de l'amour; la plus heureuse parce que l'amour n'a pas de besoin plus impérieux que d'admirer la beauté choisie; la plus dévouée parce qu'elle suppose dans l'âme aimante un oubli total de soi, et offre à l'objet aimé l'hommage où le plus de gloire lui est rendu, et qu'il estime par conséquent au-dessus de tous les autres. Le développement de ces deux pensées souvent oubliées, presque toujours méconnues, nous

initiera au bonheur des âmes contemplatives, sinon pour le goûter, du moins pour le comprendre.

Nous disons, dès l'abord, de la contemplation qu'elle est une application de l'amour, afin d'écarter immédiatement cette idée vaine et même fausse, qui consiste à n'attribuer qu'à l'intelligence le don et le privilége de contempler. Croire que l'esprit seul a une part et un plaisir dans cet acte, c'est ne rien connaître aux mystères du cœur et aux opérations de Dieu dans les âmes. Jamais par l'intelligence Dieu ne sera conçu d'une manière complète et adéquate à ses perfections. C'est là le malheur du génie, si l'on pouvait appeler malheur l'impuissance d'où lui naît le besoin de la foi. Sans doute lorsque la foi vient surajouter ses lumières aux siennes, le génie n'est plus privé de la contemplation, et il en reçoit probablement des clartés inconnues aux esprits médiocres. Mais il n'en est pas moins évident que, livré à ses seules ressourses, il méditera sans contempler, ou bien il contemplera ses propres conceptions, sans prendre son vol vers le Verbe, à qui pourtant il en doit le bienfait, encore qu'il lui en refusât l'honneur,

s'exposant ainsi à entendre un jour sur les lèvres de Dieu même cet oracle terrible : *Malheur à la science stérile qui ne se tourne pas à aimer* (1)! Lorsque le génie médite, qu'arrive-t-il? un phénomène merveilleux assurément : Dieu illuminant l'esprit de l'homme, le conduisant sur des mers sans fond à des rivages innommés, lui révélant les lois de la nature, lui nombrant les astres et lui dévoilant leurs orbes et leurs courbes, mais non pas ce prodige plus merveilleux encore de l'assomption d'une âme portée sur les ailes de son amour, et dépassant les cieux visibles pour s'inonder des splendeurs du monde invisible. Dieu descend quand le génie perçoit, l'âme monte quand elle contemple. La contemplation est donc une ascension de toutes nos facultés, mais surtout de celle d'aimer. Ce n'est pas un simple regard de l'esprit, c'est un regard fixe du cœur qui saisit l'objet aimé pour s'absorber en lui. Or, l'amour seul a le secret de ce regard divin, l'amour seul s'approche de Dieu assez près pour l'atteindre et le voir, l'amour seul a le privilége et d'anéantir et de grandir assez notre être pour qu'il se fu-

(1) Bossuet, Connaissance de Dieu et de soi-même, chap. 4.

sionne en Dieu de telle manière qu'*il est plus intimement présent à notre âme qu'elle-même à elle-même* (1). C'est pourquoi la contemplation qui est la limite extrême qu'aucun esprit humain ne dépasse, est pourtant dans l'église catholique, le partage de tous. C'est pourquoi il n'est point nécessaire pour être clairette ou cistercienne d'avoir une intelligence hors ligne, mais seulement une parfaite charité. Si la grâce des vues extatiques est une exception dans les voies de la Providence, elle ne l'est pas par rapport aux dons naturels de l'esprit puisqu'elle est surtout réservée aux humbles. Tous les contemplateurs célèbres ont été d'abord de grands saints, et si la plupart ont été aussi d'incomparables génies, cela ne prouve rien contre les mystiques qui n'ont pas laissé d'extases écrites, si ce n'est que l'amour peut enfanter le génie et que le génie se surpasse lui-même dès qu'il s'applique à Dieu.

« L'acte de l'amour est préféré, comme » plus parfait, à l'acte de la connaissance, et » de plus il convient à lui seul d'unir et de » tranformer ce que personne n'attribue à » l'intelligence prise proprement et précisé-

(1) St Bonaventure.

» ment. De là il est manifeste que l'acte de
» la dilection précède et excelle en quelque
» degré l'acte de la connaissance, et dans la
» mesure où il l'excelle, il le dépasse en attei-
» gnant Dieu par un certain degré d'amour
» auquel l'acte intellectuel ne peut parvenir,
» du moins en cette vie, car dans la patrie
» nous verrons Dieu comme il est. En vain ob-
» jectera-t-on que, comme dit saint Augustin,
» on ne peut aimer ce qu'on ne connaît pas,
» car il y a une connaissance qui n'est point
» intellectuelle, mais affective et expérimen-
» tale, et celle-ci est supérieure à celle-là (1). »
C'est cette connaissance, devenue transport d'amour, qui ravit en Dieu les âmes simples, âmes heureuses ! qui sentent l'amour sans en savoir la définition, qui ne cherchent plus parce qu'elles ont trouvé ; qui répètent en leur cœur dans la joie de leur adoration : *O vérité qui êtes mon Dieu, rendez-moi une même chose avec vous par une éternelle charité ! que tous les docteurs se taisent, que tout demeure en*

(1) Emprunté à un ouvrage attribué d'abord et contesté ensuite à saint Bonaventure. (Voir l'Essai sur la philosophie de saint Bonaventure, par M. A. de Margerie, et le dialogue de sainte Catherine de Sienne.)

silence devant vous, parlez-moi vous seul (1), *ô mon Dieu, qu'aucune créature, que nulle préoccupation ne me trouble ni ne m'inquiète, mais que votre présence seule m'attire et me console* (2)*!* Ames, mille fois heureuses, qui ne demandent plus *leur bien-aimé à personne sur la terre, à personne dans le ciel, à lui moins qu'à tout autre, parce que lui c'est leur âme, et que leur âme c'est lui* (3) !

Néanmoins Dieu n'ayant ni forme, ni couleur, ni rien dans sa substance qui puisse tomber sous les sens, il est indubitable qu'il ne saurait être perçu que comme un être abstrait, c'est-à-dire par l'intellect; adoré et aimé que comme un objet insaisissable; contemplé que dans une lumière idéale et inaccessible, puisque le soleil à son midi n'en est pas même une ombre; il s'en suit donc, et nécessairement, que l'esprit a aussi une mission à remplir et une jouissance à réclamer dans l'action contemplative, mission et jouissance que nul n'entend lui refuser dans la mesure du vrai, et qui d'ailleurs lui appartient en réalité, car la foi est un *acte d'intel-*

(1) Imitation.
(2) Saint Thomas à Kempis, prière au trésor des saints.
(3) Le R. P. Lacordaire, sainte Marie-Madeleine.

ligence (1) aussi positivement que l'amour est un acte du cœur. Ainsi un acte de foi et un acte d'amour, un ravissement d'esprit et une palpitation de l'âme, l'*élan intellectuel et l'élan affectif*, selon les termes exprès de saint Bonaventure (2), voilà la contemplation. L'amour produit le regard, la foi procure la vision. Quand la foi est très-ardente et l'amour très-vif, le cœur ému oublie alors son propre battement, l'âme est soulevée bien au-delà de ces premières initiations de l'éternité, elle se quitte pour ainsi dire elle-même afin de mieux se fondre en Dieu. Il n'y a plus seulement vision et joie, il y a communion et extase. L'extase est la limite extrême de la contemplation et la béatitude des contemplateurs. Il y a des âmes méditatives qui n'aiment pas assez pour contempler, et il y a aussi des âmes contemplatives qui n'arrivent pas à l'extase, l'extase comme la contemplation étant donnée selon la mesure de l'amour, et l'amour selon le degré de dépouillement terrestre où il est parvenu. Car la charité ne souffre aucun mélange, aucune flamme étran-

(1) 13e Conférence de Notre-Dame.

(2) Méditations sur la vie du Christ, traduites en français par M. de Riancey.

gère ; il lui faut des âmes entièrement vides pour s'y précipiter comme un torrent dans un abîme ouvert ; des ardeurs brûlantes et vierges qui ne laissent pas la plus légère ombre subsister devant la beauté divine. C'est la pureté qui *est la lumière du cœur* (1) et le ravit au ciel.

Chose navrante et incompréhensible. Il y a des âmes qui nient ce bonheur de l'amour, de la contemplation et de l'extase. *L'homme croit à l'attraction des mondes, il ne croit pas à l'attraction de Dieu* (2). A ces âmes-là nous n'avons rien à dire. Si elles aimaient le Christ, elles croiraient sans effort aux merveilles de son amour. Mais il en est d'autres qui ont foi en l'Homme-Dieu, qui s'imaginent même tendre à lui et qui, jugeant la surface des réalités au lieu de sonder les essences, estiment, autre chose inexplicable, la contemplation, un égoïsme et tous les ordres mystiques des institutions au moins inutiles. Nous essaierons de les détromper à cet égard, non pas assurément que les prisons de l'amour, illustrées depuis dix-huit

(1) R. P. Lacordaire, 1re lettre sur la vie chrétienne.
(2) R. P. Lacordaire, sainte Marie-Madeleine.

siècles par des saintes célèbres, aient besoin d'être défendues par aucune voix humaine, mais parce qu'établissant les bases du bonheur dans la vie monacale, nous ne pouvons pas les établir hors de l'Evangile qui les a posées au centre même de la charité, ni hors de notre cœur, qui n'admettra jamais que l'égoïsme puisse devenir l'idéal des joies de la femme, puisqu'il est en contradiction manifeste avec sa nature intime.

L'Église catholique qui est *la société des âmes par l'amour de Dieu* (1) a horreur de l'égoïsme. Partout, en tout temps, en toute circonstance, elle l'a poursuivi dans ses moindres détails. A l'heure qu'il est, elle seule lutte avec courage contre les envahissements de cette mer de glace qui couvre déjà tant de rivages et commence à déborder celui des familles. Elle seule a conservé assez de chaleur pour lui opposer une force dissolvante, et si la vie contemplative était la consécration d'un bonheur n'ayant pour but qu'une jouissance personnelle, bien loin d'être saluée comme supérieure à la vie active, elle ne serait pas même tolérée dans le concert des

(1) Le R. P. Lacordaire, 3e lettre sur la vie chrétienne.

harmonies de l'amour. Apparemment aucun chrétien ne doute que l'Église ne soit l'interprète infaillible de la doctrine du Christ Jésus. Cette réflexion générale devrait donc suffire, et elle suffit en effet pour empêcher la révolte de l'esprit, mais non pas toujours peut-être pour anéantir une idée fixe, universellement acceptée et transmise, avant même qu'on s'en soit rendu compte; préjugé fatal que nous appellerions volontiers, avec le comte de Maistre, *une espèce de démence* (1). Car, remarquons-le bien, il ne consiste pas à nier les joies surnaturelles de l'extase, il paraît les admettre au contraire; seulement, de peur de trop les admirer, il les condamne. Au fond ce n'est qu'un orgueil, mais comme l'orgueil est précisément ce qui rend inguérissable la démence des préjugés, il n'est pas vaincu par cela même qu'on le déplore. Laissons donc là cette cause intime que Dieu seul peut détruire, pour éclairer les humbles et les sincères sur les données suivantes : le cœur humain lui aussi a-t-il une doctrine en ce qui touche la contemplation ? Quelle est-elle ? Où mène-t-elle ? Est-elle en rapport ou en contradiction

(1) Livre du Pape.

avec le dogme chrétien ? Concluera-t-elle au dévouement ou à l'égoïsme des joies contemplatives ?

Nous entrons hardiment dans cette large voie avec la certitude de trouver des armes que beaucoup auraient le droit de dédaigner, dont il est même facile d'abuser contre ceux qui les manient, qui n'en sont pas moins victorieuses pour le service de la vérité, parce qu'elles demeurent accessibles au plus grand nombre.

Y a-t-il dans les relations de la vie un seul sentiment qui n'amène pas à contempler ? Le petit enfant, dès qu'il ouvre les yeux et regarde autour de lui, ne distingue-t-il pas sa mère entre les personnes qui l'entourent, et dans ses premières caresses refusées avec des cris, même à son père, n'y a-t-il pas une preuve évidente que la contemplation lui a déjà révélé l'âme dont il est le plus aimé et qu'il doit préférer ? Lorsque inhabile encore même à écouter, il passe des heures entières sur les genoux de cette même femme heureuse, fixant du regard les lèvres dont il ne comprend pas encore la parole amie, et qu'il répond néanmoins par un sourire à ces invitations muettes, que lui arrive-t-il, sinon d'é-

prouver d'une manière indéfinie son premier tressaillement d'amour passif provoqué par une contemplation ? Et quelques mois plus tard, lorsque cet enfant balbutiera un ou deux mots, que fera sa mère pour lui causer un autre premier mouvement, celui de l'adoration ? Elle le mettra à genoux, non pas devant l'image du crucifix, car il ne s'en rendrait aucun compte, mais devant elle. Elle appellera son regard par un regard de son âme plus tendre que de coutume, s'il est possible, et quand elle aura ainsi obtenu la fixité de ce cœur distrait, elle lui dira le nom de Dieu, et lui dictera une prière. L'enfant aussitôt croise ses petites mains, prie et aime ce Dieu invisible. Il y croît parce qu'il le découvre dans la transparence du regard maternel. Ainsi une nouvelle contemplation donne à l'âme de l'enfant son premier acte de foi et le deuxième ébranlement de son petit cœur, si l'on peut admettre qu'il a aimé sa mère avant d'aimer le bon Dieu !

Pense-t-on que cet enfant pratiquait l'égoïsme en contemplant pour apprendre à aimer ?

Mais oublions le fils plié encore dans ses langes pour considérer le père, et cherchons

si un phénomène analogue n'aura pas sa place dans ses jours si pleins que Dieu lui envoie, dont il abuse peut-être! Le soir est venu; il a consacré ses heures à ce qui est grand, aux spéculations de l'esprit, aux méditations de la politique; il a touché aux ressorts du monde; l'humanité entière, les lois qui la régissent, les événements de son siècle ont captivé son attention; peut-être même a-t-il bu à la coupe du succès, de l'éloquence ou de la gloire; le voilà dans son enivrement, il rentre chez-lui; où va-t-il? Que veut-il? Quelle émotion désire-t-il encore? Cherche-t-il les livres où il a puisé sa science, la plume qui perpétuera son nom? Raconte-t-il ses triomphes à celle qui en est plus avide et plus fière que lui-même? Ah! sans doute, il souhaite le faire; mais il le fera plus tard. Il y a une autre joie qui l'attire davantage, qui fait battre son cœur, qui fait trembler ses pas comme ceux d'une jeune fiancée; il veut voir son fils endormi et craint de l'éveiller. Le voilà, cet homme! Qu'on l'appelle comme on voudra : Henri IV, lord Chatam, Napoléon, Lafayette; il regarde et se tait; il regarde encore, et son âme lui échappe, et le temps n'a plus d'heures,

et il n'y a plus pour lui, ni passions, ni éloquence, ni batailles, ni célébrité. Il n'y a que ce regard du cœur qui est un oubli divin ! une extase, telle est donc la joie suprême de l'homme en possession de l'empire du monde ou de l'empire de l'intelligence ! une contemplation, voilà le seul instant peut-être où dans une impression pure et désintéressée il retrouve et adore Dieu!

Dira-t-on que cette heure-là est l'heure de l'égoïsme? ah! qu'on le dise si on le veut. Pour nous, nous pensons que ce moment trop rapide est le plus dévoué de la journée. Nous pensons que ce regard renfermait à la fois toute la vie du père et toute la vie du fils; toute la vie du père s'absorbant avec ses travaux, ses vertus, ses gloires en un acte d'amour qui avait devant Dieu presque la valeur d'une prière; toute la vie du fils, de cet enfant endormi, ne souriant qu'aux anges, ne sentant pas encore l'amour de cette vue, mais en recevant toutes les bénédictions. O mon Dieu, pourquoi ce père, à qui vous donnez un berceau pour qu'il vous y contemple, ne sait-il y voir que son fils? et pourquoi cet enfant, guidé plus tard par la même ingratitude, s'éloignera-t-il de ce regard paternel, qui après lui avoir dispensé

le bonheur, l'eût préservé des écueils où tout se brise dans la tempête.

Maintenant, détournons-nous de ces scènes de joie ou d'espérance, demandons aux tombeaux leurs secrets, et après avoir goûté le charme de contempler les êtres vivants, voyons si le cœur ne trouve pas, même dans le sein de la mort, cet ineffable et poignant plaisir de la tendresse. Que fait ce jeune homme agenouillé tous les jours et plus de la moitié du jour sur la terre au pied d'une croix de bois? ce qu'il y fait? sans doute il pleure, il prie; sans doute, il aime toujours; mais tandis qu'il pleure, prie et aime, il fait autre chose aussi : il voit, il voit sa mère disparue, il embrasse au dedans de lui-même l'image sensible de de ses traits, il jouit de son sourire d'autrefois. C'est cette extase qui le tient enchaîné sur cette herbe humide. Il y restera tout le temps de sa vision, car, ne l'oublions jamais, la contemplation est toujours une grâce, une grâce de l'amour fidèle, et c'est pourquoi elle augmente en saisissement et en durée selon le degré et la force du sentiment. Contempler les vivants, voilà les délices de l'amour; contempler les morts, voilà sa récompense et sa consolation la plus douce quoique la plus

navrante. Qui niera ces vérités? qui consentira à s'en aller sur les tombes pour en faire disparaître les amis, les mères, les frères, sous prétexte que la suavité qu'ils y goûtent dans leur douleur n'est qu'un égoïsme? Qui arrachera les marbres et les fleurs des cimetières avec la pensée qu'on perd son temps à s'occuper des esprits invisibles? O misère de l'homme, il veut bien être encensé et regretté; après sa disparition il voudrait n'être jamais oublié, et il reproche à un Dieu mort par amour les quelques âmes qu'il se choisit comme un tombeau glorieux!

Ne nous arrêtons pas encore dans cette voie d'investigation, ayons le courage d'avouer nos injustices contre Dieu, et reconnaissons avec quelle facilité nous poussons la joie de contempler tout, pourvu que ce ne soit pas lui. Quel est l'homme, parvenu même au faite de la puissance, qui a oublié la maison paternelle et les meubles dont elle était ornée? Est-ce que les champs où il a couru, les sources d'eau vive où il a étanché sa soif dans le creux de sa main, les bois dont il a foulé aux pieds les feuilles mortes, s'effacent jamais de son souvenir? est-ce que la possession des plus riches domaines le dédommagera d'avoir perdu le coin de

terre où s'est écoulé son enfance? est-ce que sa mémoire ne lui en rendra pas intact, dans quelque palais qu'il vive, le tableau charmant avec toutes les couleurs de la réalité? et qu'est-ce que cette vue? une contemplation, contemplation heureuse s'il est encore sensible au culte de ce qui est saint, contemplation qui engendrera le remords s'il a renié parfois la grandeur pour la vanité.

Et l'homme en exil, l'homme séparé de sa terre natale, sans espoir d'en respirer jamais l'air, pourquoi emporte-t-il dans son âme, sous d'autres cieux plus lumineux, dans des cités plus riches, dans des pays plus civilisés, le spectacle douloureux des choses qu'il ne verra plus? Pourquoi, s'il court au sommet des montagnes, s'il erre au bord des plus beaux fleuves, s'il visite les lieux célèbres, verra-t-il toujours malgré lui, au-delà de ces magnificences dont l'apparition le touche à peine, la beauté d'une patrie absente? pourquoi en face des cèdres du Liban pleure-t-il une petite fleur sauvage qu'il avait semée dans les fentes d'un rocher? et qu'est-ce enfin que cette douleur, cette indifférence et cette durée d'une même vision nous apprennent, si ce n'est que le cœur mieux que l'esprit a été prédisposé à con-

templer, et que les véritables extases pénètrent l'âme plus qu'elles ne captivent l'intelligence.

Accusera-t-on d'égoïsme ces réminiscences de jeunesse ou d'exil?

Mais est-ce là tout? le culte de la patrie, de la mort, des affections, épuise-t-il notre cœur? n'est-il pas pour lui un lieu, un jour, où un souffle inconnu jusque-là le transporte tout à coup dans des régions immesurées, souffle puissant, mais dont il est le maître, qu'il peut accueillir en ami, chasser en ennemi, dominer par l'acte le plus libre de l'âme, souffle de vie et de béatitude dès qu'on l'aspire en Dieu et dès lors, charme ineffable qui ennoblit le bon, divinise le beau, donne à ce monde les *rivages de l'éternité* et à l'éternité la sanction du bonheur, l'amour enfin? Ce sentiment plus fort que la mort, est-ce qu'il vivra sans contempler? lui, le moteur de tout ce qui est abnégation et générosité, est-ce qu'il ne connaîtra pas l'oubli de soi dans un regard? O! rassurons-nous. S'il faut d'abord l'extase pour éveiller l'amour, si elle le précède en quelque sorte, l'amour une fois vivant dans un cœur y créera à son tour la contemplation. Sans doute l'amour a entrevu son objet avant de se définir soi-même; il a regardé

après avoir entrevu, il a choisi après avoir regardé, et ainsi il n'est que le résultat d'une contemplation. Mais après avoir salué son idéal, il a cessé de voir tout ce qui n'est pas sa lumière, et à ce moment heureux entre tous commence sa nouvelle vie contemplative. Le regard fixe et continu du cœur est toute l'histoire de l'amour. S'il vient une heure où il oublie de contempler, il cesse assitôt d'exister, car il est impossible de concevoir un amour sérieux sans cette vue intime qui est pour lui comme une première possession. *Croyez que tout est présent à l'âme qui aime*, disait Bossuet (1). On peut être condamné à s'éloigner de l'objet de son choix, mais l'absence sera pour l'amour ce qu'est la mort pour les nœuds qu'elle essaie en vain de briser; l'éloignement le rapprochera de sa vision intérieure. Il aura sous les yeux, durant cette épreuve, toutes les magnificences du ciel et de la terre. S'il est sincère et fidèle, il ne contemplera, il ne découvrira jamais en elles qu'une beauté unique et invisible pour tout autre que lui. Il en sera frappé partout, toujours. Son rêve le plus

(1) Lettres de direction.

cher sera de se pouvoir recueillir afin de mieux se perdre et se fondre en cette vue divine, et si ce bonheur lui est donné, lorsque, solitaire et absorbé, l'esprit se repose délicieusement sur un point fixe et lumineux, est-ce qu'à cette heure magique le cœur ne bat pas? est-ce que la respiration suspendue et tout l'être comme anéanti n'annoncent pas un de ces rares transports où l'âme s'élance hors d'elle-même pour tomber dans quelque abîme? Ame bénie entre toutes, quand une autre, palpitante aussi, l'y attend sous l'œil de Dieu.

Et cette extase serait un moment perdu dans la vie? elle serait un égoïsme? elle serait l'heure qu'on regrette plus tard, lors qu'instruit par l'expérience on connaît mieux le prix du temps et le poids des choses? Ah! qui voudra le soutenir? Qui ne sait qu'à cette heure on eût tout sacrifié sans efforts à l'objet de sa contemplation, fortune, talent, bonheur, existence? Qui ne sait qu'aucune autre émotion n'excite mieux au renoncement? Qui donc dans la suite, s'il a perdu par sa faute le culte de l'idéal et la faculté de contempler, ne tressaille à la pensée de ces divins plaisirs,

et ne s'abandonne au regret amer de ne les pas recouvrer?

Donc l'amour contemple, non-seulement parce que cela lui plaît, mais parce qu'il est l'amour, et qu'en contemplant il fait son acte de foi en lui-même. La contemplation est l'acte d'amour du cœur et l'acte de foi de l'amour. Nous ne serons donc plus tentés de la prendre pour un égoïsme, à moins que l'amour soit le synonyme de l'égoïsme, ce qu'il est par malheur exact d'affirmer de l'amour devenu passion humaine, et dès lors incompatible avec le culte de Dieu et l'accomplissement de ses volontées souveraines. Mais comme cet amour-là n'existe ni devant la raison ni devant la conscience, nous continuerons sans frayeur à étudier la contemplation dans ses rapports avec le sentiment pur, et après avoir constaté qu'elle est pour l'amour une joie et un dévouement, nous essayerons de la considérer sous un nouvel aspect, afin de prouver comment elle est encore un acte dévoué, en ce sens qu'elle atteint l'être contemplé pour le ravir.

Demander s'il est certain que la contemplation glorifie pour le réjouir l'être contem-

plé, c'est en quelque sorte demander le rien, pour nous servir en passant d'une expression de l'école philosophique, car c'est attaquer l'amour par sa base primordiale, c'est-à-dire dans sa loi de réciprocité. On ne peut aimer sans contempler, et conséquemment on ne peut être aimé sans être contemplé. Dès qu'il y a sympathie entre deux âmes, elles se cherchent l'une l'autre dans une pensée commune, identique, et en se retrouvant ainsi, elles puisent sans le vouloir et même sans y prendre garde l'invincible certitude d'une contemplation mutuelle; non pas certes qu'on ambitionne d'occuper un esprit d'une manière permanente, ni qu'on ait l'orgueil de se complaire dans cette conviction, mais simplement parce qu'on a foi en l'amour, et que croire à l'amour c'est croire à la contemplation. L'âme aimée se sait contemplée ou bien elle ne compte sur aucune réciprocité ; il n'y a pas de milieu entre ces extrêmes. Or l'amour appelle l'amour, et il ne conquiert sa plénitude que lorsque deux cœurs s'entendent et se répondent, d'abord dans le silence de l'extase, pour s'y préparer à l'heure solennelle de la consécration des aveux et des serments suprêmes. Si quelques doutes s'élevaient à

cet égard, il serait bien facile de les dissiper. La théorie de l'amour se pratique à chaque instant dans le domaine des réalités, et on peut y descendre dès que Dieu y habite. Nous voulons savoir si un cœur touché d'amour se croit contemplé et en est heureux; saisissons un cœur au moment même où il bat le plus fort, saisissons-le à seize ans, dans tout l'éclat de sa pureté virginale, et demandons à la jeune paysanne assise au pied d'un arbre isolé, ce qui la console, ce qui lui laisse la force de vivre, depuis qu'est parti pour l'armée celui à qui monsieur le curé a promis de l'unir s'il revient caporal? La pauvre enfant ne sait rien des lois de l'amour, remarquons-le. Elle ne connaît pas même le mot de contemplation. Elle récite sa prière le matin, son chapelet le soir, et le reste du temps surveille son cher troupeau, triste moyen de se distraire d'une idée fixe! Elle ne reçoit aucune nouvelle ni de l'armée, ni de lui; ses parents ne savent pas lire plus qu'elle et plus que son héros. Mais celui-ci, de son côté, la voit à travers les feux du bivouac, l'entend malgré le bruit du canon, se bat enfin comme si on voulait la lui disputer! Lorsque le soleil se lève ou se couche

derrière la montagne, la jeune fille doute avec anxiété qu'il y ait aussi des aurores et des brumes là où il est; ses larmes coulent alors et souvent ; mais d'autrefois, au contraire, elle chante; sa beauté n'est d'ailleurs pas ternie, elle a toujours ses fraîches couleurs, la sérénité de son front et ses douces paroles. Le curé sourit quant il la voit passer. Encore une fois, qu'est-ce qui soutient les forces de cette jeune âme? Ah! une chose bien simple et pourtant sublime, l'amour confiant et attendant d'autres perspectives qui peut-être lui seront refusées. Elle se dit en elle-même, dans sa joie naïve : « Il pense à » moi comme je pense à lui ; il me voit au » bord de ce champ avec mes chiens, ma » pelisse, mes brebis et cette première rosée » de septembre ; s'il dort, il y rêve ; s'il se » bat, il y songe ; s'il meurt, il mourra en y » pensant. » A quoi répondent ces accents de l'âme? si ce n'est à l'acte contemplatif du brave enfant qui peut-être en effet expire à la même minute, en mêlant au nom de Dieu celui de sa fiancée. Si le soldat ne contemple pas, la bergère se trompe elle-même en cherchant à se consoler; mais s'il contemple comme elle le croit, et que cette per-

suasion change tout à coup ses larmes en un cantique, c'est qu'évidemment elle accepte ce souvenir comme la preuve de l'amour, comme son expression la plus dévouée. Ainsi voilà deux cœurs séparés par mille lieues de distance, l'un dans les bras de la mort, l'autre s'enivrant de vie dans un air embaumé, qui se rejoignent en Dieu par une effusion parfaite d'honneur et d'amour ! Pourquoi ? parce qu'ils savent contempler.

Mais si le soldat est devenu caporal, si après la victoire il assiste aux banquets des triomphateurs et aux *Te Deum* des cathédrales resplendissantes d'or, de lumière et de marbre, oubliera-t-il la petite église qui va se parer pour la fête de ses noces ? Ah ! l'âme qui est sa sœur n'a point cette crainte ; elle a appris la paix, elle compte les heures qui rapprochent l'armée des frontières, elle redit son hymne et son chapelet ; mais c'est toujours la même prière et le même chant, parce que les émotions contemplatives ne varient point, et trente années plus tard ces cœurs ne sont pas différents. Trente ans après, lorsque les petits-enfants obtiennent de leur grand-père le récit des batailles où était Napoléon, s'il omet, par respect pour des intelligences de douze ans,

de raconter le songe qui enchantait son sommeil après Wagram, lorsqu'il était couché sur l'affût brisé d'un canon, la bonne grand'-mère n'oublie pas pour cela la confidence dont elle a eu le secret; elle ressaisit au fond de son âme, en tremblant et pleurant de nouveau, la vision de sa jeunesse; elle se répète ces heureuses paroles : « Au milieu de tant » de gloires, j'étais là pourtant, avec ma » quenouille : Vive le Petit Caporal! » Donc, après toute une vie de fidélité et de dévouement mutuels, c'est la pensée de leurs premières contemplations qui rend aux cœurs refroidis de ces vieillards les tressaillements de leur amour; c'est à ce point de départ qu'ils reviennent, avec le plus de plaisir, comme on revient par la pente rapide de la conscience, à ce qu'elle a produit dans une longue carrière de plus parfait, et de plus divin.

Est-ce là le cœur, oui ou non? est-ce là l'amour? est-ce là le vrai et le beau? Et quand on peindrait avec plus de richesses les scènes de la vie à tous les rangs de la société, il ne serait pas mieux démontré, à tout esprit de bonne foi, que la contemplation est un bonheur et une gloire pour l'âme contemplée, aussi

réellement qu'elle est le besoin de l'amour pour l'âme aimante.

Mais le cœur ne se révèle jamais qu'à demi par ses joies ; la vraie lumière de ses mystérieuses tendances se manifeste surtout dans ses angoisses ; aussi, après avoir goûté le bonheur d'un être contemplé, est-il indispensable pour se former une conviction positive au sujet du dévouement de l'extase de rechercher si une âme, qui contemplerait sans espoir d'un semblable retour, se pourrait consoler de cette douleur, même en pardonnant ?

La jeune bergère avait à craindre une absence éternelle, et cependant, nous l'avons vu, elle trouvait encore la force de chanter. Pourquoi donc alors cette pauvre mère, dont le fils l'a momentanément quittée pour achever ses études, ne parvient-elle pas à tarir la source de ses pleurs depuis ce départ ? Ah ! pourquoi ? ce n'est point une mère qui poserait la question, et ce n'est point à elle non plus que nous oserions répondre. Mais nous tous, qui sommes jeunes, nous ne savons pas assez combien nos mères nous aiment. Instruisons-nous sur leurs chagrins ! Quand donc est parti son enfant, la mère le voit partout encore au-

tour d'elle ; son image est comme une ombre impossible à fuir, et si cette contemplation la navre au lieu de la charmer, c'est que son cœur n'envoie pas à ses lèvres le mot de l'heureuse fiancée ; c'est qu'elle ne se dit pas, sachant bien qu'elle se mentirait à elle-même en le croyant : A cette heure, il pense à moi comme je pense à lui, rien ne le détourne de ma présence idéale ! Pauvre femme, comment la consoler ? Son fils n'est pourtant pas ingrat, il l'aime, lui écrit chaque jour, et mourrait plutôt que de lui causer volontairement la moindre peine ; ses talents, son honneur feront la gloire de sa vieillesse ; elle en est certaine et en remercie Dieu. Mais l'amour maternel, malgré son héroïsme, supporte difficilement l'idée, lui qui a vécu vingt ans par l'abnégation de l'extase, de n'obtenir jamais de l'âme tant contemplée ce regard fixe de l'amour, ou de l'obtenir si prompt, si fugitif, si distrait, qu'il est un sujet d'amertume plus encore qu'une satisfaction. Sans doute, cette douleur restera, comme tant d'autres, ensevelie dans les abîmes de la maternité ; le fils ne la soupçonnera même pas, et la mère ne lui en fera point un reproche ; elle sait qu'il n'en recevra l'accablante révélation qu'après avoir été père

à son tour et s'être abreuvé, lui aussi, au calice des contemplations sans réciprocité !

Telle est la vie ; interrogeons la mort. Nous avons ouvert un cœur enivré de jeunesse et d'avenir, et un autre cœur désenchanté de tout, sauf de son amour ; ouvrons encore une fois les tombes et voyons si les âmes devenues immortelles ne s'émeuvent pas, elles aussi, de nos contemplations baignées de larmes. Pourquoi l'Église, dans son désir de *renouer toujours le présent au passé* (1), élève-t-elle des temples magnifiques pour couvrir une relique de saint ? Pourquoi a-t-elle des fêtes solennelles précisément pour rappeler aux vivants les âmes béatifiées ? Pourquoi enfin prions-nous les morts ou prions-nous pour les morts ? Un culte aussi sacré ne peut s'expliquer que par une communion positive entre les âmes de ce monde et les âmes des mondes éternels, car si les absents ne sont plus sensibles à l'amour qui les ressuscite, quelle illusion désolante de soulever leur linceul ! Pense-t-on qu'un petit enfant, à qui la force a manqué pour sourire à sa mère, n'est pas ravi lorsque

(1) Mgr Pie. Discours sur le rétablissement de l'église du château de Thouars.

cette pauvre mère le loue et l'invoque, qu'il n'abaisse pas ses ailes avec un frémissement joyeux pour la couvrir et consoler son cœur? Pense-t-on qu'un père, enlevé prématurément à sa jeune famille, n'est pas transporté de joie, même au ciel, lorsque son fils devenu homme lui demande des inspirations, lorsque la voix de sa fille l'appelle et l'attire comme si elle pouvait être encore bercée sur ses genoux? Pense-t-on qu'une jeune fiancée, morte la veille du jour nuptial et sacrée au plus haut des cieux épouse de Dieu, vierge pour l'éternité, ne se félicite pas si l'âme en qui elle avait foi conserve son souvenir intact dans une virginité absolue? Au contraire, si l'enfant oublie son père, si l'ami n'apporte plus aucune fleur sur la tombe de son amie, si les vivants enfin sont ingrats et oublieux, pense-t-on que les morts n'en ressentent pas, nous n'oserions dire un regret, car la béatitude ne laisse aucune ombre diminuer sa splendeur, mais du moins une de ces émotions célestes de l'amour radieux et navré inconnues au cœur humain? L'amour, en effet, au ciel et sur la terre, ne veut-il pas la réciprocité, toujours la réciprocité, et surtout celle de la contemplation? L'âme aimée et vivante voulait être contem-

plée, l'âme morte et aimée veut être contemplée. *La religion des souvenirs* (1) existe là-haut comme ici-bas, l'humanité entière, même en dehors du christianisme, n'a aucun doute à cet égard, et quand Luther a supprimé pour ses disciples le culte des morts, il a blessé moins l'Église de Jésus-Christ que la nature de l'homme dans ce qu'elle a de plus sublime, de plus délicat et de plus consolant.

Et si nous laissons les joies du sentiment pour les rêves de l'orgueil, la vérité pour la gloire, n'est-ce pas encore le même phénomène qui force à s'incliner devant lui? Que veut le génie, après qu'il a rempli l'univers d'admiration, de bruit, de sang, de livres, de machines, d'œuvres d'art? Le génie qui veut régner aspire à la contemplation de l'histoire, comme le cœur qui a régné souhaite la contemplation de la tendresse fidèle. L'amour, en disant adieu à la terre, désire que son cantique n'y soit pas interrompu; la gloire, en disant adieu à sa poussière, souhaite de soulever dans tous les siècles la même poussière sur son cer-

(1) Mgr Pie. Discours à la solennité du rétablissement de l'église du château de Thouars.

cueil. Le grand homme, à son dernier jour, est plus petit que la jeune fille, car l'amour est plus que la gloire, et la contemplation du cœur bien au-dessus de la contemplation de l'esprit.

Il est vrai, et cela est terrible à penser, cruel à dire, la gloire qui vient de l'homme est ici-bas plus contemplée que l'amour qui vient de Dieu! L'herbe couvre rapidement les tombes de ceux qui ont aimé, et le marbre et toutes les générations gardent les sépulcres célèbres ; mais il y a entre ces deux grandeurs une différence qui rassure et console le chrétien. Si l'amour aime et est aimé dans l'extase de l'unité des cieux, peu lui importe l'oubli de la terre; si la gloire est descendue dans les royaumes sataniques, les contemplations humaines ne sauraient la toucher; l'encens terrestre n'éteint pas les feux de la justice de Dieu. L'humanité en consacrant des temples à la gloire, l'Église catholique en élevant des sanctuaires à l'amour, en dressant des autels aux membres incorruptibles des vierges, prouvent, l'une dans les sphères de la nature, l'autre dans les sphères de la révélation, que l'âme et l'esprit de l'homme ne peuvent pas échapper à la nécessité de re-

connaître dans la contemplation idéale un honneur insigne et une joie parfaite pour l'être contemplé !

Revenons à Dieu maintenant, et qu'on cesse de blasphémer le christianisme lorsqu'il invoque la contemplation comme étant le terme de l'amour, le fruit le plus divin et le plus exquis d'un sentiment délicat, l'acte le plus dévoué pour l'être aimé puisqu'il est celui dont il reçoit le plus de gloire et le plus de bonheur. Son enseignement, quoique toujours surnaturel, concorde en ce point comme en beaucoup d'autres, avec l'instinct intellectuel de tout le genre humain, et le besoin le plus intime de notre cœur. L'enfant au maillot et même avant sa naissance, la mère aux premiers soleils de sa maternité, la jeune fille à l'aurore de ses destinées, le grand homme malgré ses fautes ou ses chutes, l'ami à tous les âges, les morts enfin sont contemplés. Que dis-je? la terre natale quoiqu'éloignée, une feuille de rose entr'ouverte arrêtent les pas et le regard de l'homme, les vies les plus pures ne sont qu'une extase, pourquoi donc Dieu serait-il exclu de ce concert muet, mais unanime de la création, de la louange la plus parfaite qui puisse être rendue à l'idéal choisi? Est-ce donc

que le beau cesserait d'être le beau lorsqu'il réfléchit sa splendeur? Est-ce donc que le vrai deviendrait douteux lorsqu'il monte vers lui, que l'intelligence s'abaisserait quand elle s'applique à sa sagesse, que le regard deviendrait coupable en adorant sa beauté, que notre cœur enfin n'aurait pas la faculté d'aimer Dieu? Dieu est-il moins qu'une enfant, une mère, une fiancée, un ami, un pays, une fleur ou une étoile? Nous nous oublions les yeux baissés sur une herbe épanouie, ou les yeux levés vers un astre imperceptible; pourquoi serait-ce mal et égoïste de s'oublier en face de Dieu? De deux choses l'une : ou Dieu, ayant le droit d'être aimé, a conséquemment celui d'exiger la contemplation, d'être heureux de l'extase de ses adorateurs, et de se tenir pour offensé lorsqu'ils lui refusent cette gloire, ou Dieu est le seul être au ciel et sur la terre qui n'a pas le droit d'obtenir l'amour, et alors le contempler parce qu'on l'aime est crime ou folie. Pour être logique, il faut fatalement se résoudre à cette conclusion, elle est rigoureuse. Point d'amour sans ferveur extatique. C'est pourquoi ceux qui semblent si fiers de taxer d'égoïsme les ordres voués à la prière mentale, se mépren-

nent sur la valeur de leur assertion, car leur argument au lieu d'atteindre Dieu qui, après tout, a ses anges au ciel et se soucie peu des raisonnements de l'homme, atteint directement l'essence de l'amour pour la détruire dans la première et la plus indispensable de ses libertés : celle de préférer un idéal et de décider du mode de ses dévouements. Or, c'est trop évident, nul ne veut anéantir l'amour, et nul n'a encore imaginé de nier la liberté de son choix !

Mais dira-t-on peut-être : Quel rapport y a-t-il entre ces contemplations de choses visibles pour la plupart et la contemplation de Dieu qui habite l'invisible ? Regarder ce qu'on a sous les yeux, se souvenir dans son cœur de ce qu'on a déjà vu, admirer une beauté sensible et n'oublier jamais son éclat, rien n'est plus simple. Mais s'émouvoir dans la pensée d'une beauté inconnue ; fixer un idéal dont la lumière n'est jamais entrée dans l'orbite de l'œil ; être ébloui de l'apparition supposée d'un être qui nous cache ici-bas l'éclat de sa substance ; s'absorber en lui sans le voir réellement ; préférer à tout bonheur cette sorte d'illumination intérieure et intime, voilà l'incompréhensible et ce qu'il est insensé

d'admettre. Les sphères invisibles où Dieu règne ne sont-elles pas pour nous ce qu'est le soleil ou une belle jeune fille à un aveugle-né. Une merveille qu'il faut pleurer de ne pas voir, sans chercher à comprendre ce qu'on perd? Cela est vrai : nous sommes dans ce monde à l'égard de Dieu des aveugles-nés? mais faut-il sous ce prétexte désespérer d'aimer; n'est-ce pas l'amour qui est la lumière des aveugles? les aveugles aiment, très-certainement aussi ils contemplent, et si l'on arrive à aimer un idéal quelconque sans l'avoir vu, quelle raison y a-t-il pour renoncer à l'amour et à la contemplation de Dieu? On meurt pour sa gloire afin que la postérité la contemple, qui a vu la gloire? On meurt pour une idée parce qu'on y croit et qu'on l'a contemplée, qui a vu les idées? Toute conception intellectuelle est-elle autre chose qu'un regard scrutateur de l'esprit perçant l'invisible? Où en serait la science, si l'homme n'avait pas reçu le pouvoir et l'attrait de contempler par l'intelligence ce qui ne se verra jamais? Toute intuition est une vue, une vue de l'invisible, et les efforts du génie, le travail de l'artiste en extase devant cette intuition pour la rendre apparente et palpable à

tous, n'existeraient point si l'esprit n'avait pas une prodigieuse aptitude à se jouer dans l'inconnu et à goûter d'inénarrables plaisirs. La contemplation de l'idéal abstrait est non-seulement possible, mais de plus elle est une des grandes joies et une des grandes forces de l'homme. *Il n'est le contemplateur de la nature visible que pour être le prêtre et l'adorateur de la nature invisible et intellectuelle* (1).

Ne parlons plus de l'esprit. Il ne donne pas le dernier mot des mystères de la contemplation. Revenons à l'amour, le vrai contemplateur du ciel et de la terre, et voyons si c'est le jour ou la nuit, le visible ou l'invisible, qu'il cherche, qu'il préfère et qui l'alimente dans ses extases diverses. Nous avons dit plus haut que son premier ébranlement avait eu pour cause efficiente une contemplation de son objet, et que toutes les autres joies n'avaient été ensuite que la consécration de ces heureuses prémices. Allons-nous maintenant nous contredire, démontrer qu'il a commencé avant d'avoir vu ou s'est enivré sans rien voir? Il n'est point nécessaire, pour se maintenir dans la vérité, de

(1) Bossuet.

placer l'amour en contradiction avec lui-même, car la question n'est pas de savoir ce qu'il a vu avant d'exister, mais seulement ce qui l'a ravi. Or, la réponse à une difficulté ainsi exposée est bien facile, et c'est l'amour lui-même qui la dictera. C'est l'amour qui va nous apprendre qu'en saluant le visible il n'a entendu y contempler que l'invisible, et qu'en s'inclinant devant la magie d'une beauté radieuse de charmes, il n'a aimé en elle que l'idéal, c'est-à-dire ce qui ne s'est jamais vu ; l'idéal qui n'est point l'azur des yeux, les grâces du sourire, l'harmonie de la taille, mais ce qui rayonne au-delà de ces limites : la lumière et la *beauté immatérielle* (1) d'une âme! Le cœur se prend à l'âme, c'est l'âme qu'il voit, car là où *la personne est visible*, *l'invisible même est dévoilé* (2) ; c'est l'âme qu'il aime dans ses battements extatiques dont nous avons parlé. La contemplation de l'âme aimée voilà donc la vie de l'amour, et plus il est vif, plus son élan l'emporte au-dessus de tout ce qui est sensible, afin que son idéal rapproché ainsi de Dieu lui ressemble davan-

(1) Le R. P. Lacordaire, sainte Marie-Madeleine.
(2) 5e Conférence de Toulouse.

tage. Même en dehors du Christ, l'amour n'est pas revêtu d'un autre caractère dans les cœurs de seize ans, parce que tel est le caractère sacré, inaltérable et divin de tout amour vierge. Quand nous nous arrêtions tout à l'heure devant ce petit enfant à genoux sur sa mère, devant un homme célèbre ou heureux s'oubliant en face du sommeil de son fils, devant ces deux âmes naïves se rejoignant malgré l'absence par la vue de leur cœur, est-ce que nous avons cru que dans leurs contemplations le visible seul les séduisait? Ah! si notre style a si mal interprété notre intime pensée, hâtons-nous d'écarter les ombres, et sachons bien que l'enfant agenouillé n'adorait point sa mère, mais jouissait déjà, au-delà de cette image chérie, de la présence de Dieu; que la grande âme d'un père illustre en extase devant un berceau y voyait bien autre chose qu'une tête blonde et des bras enlacés, il posait déjà des lauriers sur un front et l'épée dans une frêle main; qu'enfin la jeune paysanne ne retrouvait point le brave soldat dans son âme à l'état personnel, mais bien plutôt dans une vision d'esprit presque voilée par ces ténèbres transparentes où Dieu enveloppe les cœurs

purs et que l'on pourrait appeler le demi-jour des impressions candides. Par cela seul que l'amour vrai aspire à l'infini, et que l'infini ici-bas n'est conçu que par l'invisible, toute contemplation n'est pas un spectacle. De même que l'amour a horreur des horizons bornés et embrasse d'une seule étreinte l'immense et l'éternel, de même l'extase ne veut point voir les objets sensibles, mais souhaite se répandre dans le *vague divin* (1) de l'ideal pour dépasser bientôt les rivages du ciel, et finir par monter jusqu'à celui dont il a été écrit : « Et par delà les cieux, le Dieu des cieux réside. »

Le recueillement dans la contemplation de l'invisible est donc la plus haute destinée de l'amour. C'est pourquoi la femme chrétienne est spécialement apte à contempler, parce que si du côté de l'intelligence elle est inférieure à l'homme, la pureté de son cœur l'élève, sans même qu'elle y songe ou qu'elle y travaille, à ces plaisirs sans tache de l'amour virginal. C'est pourquoi elle trouve à ce sommet le bonheur par excellence, parce que si Bossuet a pu dire de l'homme : *L'intelligence*

(1) Le comte de Maistre.

trouve sa sérénité dans sa hauteur (1), on peut dire de la femme qu'elle ne trouve la sérénité de son âme que dans sa propre élévation.

Arrivé-là, où sommes-nous? d'où venons-nous et où allons-nous? Nous avons scruté les cœurs purs, touché les sphères idéales, salué partout la contemplation comme un bonheur dévoué. Mais contempler Dieu : voilà le privilége des religieuses cloîtrées; voilà l'horizon qu'il faudrait déchirer pour comprendre leurs joies. Or, comment toucher le fonds de ces mystères dont nous avons à peine l'obscur pressentiment? Qu'il y a loin des régions les meilleures aux régions surnaturelles où nos désirs habitent! qu'il y a loin de la candeur de l'esprit aux ravissements de la virginité; de la foi qui adore, à la foi qui contemple; de la grâce qui n'est qu'une lumière, à la grâce devenue vision; de la tendresse chrétienne qui aspire et milite, à la charité qui saisit et étreint; des délices des âmes pieuses, aux transports des mystiques! L'amour chez la femme est l'agenouillement du cœur en face de l'invisible, là est tout le charme de sa

(1) Oraison funèbre du prince de Condé.

vie ; que sera donc cette vie si cette femme est une vierge ; si cette vierge est sacrée carmélite ; si son amour, ayant dès lors comme but et comme objet unique *Dieu connu*, *Dieu aimé*, *Dieu servi* (1), Dieu médité pour lui-même, est en vérité exclusivement surnaturel ; si sa contemplation, exempte de toute *émotion terrestre* (2), n'est semblable qu'au *tressaillement divin des esprits* (3) ; si l'agenouillement de son cœur *est l'abdication de tout ce qui n'est pas le regard* (4) de l'extase ?

O mon Dieu ! pourquoi donc vous aimé-je si peu qu'il faille me taire dès que je voudrais dire le bonheur des âmes ravies en votre amour !

(1) Le R. P. Lacordaire, sainte Marie-Madeleine.
(2) id.
(3) id p. 34.
(4) id. p. 67.

CHAPITRE IV.

Les ordres cloitrés. — L'expiation.

—

Malgré notre impuissance à parler la langue inspirée de la contemplation surnaturelle des saints, il nous semble acquis désormais que l'extase étant l'acte le plus dévoué de l'amour en est manifestement aussi le plus heureux, et que la joie existe là où règne la charité parfaite, car la charité est l'expression saisissante, divine et déjà béatifiée de tout amour pur dans le christianisme; elle est, selon saint Bernard, *la plénitude du cœur*.

Mais ces bases posées et admises ne sont pas les seules qu'il soit utile de connaître, si l'on est désireux d'avoir des idées justes en ce qui touche l'idéal du bonheur réservé à la

vie du cloître. Dieu est si bon, si généreux, si épris d'amour pour l'humanité rachetée de son sang, qu'il ne veut, en aucune façon et sous aucun prétexte, la séparer de l'amour qu'on lui voue et des fonctions de ce même amour. Depuis l'Évangile, le mysticisme n'aurait aucun sens, et il serait condamné par la doctrine de l'Église, s'il ne coopérait pas, de concert avec tous les membres de la famille catholique, à la rédemption du monde. « Je vous donne un comman-
» dement nouveau, disait le Sauveur à ses
» apôtres, c'est que vous vous aimiez les uns
» les autres. O mon père, disait-il encore
» dans la nuit de la Cène, qu'ils soient tous
» un comme je suis un en vous ! » parole mémorable entre toutes, qui a créé la fraternité et l'unité des âmes, n'a plus permis au cœur de l'homme de séparer ses frères de la pensée de son Dieu, et a ouvert avec les sources vives de la charité, le fleuve sans rivage des dévouements heureux ! *Jésus-Christ venu en ce monde pour y montrer la beauté divine et y fonder l'amour divin fut homme et Dieu ; il nous força de nous voir nous-mêmes en le voyant, et il ne put conquérir notre tendresse sans la donner à l'humanité. On nous avait dit, dès l'origine : Tu*

aimeras le Seigneur ton Dieu plus que toutes choses, et ton prochain comme toi-même. Mais cette parole s'était perdue dans les ténèbres de la chute, et les éclairs du Sinaï ne l'avaient gravée que sur la pierre ; le cœur de l'homme s'était endurci pour l'homme; il avait fait du pauvre un esclave et du faible un étranger. Jésus-Christ, fils de Dieu et fils de l'homme, ne nous à plus permis cet aveuglement dénaturé, il nous a rendu dans sa personne le lien qui nous manquait, et l'humanité s'est retrouvée dans la contemplation même de Dieu. Quiconque le voit désormais voit l'homme avec lui, quiconque l'aime aime aussi les frères qu'il s'est donnés (1), et c'est ainsi que les murailles épaisses, qui préservent les ordres cloîtrés de tout contact extérieur, ne les privent pas pour cela du service du prochain. La charité n'a aucun rempart pour s'abriter, elle habite en même temps le ciel, la terre, les ténèbres, la lumière, l'homme et Dieu, et le monde n'a point oublié que, du fond même des catacombes, elle l'éclairait et le sauvait encore. C'est pourquoi enfin l'amour extatique, dans le culte de Jésus-

(1) 5e Conférence de Toulouse.

Christ, n'a pas seulement le privilége de rendre gloire à Dieu par la contemplation, mais encore celui de participer à la communion des saints d'ici-bas, c'est-à-dire à la communion de ceux qui partagent, afin d'en alléger le poids, les infortunes morales et physiques du genre humain. De même que l'amour produit le dévouement et le dévouement le sacrifice, les joies contemplatives, parce qu'elles sont dévouées en Dieu, enfantent dans les âmes le désir inextinguible de la douleur volontaire poussée jusqu'à l'expiation. Souffrir assez pour effacer devant Dieu les crimes inexpiables; aimer et souffrir assez pour que Dieu guérisse les maux innommés, voilà le secret que le ciel apprend à la terre quand la terre s'oublie jusqu'à monter au ciel. Si la contemplation n'était qu'un sommeil d'amour, la souffrance pour autrui serait le rêve de ce repos divin. Comme Jésus-Christ avait hâte de descendre du Thabor pour se préparer à gravir le Golgotha; comme Dieu disait de saint Paul après son ravissement : *Je lui ferai voir tout ce qu'il lui faudra souffrir pour la gloire de mon nom;* il tarde (1) au cœur géné-

(1) Voir les méditations de sainte Thérèse et l'Essai sur la philosophie de saint Bonaventure, par M. A. de Margerie.

reux visité par l'extase, et qui a reçu en même temps l'effusion de la charité fraternelle, de quitter ce sommet bienheureux pour se blesser avec la croix de son maître, et suivre le chemin du Calvaire, afin de se *répandre dans la prière et les larmes, et de pouvoir, en recueillant les âmes, recueillir aussi le sang de son Seigneur* (1). O miracle de bonté ! Dieu qui *sera tout en tous* (2) un jour, et qui devrait, ce semble, exiger que l'on commençât dès ici-bas d'ajouter pour lui seul *la louange à la louange* (3), sans s'occuper d'aucun autre soin, ne l'a pas ainsi voulu, quoique cela fût juste et rationnel aux trois points de vue de la foi, de la métaphysique et de l'amour. Il a rejeté cet hommage exclusif, encore qu'il ne dût le recevoir que d'un peuple choisi et de rares serviteurs. S'il agrée des hosties, il les acceptera comme une grâce pour l'homme, plutôt que comme un plaisir et une consolation pour son cœur. Et quand une âme embrasée de charité et se consumant du regret de ne pas le posséder dans la perfection de la béatitude, le con-

(1) Saint Bonaventure.
(2) Saint Paul, épître.
(3) Psaumes.

jurera de briser ses liens, au lieu de l'exaucer et d'augmenter ainsi la gloire du ciel, il la laissera se désoler encore ; il lui inspirera le goût d'effroyables austérités, à elle qui est pure comme un séraphin et déjà couronnée, afin de pouvoir pardonner à quelqu'ingrat enfant enseveli dans ses fautes.

Ainsi les joies et l'amour des contemplatifs en créant dans leurs âmes, par un dessein de Dieu, le besoin de souffrir, se changent en bénédictions et en miséricordes pour les âmes rebelles, âmes souvent coupables, souvent abandonnées, orphelines de tout amour pieux, en danger à toute minute du jour et de la nuit de tomber sous le coup de la justice de Dieu. Les larmes d'une mère, le chagrin d'une sœur, les reproches d'un ami, ne les ont point arrêtées. Elles ont volontairement suivi la pente qui mène au châtiment éternel, et à ce moment terrible où la mort est imminente, elles n'ont que le vertige pour témoin de leur agonie. Dès longtemps leur ange gardien s'est voilé la face de peur de les entrevoir ; il gémit en silence. Qui donc les sauvera ? ces créatures faites à l'image de Dieu, baptisées en son sang, qui l'ont aimé peut-être, vont-elles devenir la proie de l'enfer ? Si elles

pouvaient se repentir, Dieu leur pardonnerait(1); mais qui donc leur suscitera une larme de remords? Il y a si longtemps qu'elles ne savent plus pleurer! O éternelle merveille du christianisme! il y a quelque part encore dans le monde, à cette heure même, assez d'amour innocent, assez *de chastes larmes* (2), assez de pénitence, pour apaiser la colère de Dieu et détourner son bras vengeur. Il y a quelque part, à deux mille lieues de là peut-être, mais qu'importe? quelque pauvre carmélite de quatre-vingts ans, qui a conservé sans tache sa robe baptismale, et qui en la recouvrant de cilice et de poussière, en priant la nuit pour le salut de ses frères, en se navrant de macérations, est devant Dieu l'holocauste dont il accepte l'encens pour le rachat de cette âme coupable. Son bon ange gardien l'a deviné, il est jaloux peut-être! car pour lui il peut pleurer, mais non pas expier en souffrant; néanmoins heureux quand même, il montre à Dieu cette surabondance de mérites, il le supplie de lui permettre de l'appliquer au misérable enchaîné déjà par Satan,

(1) Paroles d'un prédicateur qui s'est fait entendre à Poitiers.

(2) 56e Conférence de Notre-Dame.

et tout radieux, puisqu'il se croit exaucé, il rabaisse ses ailes vers cette âme qu'il avait fuie ! Quoique toujours voilé, il se rapproche et essaie de lui parler de nouveau. Elle l'entend, l'écoute, retrouve aux pieds du prêtre, le dernier ami de l'homme, les accents de l'amour, elle est sauvée ! Il y a dans le ciel une grande fête parce que le père de famille a recouvré son fils perdu. Laissons donc les anges chanter et les couvents pleurer ! Si la carmélite ne gémit pas aujourd'hui comme hier, si le froid, la fièvre, la solitude, l'épuisement, les ténèbres cessent de veiller à son chevet, qui donc préparera pour demain un autre concert aux cieux ?

Toutefois, pas de pitié ni d'alarmes vaines. C'est la joie qui enchante cette insomnie ; c'est la joie qui fera tressaillir ces membres exténués lorsque les matines sonneront ; c'est la joie qui soutiendra cette pauvre infirme lorsqu'elle se traînera à l'office du soir ; c'est la joie qui calmera l'angoisse de son jeûne, les ardeurs de sa soif ; et quelle joie ! la joie de souffrir parce qu'on aime, de souffrir davantage pour aimer encore plus, d'aimer enfin à ce degré où la douleur est le seul baume qui soulage d'être trop heureux !

Nous nous persuadons aisément que personne ne voudrait nier, ni même diminuer devant son esprit, le bonheur de l'expiation. On peut ne pas aimer assez pour le comprendre ; mais on ne peut pas ne point admirer ceux qui, après l'avoir compris, le goûtent par le sacrifice. L'homme est meilleur qu'il ne le croit et même qu'il ne veut l'être ! d'ailleurs la nécessité d'expier, au point de vue exclusif de l'ordre social, est trop évidente pour qu'il en attaque directement le principe. Quand on raille les instructions claustrales, ce n'est donc point parce qu'elles appliquent le dogme de l'expiation, c'est bien plutôt parce qu'on ne se rend pas un compte fidèle de l'autre dogme qui le commente et l'explique : celui de la solidarité chrétienne; ou bien encore parce que, croyant au bonheur de la contemplation, on refuse à ce don de l'amour la faculté d'embrasser dans une même étreinte Dieu et l'humanité, et de produire l'acte expiatoire comme un rameau en fleur porte son fruit. La synthèse de l'extase et de l'expiation, le rapport caché existant entre ces deux sœurs du christianisme, voilà ce qu'on apprécie mal, en général, ou ce qu'on ignore même absolument. Pourquoi perdre tant d'heures à contempler

Dieu si l'on désire expier pour l'homme? et pourquoi expier par des actes insensés, par des inventions de souffrances absurdes, au lieu d'accomplir des œuvres utiles et surtout de travailler; voilà ce qu'on répète pour conclure du bonheur à l'égoïsme, sans paraître s'apercevoir que cette argumentation non-seulement porte à faux, attendu qu'il est irrationnel d'affirmer que la douleur est un plaisir à moins de la supposer dévouée, mais passe à côté de la thèse sans même ébranler sa base. Réfléchissons un instant. Dieu aime l'homme et veut en être aimé. L'homme n'aime pas Dieu, et tous ses crimes, selon le reproche de l'apôtre, se réduisent à *manquer d'affection* (1). L'ingratitude de l'homme envers Dieu est donc uniquement ce qu'il s'agit d'expier, or l'amour n'a pas de prix, rien ne peut en être l'équivalent. Si Dieu n'est pas aimé par quelques-uns, l'amour surabondant de cœurs plus riches et plus généreux est le seul sacrifice digne de lui être offert en amende honorable. Aimer Dieu pour lui seul, telle est donc la pierre philosophale de la charité universelle, le fondement de

(1) St Paul.

toute expiation. Mais si l'on aime, on contemple; si l'on cessait de contempler, on cesserait d'aimer, et l'extase est inévitablement la colonne sur laquelle s'appuie l'espoir de réparer la plus irréparable des fautes, celle qui consiste, nous le répétons exprès, à n'aimer pas Dieu ou à aimer hors de lui. Donc, s'il n'est pas exact d'affirmer que la contemplation en elle-même est une œuvre expiatoire, parce que l'idée d'expiation n'est pas d'ordinaire séparée de l'idée de souffrance, il est strictement vrai de soutenir qu'elle est une réparation pour le cœur de Dieu, blessé incessamment par l'outrage le plus douloureux de tous, celui de l'oubli! Est-ce que jamais nous n'avons eu un remords en songeant que Dieu est de tous les êtres le plus abandonné! est-ce que jamais nous ne nous sommes demandés avec effroi si quelqu'âme à la place de la nôtre ne le consolait pas de son délaissement? Dieu compte tous les cheveux de notre tête, pas un ne tombe sans sa permission, il écoute à toute heure la respiration de notre poitrine dans le besoin où il est d'en recevoir un soupir d'amour, et ce soupir n'est jamais pour son cœur! Nous passons notre vie à imaginer des illusions pour détourner de lui notre esprit et

des distractions pour lui refuser un regard. Pourquoi donc ne pas sourire à l'espoir que d'autres âmes plus aimantes implorent sans cesse notre pardon? Pourquoi ne pas souhaiter que d'autres dressent en sa présence l'autel que nous ne savons pas élever, et y conservent le feu sacré éteint dans notre pauvre cœur. Si les personnes du monde n'ont pas le temps de prier comme elles le disent, ne sont-elles pas trop heureuses, si d'autres âmes plus libres ont assez d'amour pour se livrer à cette *oisiveté toujours agissante* (1). Les âmes contemplatives sont pour le monde ce qu'était Moïse priant sur la montagne lorsque les Hébreux combattaient sous Josué (2). L'armée pliait devant l'ennemi dès que Moïse abaissait ses bras étendus vers le ciel. Sans le secours d'en haut, nous serions constamment vaincus, car le monde est moins encore que les Israëlites puisqu'il est souvent désarmé. Qu'il sache donc respecter ces pacifiques triomphateurs ; ils rachètent l'homme en aimant Dieu, et Dieu qui a soif du salut des âmes, mais qui *ne veut et ne peut même pas sauver le monde par l'égoïsme* (3),

(1) Bossuet, sermon, 4e dimanche de l'Avent.
(2) Catéchisme de Montpellier, par Mgr. de Charency.
(3) Le R. P. Lacordaire, lettre sur le Saint-Siége.

s'émeut dans la béatitude de son éternité lorsqu'il lui est possible de le sauver par l'amour.

Mais si la contemplation est en elle-même une réparation, et que par là elle atteigne déjà l'homme pour lui faire du bien, elle est mieux encore la source des expiations. Expier est le terme de l'amour; c'est en quelque sorte l'excès de l'amour, et s'il obtient ce résultat, qui est l'éclatante manifestation de sa plus haute puissance, il laisse supposer qu'il déborde du cœur et l'a préalablement purifié. Pour que Dieu agrée l'amour comme un mérite réversible sur les âmes coupables, il est évident que cet amour doit être sans tache d'abord, et avoir conquis ensuite un degré suréminent de ferveur et d'abnégation. C'est la permanence de l'état sublime d'une âme embrasée de charité qui constitue la force de cohésion nécessaire à l'amour pour convertir une autre âme rebelle. Or, si la contemplation est l'acte le plus pur de l'amour, il est aisé de concevoir que la charité ne se maintiendra pas à la hauteur de sa vocation, si elle omet de contempler. La vertu n'est pas, en effet, une action passagère qui illumine une heure de la vie, comme un rayon de soleil traverse les nuées après l'orage, c'est une succession non-inter-

rompue d'actes héroïques quoique modestes, qui impriment à l'âme un caractère particulier. L'amour sanctifié n'est pas non plus une lumière qui jette par intervalles des flammes de diverses nuances pour s'éteindre à tout instant; c'est un feu ardent et continu qui ne peut qu'augmenter en intensité. C'est pourquoi les *chastes embrassements* (1) de l'extase sont seuls capables d'alimenter de si purs transports, comme ses incorruptibles joies ont seules aussi le pouvoir de fortifier l'âme contre les blessures même de son bonheur et la véhémence de son amour. Cet amour ne devient, en vérité, séraphique qu'au moment suprême et mystérieux où s'opère la fusion entre l'être increé et le cœur qui le contemple, c'est alors que toutes les ombres humaines disparaissent de l'âme comme une goutte d'eau dans l'océan; que Dieu est aimé et glorifié comme il est digne de l'être, et qu'enfin, par une autre ineffable disposition de sa grâce, l'âme aimante aspire le plus au salut de ses frères. On conçoit l'amour lorsqu'on nage dans l'essence même de l'amour! on sait ce qu'une âme est au cœur de Dieu lorsqu'on est entré dans les

(1) Bossuet, sermon, 2e dimanche après l'Épiphanie.

plaies saignantes de ce cœur déchiré ! C'est l'extase qui révèle l'amour de Dieu pour l'homme, qui apprend à aimer l'homme dans le Christ, qui donne le sens de la douleur volontaire désirée et choisie pour être offerte en holocauste. Tous les saints prodigieux par leurs souffrances en ont puisé l'inspiration dans leurs ferveurs extatiques. Depuis saint François d'Assise, portant sur sa chair les stigmates de J.-C., jusqu'à Marie d'Agréda, que ses ardeurs pour les âmes amenaient aux miracles opérés pendant ses visions, il est remarquable que tous les mystiques célèbres ou béatifiés apparaissent avec la double auréole de l'extase et de la mortification poussée quelquefois jusqu'à la démence. Aucun d'eux n'a voulu donner de bornes à ses *afflictions volontaires, parce qu'il ne pouvait pas contraindre son amour* (1), et si on ouvre les livres des saints après avoir médité leur vie, on respire dans leur style le même parfum d'amour heureux en vue de Dieu, et d'amour flagellé à cause de l'homme; on subit en même temps les chastes frayeurs d'austérités inouïes et de purs enivrements. Il est donc impossible de

(1) Bossuet, 1er sermon sur la compassion.

nier que les joies du mysticisme perfectionnent la charité, car l'*amour de l'homme s'augmente* au fond des cœurs *dans la mesure où s'y augmente l'amour de Dieu, et il y diminue par la même cause et dans la même proportion* (1), rien dans la *logique surnaturelle* (2) n'arrivant par accident ni par hasard. Si Ste Thérèse, Ste Catherine de Sienne, Ste Claire, Ste Brigitte ne contemplent plus, ne nous attendons pas à les voir se macérer pour le salut des âmes, elles seraient en défaillance avant d'y avoir songé, et d'autre part, si elles ne sont plus constamment soulevées sur les *ailes du jeûne* (3), si elles ne se purifient plus dans les *eaux amères* (4) de la douleur, n'imaginons pas d'admirer leur vol vers l'idéal infini; leur amour s'évanouira avec leur zèle à se crucifier. Il faut avoir souffert devant Dieu pour mériter que dans l'*oraison la gloire de Dieu éclate* (5), il faut avoir contemplé pour souffrir avec joie. Ces anneaux de la chaîne de l'amour s'enlacent l'un à l'autre; si l'on touche à l'un deux,

(1) 5e Confér. de Toulouse.
(2) Le R. P. Lacordaire. Lettre inédite.
(3) Bossuet, sermon sur les démons.
(4) id.
(5) id.

on brise la chaîne elle-même. L'amour est charité, et la charité a besoin de trouver l'homme en Dieu; l'amour est chasteté, et la chasteté veut l'immolation; l'amour est bonheur, et le bonheur est d'aimer assez pour renoncer à tout ce qui n'est pas sur cette terre les délices du bien-aimé, car *quiconque cherche d'autres joies et d'autres consolations que celles de Jésus crucifié ne mérite ni joie, ni consolation* (1); ou plutôt le bonheur véritable serait d'aimer jusqu'à mourir. Je vis, disait sainte Thérèse dans son merveilleux langage, « Je » vis sans vivre en moi, et j'espère une vie » si haute que je meurs de ne mourir » pas (2)! »

Joie de réparer par la contemplation et d'expier par la souffrance, n'est-ce pas déjà trop pour la femme dont la fragile organisation a si souvent été brisée par une seule goutte d'amour? Pourtant ce n'est pas tout encore. Dieu, du haut de sa gloire, ne voit pas seulement le mal moral, il voit aussi la douleur

(1) Bossuet, 1er sermon sur la Nativité.

(2) Les lecteurs qui voudraient approfondir ces inépuisables questions d'amour, d'expiation et de joies dans la douleur, n'ont qu'à méditer l'admirable dialogue de Ste Catherine de Sienne, traduit de l'Italien par E. Cartier.

physique, et le même regard jeté sur le pécheur pour le convertir s'abaisse aussi sur l'homme affligé pour le consoler. Il envoie ses missionnaires aux sauvages pour qu'ils apprennent à rougir et à se vêtir de feuilles, et il cache l'eau sous le sable pour que le Bédouin désaltère sa cavale sous les feux du Sahara. Il amène ses prêtres au bivouac du soldat pour le préparer à mourir demain, et il remplit d'or le tablier d'une pauvre petite fille quêtant pour sa mère malade. Il attire des religieuses dans les contrées musulmanes, afin que la femme dégradée ouvre le catéchisme pour pleurer son abaissement, et il rend son lait à quelque juive implorant la vie de son fils sous les palmiers de Jérusalem. Il dessille les yeux de l'hérétique obstiné et le donne comme un lustre à son église catholique, et il ne refuse pas à l'aveugle un chien fidèle pour le guider. Il crée chaque jour la maternité spirituelle pour que tout orphelin ait une mère, et, sur le déclin de leur vie, il écoute les plaintes des femmes stériles et leur accorde les baisers d'un enfant. Les vaisseaux, parés de sa croix, fendent les océans pour porter l'Évangile à toutes les plages, et la barque sans voile, battue par

l'orage, voguant sur la foi des étoiles, rentre dans le port aux acclamations d'une famille éplorée. Il ouvre son cœur, et l'humanité arrive à la vie éternelle. Il ouvre sa main, et la rosée tombe sur les prairies, et le soleil dore les moissons, et l'automne mûrit les vignes, et l'hiver, sous sa robe de neige, laisse entrevoir à l'oiseau le duvet d'un nid pour le printemps. Toute créature, comme l'Hébreu dans le désert, reçoit la manne du ciel et l'eau du rocher. L'enfant s'allaite et s'amuse ; l'homme travaille et adore ; la femme bénit et aime ; l'humanité ne meurt pas. La charité fraternelle telle qu'on la professe dans les ordres cloîtrés est l'image de cette action de Dieu sur le monde. Solidaire des dettes morales de l'humanité, la carmélite en offre la rançon et elle se rattache encore par d'autres nœuds à la vie des familles et des sociétés. En voyant le cœur de Dieu, elle y voit les âmes et elle les sauve par son amour; en touchant la main de Dieu, elle la penche vers le malheur, et le malheur guérit par son amour. La religieuse cloîtrée est à la fois l'ange gardien du pécheur et l'ange protecteur des Agar et des Ismaël ; elle souffre, et les âmes montent au ciel; elle prie, et le secours du ciel descend sur la terre;

Elle pleure, et ses larmes, le sang de l'âme, comme dit saint Augustin, rachètent toute une vie de péché; un fils ingrat redevient digne des cheveux blancs de son père. Elle gémit de nouveau, et quelque jeune fille pauvre, belle, sans asile, sans ressources, monte, avec son honneur et sa couronne nuptiale, les marches d'une église parée. Elle aime Dieu seul, et cet amour dévoué est une providence pour l'humanité; Dieu le rend universel. Il veut que tout *homme qui jeûne donne du pain à celui qui n'en a pas, que toute âme qui pleure aux pieds de Jésus-Christ, enlève du sein d'une autre âme inconnue, mais qui lui sera révélée en Dieu, une certaine quantité d'amertume* (1), et c'est ainsi qu'a été créé, pour être pratiqué sans relâche, à côté du service de l'expiation, ce qu'on a si élégamment appelé le *service gratuit et populaire de la douleur* (2) !

Ainsi chercher, voir, servir les créatures en Dieu, au lieu de chercher, de voir, de servir Dieu dans les créatures, ou bien, si l'on veut parler une langue moins humaine, l'amour des âmes en Dieu, au lieu de l'amour

(1) 36e Conférence de Notre-Dame.
(2) 36e Conférence de Notre-Dame.

de Dieu dans les âmes, voilà l'abîme qui sépare la vie religieuse contemplative de la vie religieuse active, et si l'impie osait encore appeler égoïsme cet abîme de charité, nous nous souviendrions qu'il *y a des accusations qui se répondent à elles-mêmes, et des injustices qui sont l'honneur des grandes choses* (1). Il reste sans doute aussi bien qu'un abîme de charité un abîme de bonheur; mais si, entre toutes les vies monacales, la contemplative est la plus heureuse parce qu'elle est la plus féconde comme la plus désintéressée, il faut bien le lui pardonner, puisque c'est la faute de l'amour!

Ici, il est nécessaire de s'arrêter devant une remarque trop peu méditée et qui nous fera toucher du doigt un autre élément de la félicité des contemplatifs. L'amour veut être efficace, et son impuissance à l'égard du bien qu'il devrait opérer est ici-bas une des inconsolables peines des nobles cœurs, surtout du cœur de la femme. On se donne et on ne fait pas d'heureux; on se consacre à la conversion d'une âme et on n'obtient jamais une prière dite à genoux; voilà l'angoisse

(1) Le R. P. Lacordaire, De la liberté de l'Italie et de l'Église.

inénarrable de l'amour dans ce monde. Or, cet écueil de la joie n'est pas connu par les âmes cloîtrées. Leur acte de charité allant droit à Dieu est d'une efficacité certaine, parce qu'il n'est jamais vaincu par la mauvaise volonté de l'homme; car c'est l'homme et l'homme tout seul qui crée l'impuissance de l'amour à le sauver; c'est l'homme qui se joue de l'amour comme d'une feuille sèche que le vent emporte; c'est l'homme qui se rit du sacrifice et croit pouvoir jouir de tout sans remords; c'est l'homme qui méprise chaque jour les œuvres modestes du dévouement dont le parfum le charmera demain comme hier sans le rendre meilleur; c'est l'homme qui refuse d'accéder aux instances d'une fille si elle lui demande un acte de religion; c'est l'homme qui demeure indifférent aux larmes d'une mère quand elles coulent pour obtenir son retour dans la voie droite; c'est l'homme qui s'enorgueillit de chasser bien loin de sa pensée comme un nuage importun les plaintes d'une petite sœur rougissante, le conjurant de fermer un mauvais livre; c'est l'homme qui entendant du haut de la chaire de vérité la voix mélodieuse de l'amour divin se hâte d'oublier ce qui pourrait l'attendrir; c'est l'homme enfin,

qui sur sa couche de douleur, entouré d'âmes célestes pour lui rappeler Dieu, visité par un prêtre, soigné par une humble vierge, s'obstine à fermer son cœur aux envahissements de l'amour qui purifie. Mais Dieu, Dieu mort par amour, Dieu la substance même de l'amour, est-ce qu'il demeure insensible lorsque ce souffle remonte vers son cœur? Est-ce qu'il répudie cette émanation de sa gloire envoyée à l'homme pour qu'il y adore les prémices de son immortalité? Est-ce qu'il repousse l'hommage le plus parfait de l'âme, celui qu'il ambitionne comme s'il lui était nécessaire? Est-ce qu'il est jaloux de cette liberté fatale laissée par lui au cœur humain, de nier ou de refuser l'amour? O ne le croyons pas, Dieu est charité : *Deus charitas est ;* Dieu est amour ; Dieu est l'ami de l'amour. Il pleure ses larmes, compatit à ses anxiétés, excite ses prières, le console, l'encourage, le ranime, l'empêche de mourir. Il ne veut pas qu'il périsse, encore moins qu'il se fane. Il s'incline, tout grand qu'il est, pour sauver cette fleur charmante que l'homme allait fouler aux pieds. Il la relève si elle est affaissée, il lui rend l'éclat de ses couleurs si elle a souffert; il élargit son calice afin de mieux y

reposer. La terre l'avait rejetée, c'est le ciel qui la recueillera. Oui, Dieu aime l'amour, Dieu croit à l'amour, il n'a pas voulu être libre de lui résister. Dieu veut qu'on aime. Il disait à ses disciples : « Ne brisez pas le ro- » seau qui ploie, n'éteignez pas la mèche qui » fume encore; » et il respecte assez la lumière de l'amour pour ne pas permettre qu'elle cesse de resplendir dans le monde, encore que le monde ne la reçoive pas toujours. Si les ténèbres la dédaignent, elle éclairera l'éternité elle-même ; si l'homme ne consent pas à l'appeler bonheur, elle deviendra béatitude. *L'Évangile est un livre d'amour, l'amour est le livre du salut* (1), et tout ce que l'homme efface de ce texte divin se retrouvera écrit par les anges au livre de la vie. Dieu accepte comme un sacrifice de louange les vœux de toute âme pure, et le cœur du Christ est l'océan où les eaux de l'amour viennent se rejoindre, et se confondre pour ne plus être perdues. Ce qui est éternel ne saurait disparaître; ce qui est chaste ne saurait finir ; on ne tue pas l'essence de la vie.

Plus tard l'enfant élevé par des religieux

(1) Le R. P. Lacordaire, sainte Marie-Madeleine.

oubliera peut-être les enseignements de vérité; la jeune fille, qui s'était épanouie comme une belle plante à l'ombre du couvent, ira se décolorer, s'effeuiller sous les pâles soleils du monde; le malade, pansé depuis quinze ans par une main onctueuse et tendre, mourra en maudissant le Dieu qui lui avait ménagé ce secours immérité; l'homme du monde sorti ému de l'église ébranlée par quelque dominicain, ne sera touché bientôt que par l'éloquence de ses passions; sans doute cela s'est vu, cela se voit chaque jour, cela se verra de nouveau. Le maître pleurera le fils égaré; la religieuse se désolera des piéges tendus à la beauté fragile qu'elle avait consacrée à Dieu dans ses rêves; la fille de Saint-Vincent versera des larmes amères sur l'âme qu'elle espérait sauver; l'orateur lui-même expiera sa gloire par la stérilité de la parole tombée sur quelqu'âme préférée. L'amour a ses déceptions toutes les fois qu'il veut triompher de l'homme pour Dieu; mais l'amour est tout-puissant et croit à son omnipotence, s'il ne veut triompher que de Dieu pour l'homme, et c'est là l'ambition de l'amour contemplatif. Vaincre l'homme par Dieu, sauver l'homme par Dieu et descendre

de Dieu sur l'homme au lieu de s'efforcer de soulever l'homme jusqu'à Dieu, là est la différence de la mission des ordres contemplateurs et de celle des ordres actifs, là gît aussi la supériorité des premiers sur les seconds dans leurs succès pour le bien. L'amour hors du cloître est vaincu quelquefois, nous venons de le voir; au contraire, l'amour dans le cloître est vainqueur sans obstacles, parce qu'il atteint Dieu directement. Encore que Dieu respecte la liberté humaine, il est néanmoins au-dessus de toute discussion, qu'il *est plus fort que l'homme* (1), qu'il tient dans sa main les fibres de tous les cœurs. S'il y a des âmes incrédules en amour, il en est d'autres plus heureuses qu'il a le droit d'appeler et de sauver par miracle pour consoler la charité méconnue; or, pourquoi en est-il ainsi? pourquoi l'amour vient-il échouer aux pieds de l'homme comme un navire brisé sur un roc inhospitalier, tandis que l'amour de Dieu enflant ses voiles sur la mer de l'infini touche sans efforts les rivages éternels, emportant, butin inespéré, toute une armée d'âmes élues?

(1) Le R. P. Lacordaire Notice sur Mme Swetchine.

pourquoi une jeune fille, enfermée entre quatre murailles, vêtue de bure, ignorée, solitaire, morte prématurément, n'ayant à présenter à son juge que *la chaste nudité d'une irréprochable conscience* (1), donne-t-elle à la cité de Dieu plus d'habitants que Bossuet n'a fait de conversions avec ses arguments, ses foudres et son génie? pourquoi la femme meurt-elle souvent du regret de n'avoir pu ni trouver Dieu dans l'homme, ni donner à Dieu l'homme aimé? pourquoi enfin dans tous les ordres y a-t-il des serrements de cœurs, des larmes versées sur les défaites de la charité, pendant que la carmélite et le chartreux chantent, à tous les offices du jour et de la nuit, l'éternel *Magnificat* de leur amour et de la sécurité dans l'amour? Il y a là un mystère évidemment, mystère profond et caché. Qui le révèlera? qui nous conduira dans ses sphères inexplorées de la tendresse surnaturelle?

Interrogeons l'amour. Il a tant de secrets, et il aime tant les secrets, qu'en vérité c'est lui faire honneur que l'estimer assez aima-

(1) 60e Conf. de Notre-Dame.

ble pour nous dévoiler celui-ci. L'amour véritable, le plus élevé et le plus ardent, n'aspire guère à se manifester par des actes ou par des paroles : *plus les âmes s'aiment, plus leur langage est court* (1); plus l'amour se possède dans sa plénitude et plus il condense sa vie en soi, ne cherchant pas même à s'exprimer autrement que par sa réalité. L'existence de l'amour est son affirmation; il s'affirme par le battement du cœur, puis se tait. C'est la perfection de l'amour, ce ne sont pas les fonctions auxquelles il s'adonne qui marque le point extrême de sa puissance.

Lorsque dans la maison de Béthanie, Marthe vaquait à tant de soins divers pour fêter le Sauveur Jésus, et que Marie demeurait immobile à ses genoux, laquelle aimait le plus et le mieux? Il y a bientôt vingt siècles que l'évangile a indiqué la réponse de Dieu; quand donc en comprendrons-nous le sens? quand donc serons-nous fermement convaincus que, si la force de l'amour est dans sa pureté, c'est-à-dire dans le renoncement absolu à tout ce

(1) Le R. P. Lacordaire, Ste Marie-Madeleine

qui se rattache à une ombre ou à une idée de la terre, la puissance miraculeuse de cet amour a sa source dans le dépouillement même de ce bien-aimé pouvoir. Tout amour vierge est l'oubli total de soi pour l'être aimé ; or, quand la charité, portée sur les ailes de feu de la contemplation, monte assez haut pour se livrer, pour s'abandonner, pour se confier à Dieu seul, pour se *résoudre toute en Dieu* (1) afin qu'il dispose de ses flammes selon sa volonté, elle changerait de place les montagnes, si elle le désirait, car l'amour à cette élévation sublime est le levier du ciel et de la terre; c'est Dieu même, si l'on osait s'exprimer ainsi. Conséquemment abdiquer dans le sein de Dieu non pas l'amour, puisque les âmes sauvées ne sont élues que parce qu'elles aiment, et que d'ailleurs *Dieu a voulu qu'aucun bien ne fût fait à l'homme qu'en l'aimant* (2) ; mais abdiquer tout retour possible de l'amour sur soi-même quant à ses œuvres, ses industries, ses résultats; se dépouiller de tout ce qui se lie d'une manière sensible et directe à l'esprit de l'homme, à l'âme de l'homme,

(1) St Bonaventure.
(2) Discours prononcé à Sorèze, 1856, Lacordaire.

pour ne travailler au salut et au soulagement moral et physique de l'homme, que par Dieu et en Dieu; graviter enfin jusqu'à ce faîte où l'amour, à l'égard de l'homme, n'est plus qu'un acte de foi pur et simple, voilà la condition de l'efficacité infaillible de l'amour.

Aimer Dieu jusqu'à l'extase, et surtout jusqu'à celle du crucifiement, tel est le seul moyen positif de sauver l'homme, et c'est pourquoi les ordres voués à la contemplation ont la prééminence sur tous les autres, parce qu'ils sont l'exemplaire vivant de la charité rédemptrice. C'est leur amour qui est la sève et comme le condiment de toutes les merveilles répandues dans le monde par le canal de la charité. A quelque famille qu'on appartienne, à quelqu'ordre qu'on se donne, on ne réalise le bien surnaturel qu'au degré où l'on reproduit le prototype de l'ascétisme, et c'est à la surabondance de cet amour qu'il faut rapporter tous les prodiges dus à la grâce de Dieu et à la coopération de l'homme. Là où manque ce détachement complet et supramystique, là ne sera point obtenu le but désirable.

Les illusions terrestres sont à la charité ce qu'est la cendre pour les foyers couverts; le

foyer est chaud, mais la flamme ne s'en échappe pas. Or, Dieu aime le feu et a une telle horreur des cendres qu'il néglige même de souffler sur elles. Ces vérités renferment non pas un motif de découragement, mais de grandes et terribles leçons pour la femme qui aspire à travailler au salut des âmes, soit qu'elle vive dans le monde des laïques ou dans la famille monacale, car on ne tend jamais assez haut en l'amour de Dieu, et la femme, précisément à cause de l'ineffable délicatesse de ses impressions, de la pureté de ses sentiments, de son besoin d'être dévouée jusqu'au sacrifice, ne s'aperçoit pas toujours des quelques imperfections qui se peuvent glisser à son insu dans le service des âmes, imperfections qui ne cachent pas le bon Dieu assurément, mais qu'il est utile de redouter puisqu'elles l'éloignent.

La pensée d'attribuer à la tendresse ou à l'action extérieure de la charité le moindre succès dans l'ordre surnaturel est une erreur si grave, qu'il est inexplicable de la voir adoptée, comme elle l'est le plus souvent par la majorité des chrétiens. Sachons-le, s'il y a des familles où Dieu daigne revenir après avoir été banni ; s'il y a des éloquences qui aiment

et font aimer ; si l'Orient ressuscite sous les pas de nos religieuses ; si la jeunesse formée par les Jésuites ou les Frères de la Doctrine chrétienne est honnête et laborieuse ; si les peuplades du pôle font leur signe de croix à la vue d'un missionnaire, c'est uniquemment parce que ces familles possèdent au milieu d'elles, comme un trésor inconnu, un petit Louis de Gonzague, ou une petite sainte Agnès, ou une sainte Monique ; parce que ces paroles, semant les miracles, tombent de lèvres purifiées par la soif et le jeûne, et sont le fruit d'habitudes intellectuelles, non pas seulement méditatives, mais contemplatives et extatiques ; parce que ces filles de Vincent de Paul cachent sous leur sympathique habit des cœurs de carmélites ; parce que ces Jésuites ou ces Frères ignorantins aiment le Christ Jésus dans les âmes qu'on leur confie, comme on sait aimer à la Trappe et partout où revit l'onction du tendre François d'Assise, c'est-à-dire d'une affection bien au-dessus de tout sentiment humain ; parce que ce missionnaire exposé à toutes sortes de souffrances, supplicié bien des fois avant de mourir, porte sur sa chair meurtrie les traces du cilice ou de la discipline ; ou parce

que sur toutes les hauteurs habitées par les contemplatifs, on prie, on souffre, on pleure pour suppléer au défaut d'amour séraphique dans les âmes agenouillées devant l'homme pour le préserver, le relever, le bénir. Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, qu'on le comprenne ou qu'on le nie, qu'on répète ce qu'on s'épuise à dire vainement depuis vingt siècles : ces choses-là n'entrent pas dans l'esprit, peu importe. Il restera toujours qu'il n'y a pas d'efficacité possible en amour hors de la perfection de l'amour ascétique. Lui seul a cette voix sans parole humaine qui crie toujours en présence de la divine majesté : lui seul peut offrir l'encens du désir infini (1) !

La grâce convertissante est le don par excellence, et la vraie charité a seule le droit et le pouvoir de l'invoquer comme de l'attirer. Or, l'amour sans tache ou en d'autres termes l'amour exclusivement surnaturel est pour cette grâce divine une aiguille aimantée. Elle lui obéit comme la foudre au fer. Aimons donc Dieu, Dieu pour lui-même. Aimons les âmes et leur salut, non pas parce qu'elles nous sont particulièrement chères,

(1) Voir le dialogue de sainte Catherine de Sienne.

mais en Dieu, pour Dieu, à cause de la gloire de Dieu, et le monde sera sauvé.

Au reste, il ne faudrait pas conclure de tout ce qui précède, que lorsque l'amour est vaincu par l'homme, il y a toujours à regretter un manque d'austérité dans la tendresse ou de ferveur dans la charité. La moindre exagération d'une idée juste suffit pour la rendre inexacte, et certes si l'homme était aussi bon et aussi pur que l'amour dont son âme est l'objet, le grand ou le petit nombre des élus ne serait plus une question à débattre. S'il faut reconnaître, pour rendre hommage à la vérité, que le monde changerait de face si la charité parfaite y était moins rare, il faut aussi constater, par le même culte dû au vrai, que le cœur résistant aux effusions d'un autre cœur est souvent seul responsable de son ingratitude, et qu'alors Dieu glorifié par une épreuve utile à l'humilité de l'âme aimante et déçue, ne paralyse pas la vertu efficace de son amour. Purifié par ses nouvelles larmes, rendu ainsi plus digne de Dieu, il sera fécondé et ouvrira le ciel à d'autres âmes plus coupables peut-être, mais du moins n'ayant pas abusé des dons de Dieu jusque dans l'amour.

Si donc l'efficacité de la charité appartient surtout à l'amour des contemplatifs, il est aisé de concevoir quelle somme de bonheur est le partage de ces âmes, qui conduisent au port sans souffrir des naufrages, une multitude de cœurs prédestinés à cause d'elles. Sans doute elles n'ont jamais la joie de constater leur œuvre; elles ne goûtent pas ces ravissements qu'on éprouve, lorsqu'après avoir donné Dieu à une âme, on voit Dieu et sa gloire rayonner sur une physionomie transfigurée; on entend le souffle de Dieu dans une parole de reconnaissance; on admire les ressources de sa grâce dans une vie devenue tout à coup surhumaine. Sans doute elles ignorent une grande partie du bien qui console la terre et auquel elles procurent la première impulsion. Mais ce désintéressement, parce qu'il est un sacrifice, est une joie de plus pour l'âme crucifiée et dépouillée d'elle-même. L'amour de l'humanité dans le mysticisme, nous l'avons dit, n'est qu'un acte de foi; il en est de même du bonheur. Mais nous le demandons sans crainte, le bonheur ici-bas le mieux défini, qu'est-ce, pour la femme surtout, sinon un acte de foi?

A côté de cette humble certitude de l'effi-

cacité, la plus grande joie de l'amour, la vie contemplative offre encore, au point de vue du bonheur, un avantage spécial que nous ne pouvons pas passer sous silence. C'est la prérogative de combattre le mal sans en recevoir la navrante impression et la douleur sans en être témoin.

Souffrir en vue de Dieu est facile ; mais voir souffrir est un supplice, et si la compassion qui penche un cœur vers l'être affligé pour le soulager, console en quelque sorte le chagrin de contempler ses larmes et de toucher ses blessures, c'est à cause de la générosité de ce sentiment, nous l'avons constaté dejà en suivant les pas de nos sœurs des hôpitaux. Mais si au lieu de compatir à l'homme et de présenter un adoucissement toujours incomplet quoi qu'on fasse à certaines tortures physiques ou morales, on se torture soi-même devant Dieu ; si on imprime dans la solitude sur sa propre chair avec du fer et du feu, les plaies et les souffrances que l'on entend ainsi épargner à des frères ; si enfin on attire à soi les angoisses pour les détruire et les pleurs pour en sécher les sources en les répandant, il est indubitable que le dévouement est plus héroïque encore et les joies qui

en résultent plus profondes et plus vives. S'éloigner du théâtre où l'humanité gémit, pour se dispenser de soutenir le fardeau de ses amertumes serait pur égoïsme. Or, l'égoïsme est la négation de tout bonheur puisqu'il est la négation de l'amour, et ceux qui savent se distraire des peines d'autrui subissent tôt ou tard d'effroyables représailles. Mais s'écarter du drame où la douleur se débat et palpite pour l'écrire à nouveau dans son âme en caractères de sang et devenir ainsi une victime immolée, c'est joindre au courage vulgaire de la compassion le magnanime courage du martyre fraternel. Lorsque saint Paulin de Nôle, rencontrant un esclave chargé de liens, s'arrêtait en lui disant : « Vas tarir les larmes de ta vieille mère, je prends tes chaînes, » Paulin de Nôle n'était-il pas plus heureux que la mère et le fils se retrouvant embrassés? N'était-il pas plus heureux surtout que le passant qui s'était contenté de plaindre l'esclave ou de pleurer sur son sort? A coup sûr, nous n'oserions point demander si son acte était égoïste, et pourtant ces chaînes inopinément brisées par la délivrance, enlaçant, en retour, les bras et les pieds de l'illustre saint, ne sont que l'image frappante

des entraves extérieures, imposées dans les cloîtres à l'exercice des œuvres de charité. Pour réaliser en effet d'une manière profitable le désir d'un sacrifice total, en vue de coopérer à la rédemption et au soulagement du prochain, il faut être nécessairement séparé de tout contact avec le dehors, et dégagé de tout devoir dans le cercle de l'activité. C'est alors seulement qu'il est loisible à la femme de ne plus mettre aucune borne à la liberté de son amour dans la sphère immense de la douleur. O sainte et sacrée liberté ! liberté de souffrir pour que d'autres souffrent moins! liberté de souffrir assez pour mériter de ne plus voir souffrir ! Heureuses les âmes qui savent trouver sous vos lourdes chaînes l'*allégement de tous les fardeaux* (1)! Heureuses les âmes qui peuvent offrir à Dieu chaque jour, sur l'autel de leur cœur, la prière continue de leurs larmes, de leurs jeûnes et de leurs meurtrissures, car c'est une fervente prière que le cri de l'amour dans la douleur ! heureuses les hauteurs célestes où l'on aime assez pour y pleurer toujours, afin que dans les abîmes de ce monde on apprenne à être libre de pleurer beaucoup moins en aimant Dieu beaucoup plus !

(1) Bossuet, Sermon sur la vigilance chrétienne

De même que le signe d'un cœur généreux est de préférer sa propre souffrance au spectacle navrant de celle de ses frères; le signe d'un cœur pur est la répulsion du mal s'il est connu, ou l'incomparable privilége d'ignorer ce qu'il est toujours *douloureux de savoir* (1). Or, l'ignorance, charme incomparable de la jeunesse enivrée de Dieu, est aujourd'hui extrêmement difficile à conserver partout, excepté au fond des cloîtres. Là, chose merveilleuse!. on expie ce qu'on ne sait même pas, ce qu'on ne saura jamais. Si une enfant ingénue frappe à la porte d'un monastère et que celle-ci se referme aussitôt sur elle, son esprit n'y vieillit pas d'un jour, et sa maturité n'apporte qu'un prestige de plus à son inaltérable candeur. Le *Poème inouï de la Création* (2) demeure pour son oreille un chant sans la moindre dissonnance; pour ses yeux, un horizon sans la plus légère vapeur; pour son cœur, une harmonie où elle n'entend que la voix de Dieu. Le beau, le vrai, le bon, l'amour resplendissent dans son âme comme une aurore qui se lève radieuse. C'est tout au

(1) Le R. P. Lacordaire, panégyrique du B. Fourier.
(2) Victor Hugo.

plus si la mélancolie des sombres crépuscules attriste son regard. La terre lui apparaît semblable aux cieux brillants et étoilés des régions orientales. Si c'est une nuit, elle est lumineuse et fait ployer involontairement ses genoux. Dieu la retirera des champs de ce monde avant qu'elle ait soupçonné qu'alentour des grappes et des fleurs, il y a aussi sous les clartés des mêmes astres, sous les feux bienfaisants du même soleil, des plantes empoisonnées, des gerbes couchées, abattues et flétries. Sa carrière enfin, son martyre d'amour si l'on veut, sera comme la mort de Marie, une Assomption sans secousses et sans déchirement. Elle croira, elle adorera, elle chantera, elle aimera, elle aura foi en la chaste vertu des âmes comme elle a foi en Dieu, elle emportera dans les replis de son suaire l'arôme de ses virginales illusions. N'est-ce pas là un bonheur qui fait pleurer d'envie et les mères qui portent le fardeau de la vie réelle et les jeunes filles qui rêvent à ne quitter leur mère que pour Dieu ?

Sans doute de telles joies ne sont pas le partage de toutes les âmes cloîtrées. Il y a des vocations tardives qui naissent précisément des néfastes révélations du monde ; mais

si on a cessé d'ignorer au moment où le voile tombe sur le front, il est facile d'oublier, et lorsque rien ne le rapproche de ce qui révolte ou trouble, l'esprit peut sans effort retrouver ses premières sérénités. Nulle part ailleurs ce céleste contentement ne se goûte au même degré. L'Église a pour mission de lutter contre le mal, et quand on lutte contre un ennemi, il est très-rare de pouvoir le vaincre en s'en éloignant tout à fait et toujours. Il a fallu que David eût Goliath en face de lui pour le terrasser, et il faut aussi que les institutions monacales militantes s'astreignent à s'abaisser ou à s'élever, comme on voudra, jusqu'à la souffrance de se mesurer avec le mal, soit pour le prévenir, soit pour le réparer, soit pour le transformer en bien. Or, cette nécessité rigoureuse et affligeante n'a pas sa raison d'être pour les ordres contemplatifs. Ils appartiennent déjà en un sens à l'Église triomphante, et Dieu leur permet de ne plus rien savoir de la terre, si ce n'est la douleur qui la sanctifie. Au lieu donc que toute religieuse un jour où l'autre, comme Marthe au sépulcre de Lazare, pleure sur une âme qu'elle a vue mourir et s'écrie : Seigneur, il y a déjà quatre jours qu'elle est dans le tombeau, hésitant à ajou-

ter : Mais vous êtes la résurrection et la vie, je le sais, je le crois! La carmélite comme Marie-Madeleine, purifiée à sa seconde onction, ne voit plus que Jésus et le parfum qu'elle répand à ses pieds. *Elle a choisi la meilleure part qui ne lui sera point enlevée* (1).

Que les familles à qui Dieu arrache une jeune fille pour la mêler aux chœurs des couvents ne se livrent donc pas au désespoir. Qu'elles ne s'imaginent point que ce drap mortuaire descendant pour cacher à tout jamais cette charmante beauté soit un linceul ; si c'en est un, c'est celui d'une joie qui commence pour ne plus finir. Ne pleurons pas ces âmes préférées que Dieu se consacre ; mais pleurons sur nous-mêmes, incapables d'aimer assez pour concevoir la grandeur de leur mission ; et nous souvenant de cette autre parole que l'Evangile pose sur les lèvres du Sauveur Jésus, lorsque jetant un regard d'amour sur la foule qui s'attachait à ses pas pour réclamer la vérité, il disait à ses disciples : *La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers* (2), supplions le Seigneur de peupler

(1) St Luc, chap. IV, vers. 42.
(2) St Luc, chap. IV, vers. 2.

de plus en plus les solitudes des cloîtres des véritables ouvrières du salut, car au dix-neuvième siècle plus que jamais, la moisson des âmes est grande et prête à être coupée, la moisson des âmes qui se perdent parce qu'aucune sœur ne pleure, ne veille, n'expie pour elles. Les saints les ont vues dans leurs extases tomber en enfer comme des flocons de neige pressés. Quand donc y aura-t-il assez de saints pour que l'abîme de flammes ne se *dilate plus*, selon l'expression des Écritures? Quand donc, tout au moins, saurons-nous aimer, bénir, glorifier la sainteté et cesser de la plaindre, puisque là où elle se cache est levée la moisson si rare du parfait bonheur?

Maintenant, s'il nous faut être fidèle à notre première pensée, à celle qui sert de base fondamentale à ce court travail, nous nous demanderons si la vie cloîtrée dont l'auguste prérogative est d'élever l'âme non-seulement au-dessus d'elle-même, mais encore au-dessus de toutes les autres dignités ou fonctions de la vie religieuse, conserve quelque secret rapport avec la nature intime de la femme, telle qu'elle apparaît au monde depuis sa réhabilitation par l'Évangile? Cette question net-

tement posée n'étonnera personne, car nous y avons déjà répondu d'une manière générale, et à cette heure il s'agit simplement d'appliquer au mysticisme la même affirmation.

Et d'abord qu'aucun esprit ne proteste et qu'aucune conscience ne se trouble. Nous n'entendons pas ouvrir au naturalisme les portes des couvents, et nous voulons encore moins essayer de dénaturer en l'humanisant le surnaturel. Nous ne prétendons pas établir que la femme devient tout naturellement religieuse comme la fleur s'épanouit sur sa tige. Ce n'est pas cela que nous avons voulu dire précédemment, et ce n'est point cette erreur que nous allons défendre. Grâce à Dieu, nous avons appris qu'une vocation sérieuse ne peut provenir que d'un *souffle d'en haut* (1), et qu'elle est entre tous les dons imaginables le don gratuit et surnaturel par excellence. La parole intérieure du Verbe appelle l'âme choisie, et la femme, désormais consacrée aux rigueurs de la vie monacale, trouve dans cet état sublime une analogie constante avec tous les besoins,

(1) Le R. P. Lacordaire. Lettre inédite.

toutes les tendances, toutes les aspirations préexistant en elle-même à cause de son organisation naturelle, voilà ce qui encore est vrai jusqu'à l'évidence. Le nier, c'est faire injure à la plus divine des œuvres du christianisme : la transformation radicale de toute femme baptisée.

Au reste la doctrine de l'Église, infiniment plus large que certains esprits exclusifs le laissent croire, a toujours admis sans restriction l'idée des sympathies naturelles avec un état de vie embrassé surnaturellement. Elle sait adorer, en chaque personnalité, les aptitudes spéciales qui sont l'œuvre du divin maître, et n'a jamais exigé que Bourdaloue et Massillon entrassent chez les trappistes ; que Vincent de Paul et l'abbé de l'Épée se retirassent chez les bénédictins; que le P. de Ravignan, le P. Félix et le P. Minjard se fissent instituteurs de sourds-muets. L'ordre surnaturel n'est pas descendu de Dieu pour briser et anéantir l'ordre naturel, en ce qu'il a de noble et de beau, mais seulement pour l'élever, le purifier, le féconder, le rendre plus digne de servir à la fois l'homme et son Créateur. Dans la pensée de Dieu, toute vocation imposée à l'âme n'est

qu'une harmonie avec les facultés dominantes en cette âme. Or, la grande faculté de la femme étant l'amour, comment la vie religieuse qui est charité, serait-elle en opposition avec la nature de la femme?

Quand Dieu distingue au sein des générations ignorantes encore de leurs voies la jeune fille qu'il a résolu de choisir pour épouse, il regarde et touche son cœur, lui imprime un mouvement d'ascension, et l'élève ainsi jusqu'à lui, sans qu'il soit nécessaire pour cela d'y susciter aucun effort; car quelle résistance, quel obstacle à ce dessein de la grâce aurait à opposer l'âme d'une femme? Elle est née vierge, *sa vocation est d'aimer* (1), et pas une seule des fibres de son cœur, encore qu'elle se soit un instant orientée vers la terre, n'a senti d'autre tressaillement que le frisson de ce qui demeure virginal. Elle court donc prendre le voile pour être vierge toujours et aimer davantage. Rien dans cet acte n'est à ses yeux ni étonnant, ni nouveau, ni héroïque. Si elle a connu l'amour, elle ne l'avait conçu que par le sacrifice; si elle n'a connu que l'amour de

(1) Le R. P. Lacordaire, dans Mme Swetchine.

Dieu, elle suit sans distraction et bien aisément cette pente éclairée. Dans l'un et l'autre cas, elle n'a qu'à monter, et la femme monte dès qu'elle aime, puisque l'amour dans son cœur n'est jamais autre chose qu'un flot enlevant les flots, abandonnant tout rivage et *dépassant tout écueil sans en toucher aucun* (1) pour envahir le ciel. Lors donc qu'on aime avec pureté si naturellement, ou pour parler plus juste, lorsqu'on aime surnaturellement ce qui est naturel, est-il donc très-difficile, pour peu que le bon Dieu aide, d'arriver jusqu'au parfait amour du mysticisme, ou du moins à l'imitation de sa pureté et de son désintéressement, quand on est destiné à le pratiquer dans des sphères moins hautes.

Résumons-nous, qu'est-ce que le mysticisme? L'oubli absolu de ce qui n'est pas l'idéal aimé, et en même temps la volonté de souffrir pour lui. Or, cette définition n'est-elle pas identique à celle de l'amour, tel que le comprend depuis dix-huit siècles la femme chrétienne, cet *être surnaturel* (2), pour nous servir de l'heureuse expression de

(1) L'auteur de la Réforme de Malte.

(2) Livre du Pape.

Joseph de Maistre, et rassurer immédiatement ceux qui craignent de s'égarer dès qu'on les convie à aborder un certain ordre d'idées? Est-ce que la femme ne s'absorbe pas sans réserve dans l'objet de sa tendresse dès qu'elle l'a choisi? Est-ce que la douleur supportée sans relâche et même désirée n'est pas l'inclination constante de son amour? L'amour pour elle, *sous quelque forme qu'il se présente, c'est l'abnégation* (1), et si elle était trop heureuse, elle tremblerait avec des larmes brûlantes, s'imaginant ne point aimer. Elle croit qu'il faut avoir souffert pour être sûre de s'être donnée ! Tandis que l'homme veut jouir dans ses affections, la femme veut souffrir, c'est son premier comme son dernier espoir, et c'est pourquoi, sans tache dans ses ardeurs, *elle aime éternellement dans un jour qui finit* (2).

Tout amour véritable a faim et soif d'austérités. Il n'ignore pas que les joies les plus pures l'altèrent, l'énervent et le diminuent. On se lasse de ne voir et de ne cueillir que des fleurs, eussent-elles cet éclat qui venant de Dieu ne saurait se faner. L'âme s'use dans des épanouissements trop prolongés.

(1) Madame C. Fée.
(2) Le R. P. Lacordaire, sainte Marie-Madeleine.

Mais quelle âme généreuse s'est jamais fatiguée de souffrir à cause de sa tendresse ? Quel cœur s'est plaint jamais de se dévouer toujours ? La souffrance alimente, exalte, ravive et sanctifie l'amour. C'est la coupe enchantée quoiqu'amère, où dès ici-bas il s'enivre de gloire et d'immortalité. Or, où est la femme qui n'approche pas incessamment ses lèvres de ce breuvage divin? Heureuse quand elle n'a pas, en vidant alors le calice jusqu'à la lie, le secret besoin d'expier non pas ses fautes, mais son malheur ! Où est la femme qui n'a pas eu dès ses premières années la demi-révélation de ce mysticisme où elle épure sa vie ?

On le voit, il y a du mysticisme dans tout sentiment chaste et délicat, et c'est ici-même, au fond de ces mystères, que gît obscure quoiqu'évidente l'affinité merveilleuse que nous voulions saluer entre la femme et la carmélite, affinité qui n'est pas complète en tous points, bien entendu, qu'il serait même impossible d'analyser mathématiquement, mais que le cœur saisit et que la foi admire sans remords, puisque sans rien diminuer du prestige, de la sainteté, de la supériorité de la vierge cachée sous le cilice, elle

honore la femme crucifiée à ses devoirs. Si le Christ attire à lui des âmes, s'il donne à la religieuse des mérites assez surabondants pour racheter l'humanité déchue, c'est le Christ aussi qui crée la vertu de la femme pour préserver, élever, purifier et sauver enfin, en le charmant, le cœur de l'homme régénéré. Comment alors le mysticisme de l'une serait-il en contradiction manifeste avec le mysticisme surnaturel de l'autre ? Que gagnent ceux-ci à opposer le dévouement de la femme au prétendu égoïsme de la vierge? Que gagnent ceux-là à vouloir absolument que la vierge au Carmel, au lieu d'être heureuse, ne soit qu'une martyre broyée sous les coups de la grâce ? Le bonheur est-il dans la permanence de la joie ou bien dans la permanence de l'amour, et faut-il tout dire aux âmes qui ne savent rien deviner ? Quant au monde, enseveli dans ses ténèbres, il ne pénètre aucune des régions lumineuses, il nie la puissance de la carmélite, il rend souvent stérile la puissance de la femme. Et cependant, sans la robe de bure des épouses de Jésus-Christ, sans la robe blanche de la fiancée chrétienne, où serait le ciel sur la terre, et qui donc ici-bas chanterait le *Sursum corda?*

CHAPITRE V.

Les ordres enseignants. — La maternité spirituelle.

Ainsi, sous quelque forme que l'on considère le sacrifice, on y trouve pour la femme d'inénarrables joies. Plus même le sacrifice est douloureux, plus ses joies augmentent, parce que l'intensité de son amour s'élève proportionnellement. La vie des sœurs de charité, la vie du Carmel, en sont les irréfragables preuves, et si de tels mystères sont difficiles à saisir par l'esprit, ils conservent du moins dans les cœurs catholiques un intelligent écho. Ceux même qui nient le surnaturel ne se peuvent pas garantir d'en recevoir à certains intervalles la suave impression.

Malgré eux, ils en respirent le parfum comme celui des fleurs cachées qu'on refuse de cueillir au bord des eaux ou qu'on foule aux pieds dans les prairies. Mais quel que soit l'enthousiasme inspiré par ses sublimes plaisirs, il fatigue vite l'admiration, et après s'y être complu en bénissant, on est tenté bientôt de demander à l'humanité s'il n'y a dans son sein que la honte de l'abaissement moral et le gémissement de la douleur physique, auxquels a répondu le génie monacal par l'œuvre de l'expiation et le culte des ulcérés. On voudrait un tableau moins sombre à l'œil, moins extraordinaire que celui des macérations, moins déchirant que celui des hospices et où la vue du cœur se pût reposer. On interroge Dieu qui a créé dans son Église un *amour pour toutes les misères et des misères pour rassasier l'amour* (1), afin de savoir s'il a réservé aux vierges les plus délicates et les plus timides un malheur devant lequel leur âme ne cessât point de s'épanouir, un délaissement qui fît couler des larmes dont la douceur console plutôt qu'elle n'afflige. La réponse de Dieu, il y a longtemps que ses

(1) Le R. P. Lacordaire. Lettre sur le Saint-Siége.

serviteurs la connaissent, est la misère de l'enfant pauvre. Oublions les lits des malades et leurs saintes horreurs, les cloîtres et leurs jeûnes, ne songeons plus qu'aux tendres émotions de la maternité spirituelle, œuvre charmante et divine par laquelle le Christ a donné à l'orphelin une mère, à la vierge un enfant, au monde un spectacle digne de Dieu plutôt que de l'homme, dont l'antiquité n'avait pas mérité de jouir, qui est demeurée inimitable hors du catholicisme, et qui devait, dans tous les siècles, être beaucoup aimée sans être bien comprise. Cette maternité spirituelle dont l'austère prestige séduit la conscience, avant même qu'on en ait apprécié les éléments, est-elle pour la femme une joie réelle ou seulement une pieuse illusion? Demandons-le aux rapports que la nature a créés entre la femme et l'enfant, aux liens que le christianisme à son tour a formés entre la vierge et l'enfance. On nous pardonnera de pousser cet examen jusqu'au scrupule. Nous ne tenons qu'à une chose, à la probité de nos affirmations, et reconnaissant qu'il y a un abîme entre les joies d'une mère serrant son fils contre son cœur et les joies d'une religieuse tenant par la main l'enfant d'une autre femme, nous

voulons avant tout combattre l'erreur générale qui est de trop les confondre, quelquefois même de les comparer. Cette erreur n'indique aucun mauvais vouloir chez ceux qui l'adoptent, mais elle a pour conséquence d'amoindrir en même temps la femme et la religieuse; de diminuer d'une part le triomphe du christianisme sur la nature, et de l'autre les droits les plus sacrés que celle-ci puisse revendiquer. Pour beaucoup d'esprits, s'incliner devant une fille de Vincent de Paul veillant près des berceaux d'une crèche, ou s'arrêter devant une jeune femme allaitant son premier-né, c'est répondre à une seule et même idée; c'est rendre purement et simplement hommage à cette majesté supérieure à tout, qui enveloppe d'un voile divin la femme et l'enfant dès qu'ils sont ensemble. Distraction inouïe! qui adore au même degré les créations de Dieu les plus dissemblables! Si la femme mère est *le chef-d'œuvre de la nature* (1), la vierge, mère par le cœur, est assurément *le chef-d'œuvre de la grâce* (2), et paraître assimiler leurs joies c'est non-seu-

(1) Le P. Carbois, sermon prononcé à Riom dans l'Église de Notre-Dame-du-Marthuret.
(2) id. id.

lement abaisser le surnaturel au niveau de ce qui est terrestre, mais c'est encore supposer la nature assez peu élevée pour n'avoir rien souffert du plus cruel de ses renoncements.

Il ne faut pas l'oublier et nous serions désolés d'encourager à le méconnaître : lorsque le soir venu, la religieuse remet entre les bras de sa mère le cher enfant auquel elle a consacré sa journée, le bonheur de l'une devrait humainement parlant navrer l'âme de l'autre, et si le Christ dès longtemps n'avait inondé la vierge de l'onction de son esprit, cette femme à cette heure-là se suiciderait elle-même en déchirant son cœur. Oui, disons-le bien haut parce que cela est vrai : si la femme aime les enfants, elle veut qu'un enfant lui appartienne ; elle aspire à lui donner la vie, à le nourrir de son lait, à l'attendre avant sa naissance, à le nommer tandis qu'il n'est encore qu'un néant; elle souhaite recevoir de lui le premier sourire comme elle lui destine le premier baiser; elle désire enfin qu'il l'aime et la caresse toute seule, parce qu'elle seule l'a porté dans son sein, le chérit de cet amour immense que nul, excepté la mère, ne sait exprimer. En un mot, la femme a besoin que l'enfant aimé soit son fils, et alors il devient pour

elle la séduction suprême, la merveille où se résume à ses yeux toutes les beautés du ciel et de la terre. *L'amour est le poids de l'âme, il l'entraîne partout où il se porte* (1), et aucun amour, dans l'ordre naturel, n'a jamais eu une force attractive comparable à celle qui penche la femme vers ce petit être dans les langes, qu'elle a mis au monde et qui grandira sous son aile. *Le plaisir de l'homme, c'est l'homme* (2). Le plaisir de la femme, c'est l'enfant; plaisir digne d'elle, digne de ce cœur qui se perd en joie et en reconnaissance lorsqu'il bat à côté d'une petite tête endormie où ne se conservera pourtant d'une tendresse si ardente qu'un souvenir heureux mais lointain ! Nous n'insistons pas davantage sur ce bonheur, qui voudrait le nier? Les poètes l'ont peint, les peintres l'ont poétisé, le marbre a essayé d'en reproduire l'ombre, la langue chrétienne l'a sacré par l'organe de ses plus beaux génies. Avant le Christ, il n'y avait rien de plus haut, de plus saint, de plus pur dans l'humanité, et si le christianisme, en renouvelant la face de la terre, a placé audes-

(1) St Augustin.
(2) Bossuet.

sus de toutes les joies celles des vierges, néanmoins il n'a rien enlevé à l'éclat de la maternité. Le Christ lui-même a voulu avoir une mère qui cédât au charme de cette auguste prérogative, et l'adoration de Dieu ne privait pas la Vierge Marie des maternelles délices qu'elle goûtait avec l'enfant Jésus.

Or, si telle est pour la femme l'attraction d'un cri ou d'un sourire sortant d'un berceau, il est facile de comprendre ce que deviendra, pour celle qui n'est pas mère, l'entraînement qu'elle a subi un jour ou l'autre vers l'enfance ; ce qui se passe au fond d'une âme, si elle a perdu l'espoir de propager sa vie, lorsque le regard d'un enfant vient la saisir tout à coup et lui faire mesurer son malheur. O qui pourra déplorer assez ce malheur et gémir sur l'effroyable supplice qu'il inflige. Napoléon, enchaîné sur le rocher de Sainte-Hélène, n'avait pas l'idée d'un désespoir si poignant. On voit des femmes stériles porter envie aux femmes qui ont perdu leurs fils, parce que, disent-elles, elles ont été mères. On voit de jeunes femmes adorées, belles, riches, comblées de tous les dons de l'esprit, frissonner à la vue de la mendiante qui, au coin d'une rue, tient son fils sur ses genoux,

et mépriser la félicité à laquelle manque le seul bien auquel elles aspirent. On voit dans les familles les plus unies des sœurs s'éloigner des enfants de leurs sœurs, et le monde qui le leur reproche n'a pas le secret de l'angoisse et de la délicatesse d'un sentiment si douloureux. Il ne faut pas s'en étonner, le cœur de la femme est un peu comme l'Évangile, un livre scellé pour ceux qui ne sont point dignes d'y lire. Pourquoi en effet reprocher à une femme son éloignement pour un objet qui lui rappelle avec tant de force l'écueil où déjà tant de fois sont venus se briser les flots montants de son bonheur. La nature lui refuse ce qu'elle lui avait si éloquemment promis, mais elle n'a pas le pouvoir de l'en consoler. Sa seule ressource, et elle en use largement, est de changer l'attrait de l'enfant en une désolante répulsion. La femme, ne pouvant pas imposer silence à son cœur, et cesser de chérir cette charmante petite créature dont les grâces lui font tant de mal, ne voudra plus ni la voir ni même y songer. Elle essaie de nier son empire, elle la fuit comme en ayant peur, et si elle la rencontre elle ne la regarde, ni ne la touche, ni ne se détourne pour l'embrasser,

ni ne l'enlève des bras de sa nourrice, ni ne se baisse pour la relever si elle tombe, tremblant de se retrouver vivante après avoir été caressée! La certitude de trop regretter la porte à l'oubli, la certitude de trop aimer produit et excite la répulsion. Elle voudrait ne pas savoir qu'il y a des enfants qui entourent de leurs bras le cou penché de leurs mères; ce souvenir est pour elle comme le fer dans la plaie.

Sans doute, il y a des femmes plus ou moins atteintes sous ce rapport. Il y en a qui s'exaltent, d'autres qui se modèrent, mais il n'y en a pas une seule qui, prosternée dans la poussière et les larmes, n'ait dit un jour ou l'autre en assiégeant le ciel de ses plaintes : *O Vierge! je suis femme et je n'ai pas d'enfant* (1). Il n'y en a pas qui ne soient plus ou moins victimes de ces impressions, et si elles ne sont pas toujours des victimes assez résignées, qu'elles se rassurent, Dieu aura des miséricordes pour une si magnanime faiblesse!

Et qu'on n'oppose pas non plus à ces remarques préliminaires la tendresse des jeunes filles pour les enfants, ou la joie qu'elles

(1) Mme Emile de Girardin

éprouvent à s'en occuper. Cette objection n'a aucune valeur, il serait irrationnel de considérer la jeune fille comme pouvant servir en quoi que ce soit de terme de comparaison. Ce type charmant et divin n'est point achevé et n'inspire dans l'ordre de la nature comme dans celui de la grâce, que l'idée d'un heureux et virginal pressentiment. L'Église catholique n'imaginerait certes pas de placer une jeune fille dans un hôpital militaire ou dans une salle d'enfants trouvés. Elle exige de la vierge consacrée une toute autre maturité. Elle lui demande une volonté et non des désirs, des vertus acquises et non des aspirations, la connaissance de soi, la possession de sa vie, la plénitude de son cœur comme de sa raison, et non un souffle s'ignorant lui-même. Qu'une jeune fille visite une crèche ou une salle d'asile, on peut être certain que l'émotion qu'elle en reçoit ne ressemble en aucune manière à celle qu'éprouve au même moment la sœur de charité qui l'accompagne.

L'affection des âmes jeunes pour les enfants cache une espérance indéfinie qu'on ne s'explique pas et qui enchante. On n'apprécie encore ni la profondeur de ce sentiment, ni

l'affreux chagrin qui sera imposé s'il vient un jour où on y renoncera. On jouit du moment présent sans arrière-pensée, puisqu'on n'a encore ni le secret de l'avenir, ni le dernier mot du présent, ni l'intelligence du passé. L'amour de la jeune fille pour l'enfant avec lequel elle joue, qu'elle embrasse avec transport, alors même qu'il lui est étranger, qu'elle se fait un si grand plaisir d'endormir ou de réveiller, ne saurait donc que confirmer ce que nous avons précédemment établi. Il prouve l'attrait irrésistible de l'enfance même à l'égard de la vierge, puisque le cœur, dans les premiers enivrements de l'ignorance la plus naïve, est déjà désarmé devant la chaste tentation de toucher un berceau.

Si la tentation ne produit encore que cette suave émotion à peu près incomprise, c'est que l'heure n'a pas sonné où elle se changera en répulsion. Toutefois cette heure viendra, n'en doutons pas. Elle retentira trop tôt inflexible et lugubre. Dès que la jeune fille connaîtra sa destinée, encore qu'elle l'ait volontairement choisie, tout à coup le voile des illusions tombera de ses yeux, elle deviendra une femme en face d'un petit enfant. Les vierges

ont un cœur de mère, c'est là leur gloire et leur plus haut mérite. Que si, par l'élévation de leur vertu, ces âmes privilégiées, dont le nombre augmente chaque jour dans le monde, pour des causes qu'il n'entre pas dans nos intentions de signaler, arrivent à une victoire complète dans cette terrible lutte entre la femme et l'enfant, et puisent dans un généreux sacrifice le courage d'aimer, de soigner, de s'occuper encore de l'enfance avec joie, il faut reconnaître et exalter ici l'action du christianisme, qui a des baumes pour toutes les blessures. Mais ce serait une offense faite à la femme qu'attribuer à la nature, réduite à ses seules forces, ce triomphe surhumain. L'amour du Christ est le seul horizon qui puisse dédommager la femme vierge elle-même de ne plus voir l'horizon de la maternité.

Ne prenons donc pas garde à ces préoccupations si peu sérieuses des intelligences faibles ou superficielles, et ouvrons notre âme pour contempler la religion catholique opérant un de ses plus éclatants miracles, c'est-à-dire admettant comme des axiomes la séduction, puis la répulsion que l'enfant tour à tour exerce sur la femme qui n'est pas sa mère, et

néanmoins voulant des légions de vierges au service de l'enfance et les voulant heureuses.

L'œuvre est grande et effroyablement difficile, ne nous y trompons pas. Rien n'est impossible à Dieu, mais il lui est plus aisé de placer une carmélite derrière des grilles ou une fille de Saint-Laurent dans une salle décimée par le choléra, que de lever au sein des sociétés chrétiennes des femmes renonçant à la maternité, et consentant néanmoins à se consacrer à l'enfance. Car la femme est naturellement compatissante, naturellement austère, et pour l'amener au sommet du Carmel ou au foyer des maladies contagieuses, il suffit de l'élever au-dessus de sa nature, sans rien briser d'elle-même. Dieu n'a dans ce cas qu'à édifier son ouvrage surnaturel sur le fond préalable et sympathique que sa main créatrice avait disposé à lui devenir conforme. Mais quand il s'agit de créer une vierge mère, assez tendre pour aimer les enfants d'une étrangère, une mère vierge assez désintéressée pour aimer les enfants uniquement pour eux, sans en ambitionner ni un regard, ni un baiser, ni un sourire, il ne se trouve dans la nature qu'une solennelle révolte à une entreprise si extraordinaire. Le

dévouement heureux d'une femme à un enfant auquel rien ne la rattache, n'étant qu'une manifeste contradiction avec les tendances de l'être dans ce qu'il a de plus profond et de plus intime, il faut, si Dieu veut résoudre le problème, qu'il crée un nouveau type, et pour vaincre le premier subsistant de par sa volonté, il faut qu'il saisisse son glaive et qu'il tue; il faut immoler et détruire avant de changer et de transformer; il faut la mort avant la résurrection, l'anéantissement avant la vie, les gémissements avant le cantique.

La femme devra se fouler aux pieds, comme Françoise de Chantal marcha sur le corps de son fils, si elle veut devenir la mère spirituelle de plusieurs générations d'anges. Martyre plus douloureux que celui des jeûnes et des macérations, plus déchirant que celui de baiser des plaies hideuses! holocauste qui ne pouvait être obtenu de la femme qu'après que Marie s'était tenue debout au pied de la croix! Elle qui eût préféré le sacrifice de la maternité divine au sacrifice de la virginité, et qui, devenue mère sans cesser d'être vierge, livrait son fils unique pour la rédemption du monde, avait eu la force de

s'entendre adresser cette parole : *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi* (1)*?* Cette parole qui, dans le texte évangélique, nous le savons tous, ne se rapporte pas directement à la maternité spirituelle, mais en offre aux esprits attentifs le sens exact et la mystérieuse compréhension, montre comment une femme, vierge par sa vertu et mère par son amour, pouvait chérir un fils en consentant à laisser entre elle et lui toute la distance du ciel à la terre.

En effet, il ne devait y avoir, dans tous les siècles à venir, rien d'ému ni de terrestre entre l'enfant adopté et la vierge devenue sa mère par la tendresse surnaturelle. Dieu lui-même devait se placer entr'eux, et la femme si naturellement, si facilement, si divinement vierge en face de toute séduction, le serait aussi en face d'un berceau. Désormais elle entendra sans frémir le cri qui s'en échappe, elle recevra sans tressaillement le sourire qui l'illumine; elle aimera l'enfant d'une affection toute immatérielle et si virginale qu'elle la placera au-dessus même de ses caresses, de ses charmes, de la joie qu'elle pourrait ressen-

(1) En saint Jean, ch. II, vers. 4.

tir en le comblant de ses soins. Elle ne se penchera plus vers lui entraînée par cette attraction que nous avons essayé de définir, elle la dominera jusqu'à lui faire atteindre la hauteur de son âme. Ce n'est pas l'enfant qui l'attire en lui tendant ses petites mains, c'est elle qui l'élève dans ses bras pour le porter au ciel. En l'embrassant, elle ne se fond pas en joie, elle s'abdique. Il n'est plus le nœud qui pour elle attache Dieu à la terre, il est un lien brisé qui la laisse libre de s'élancer en Dieu. Il n'est plus l'autel dont le pur encens glorifie l'acte divin de la création, il est le temple au seuil duquel elle vient s'offrir en hostie avec le Dieu rédempteur. L'enfant la touche moins qu'il ne la ravit. Elle n'est pas la femme radieuse qui se donne corps et âme, elle est la femme en extase qui se dévoue par abnégation et désintéressement. Elle aime ce cher petit jusqu'à mourir, mais c'est Dieu plus que l'enfant qu'elle aime, c'est l'enfant plus qu'elle-même. Elle ignore le retour légitime qui confond par une même étreinte dans le cœur de la femme, les joies de l'amour et l'honneur de la maternité. Le regard du fils de ses larmes ne lui dit plus son bonheur ou ce qu'elle a perdu; il lui laisse seulement la con-

viction qu'un jour, le plus grand de sa vie, elle a préféré Dieu seul même à ce regard, et que dès lors son divin époux, le Seigneur Jésus-Christ, a eu pour sa bien-aimée des joies que les mères ne connaîtront pas même au sein de la béatitude, puisque les vierges seules chanteront aux cieux le cantique de l'Agneau.

Aussi et c'était le but suprême de la Providence, l'enfant, auquel elle a voué par choix toutes les ardeurs de son âme et toute la tendresse de sa conscience, ne deviendra jamais pour la religieuse, quoiqu'il arrive, un objet de répulsion. Ayant fait pour Dieu le sacrifice d'avoir *un ange à elle* (1), elle chérira sans regret, sans jalousie, sans amertume, sans arrière-pensée, les anges d'une autre femme. En les voyant, si son cœur bondit et se précipite, il n'y aura du moins ni déchirement, ni frémissement, ni effroi, ni angoisse dans les abîmes intérieurs. Elle inclinera son âme par amour, sans doute, mais sans que son amour s'éloigne des rivages où les flots vaincus ne se heurtent que pour remonter et se perdre dans les cieux. L'enfant sera beau comme un chérubin ou d'une laideur repous-

(1) Mme Emile de Girardin.

sante ; ses yeux brilleront comme des étoiles ou seront voilés sans éclat ni rayons ; son esprit sera ouvert ou à tout jamais fermé ; que lui importe ? Elle est sa mère par l'oubli de soi, elle l'est devenue sur le tombeau vide et dévasté de sa propre personnalité ; elle peut se dire en le contemplant : le *moi a perdu sa substance* (1). Aussi la beauté de l'enfant, son intelligence ou son malheur lui seront également chers. Si elle ose avoir une préférence, elle sera le partage du fils le plus disgracié ; quand il mourra, il lui coûtera plus de larmes que ses frères ; quand ses frères la quitteront pour ne plus la revoir, elle les suivra du cœur, non pas avec tout le poids de sa vie dans ce qu'elle a de plus profond et de plus navrant, mais dans ce qu'elle a de plus élevé, par cet essor de l'âme qui cherche dans le sein de Dieu et y trouve, malgré l'absence, ceux qu'elle a une fois aimés en lui.

La maternité spirituelle n'est point une chose de ce monde. Elle est une forme de l'amour de Dieu, elle est l'éternité qui commence dans le temps. Aucune de ses émotions n'appartient, même indirectement,

(1) Mme Swetchine. *Nunc dimittis.*

à la terre. Elle a rendu infinie et surnaturelle, en la créant virginale, la tendresse de la femme pour l'enfant. Elle a produit une individualité mystérieusement angélique, que l'on distingue au milieu des autres femmes dévouées à la vie monacale, comme la manifestation toute particulière et sublime *d'une pensée de Dieu* (1). Elle est la magnifique expression d'une double virginité, d'une virginité nouvelle, car autre chose est pour la femme de se consacrer à son fiancé, le Seigneur Jésus-Christ, autre chose est de monter, en face d'un enfant, à cette complète abdication où nous venons de voir atteindre la religieuse. Dans le premier cas, tout est joie ; dans le second, tout est héroïsme. Mais remercions Dieu, *il est des âmes à qui l'héroïsme ne semble que du bonheur* (2).

Ce résultat, quelque grand et heureux qu'il fût, ne suffisait point au cœur de Dieu. Il n'élevait les joies de la femme que sur des ruines, et si Dieu aime les destructions volontaires parce qu'elles le glorifient, il ne s'y complaît qu'autant qu'il réserve dans sa mi-

(1) M[me] Swetchine, texte : **Chacun de nous est une pensée de Dieu.**

(2) M. de Rémusat.

séricorde à l'être anéanti par amour des moyens nouveaux et plus doux de dilatation. L'honneur de la femme était de s'immoler sans espoir d'une compensation quelconque ; l'exquise prévenance de l'amour infini désira rendre hommage à tant de générosité, et la Vierge mère, si supérieure aux femmes les plus saintes, ne devait dans les desseins de Dieu recevoir de sa munificence qu'une génération transfigurée, non-seulement tout à fait digne de lui appartenir, mais capable d'augmenter par son relief le prestige de son adoption. Par respect pour ses épouses, le Seigneur Jésus avait détruit la séduction naturelle de l'enfant; par pitié pour ce cher déshérité, il résolut de le revêtir d'une onction surnaturelle qui, en le sacrant aux yeux de la mère, le rendrait plus apte à être le bonheur et la gloire d'une femme vierge.

La rénovation de l'enfant est, dès ici-bas, une des récompenses anticipées de la maternité spirituelle, et un seul mot tombé en un jour d'effusion des lèvres du Christ opéra ce prodige. Il avait dit déjà : *Laissez, laissez venir à moi les enfants* (1)! parole que tant de

(1) En saint Marc, chap. X, vers. 14.

prêtres, de religieux, d'hommes de génie, dans la suite des âges, s'appliquèrent amoureusement. Il avait ajouté en une autre occasion : *Si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le jetât au fond de la mer* (1), éveillant ainsi sur l'enfance et la jeunesse l'ardente et inépuisable sollicitude de son Église. Les vierges mères avaient entendu ce premier appel, compris et goûté les délices qu'il ne révélait qu'à demi. Pourtant le Seigneur Jésus, de peur qu'on se méprît sur sa prédilection pour les membres les plus infimes de son héritage, insista sur cette adorable faiblesse de son divin cœur, *et, s'étant assis, il appella les douze et leur dit : Si quelqu'un veut être le premier, il doit être le dernier de tous et le serviteur de tous. Puis il prit un petit enfant qu'il mit au milieu d'eux, et l'ayant embrassé, il leur dit : Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant comme celui-ci me reçoit, et quiconque me reçoit, ce n'est pas moi qu'il reçoit, mais celui qui m'a envoyé* (2). Ineffable promesse, parole

(1) En saint Matthieu, chap. XVIII, vers. 6.
(2) En saint Marc, chap. IX, vers. 34, 35, 36.

créatrice, qui allumait dans l'âme de la femme les feux inextinguibles d'un enthousiasme dévoué; qui imprimait au front de l'enfant le plus difforme le sceau indélébile de sa royale ressemblance; qui rendait un petit infirme, gisant à demi-nu sur le pavé, plus cher à Madame Legras que ne le sont, aux souveraines, les fils adulés des rois; qui plaçait, au-dessus de toute appréhension maternelle, les tendres inquiétudes des vierges pour la poitrine malade d'un orphelin!

Dès lors toute barrière était renversée, tout obstacle vaincu, tout chagrin méprisé, toute distinction impossible, toute fatigue surmontée. L'Océan et ses tempêtes, les fleuves et leurs débordements, les montagnes et les précipices, les neiges du nord ou le soleil de l'équateur, les cultes divers et leurs exigences, les races et leurs préjugés, rien ne pouvait plus séparer les mères des fils de leur foi! rien ne pouvait plus effleurer les transports de la vierge ayant conquis un nouvel enfant, car ce petit être en larmes n'est plus pour elle un étranger : c'est Jésus dans la crèche. Elle le voit, le touche, l'instruit, le contemple, nul doute ne traverse son esprit ou ne trouble son cœur; c'est lui-même, elle en a l'invincible

certitude, il l'a affirmé, et sa parole est infaillible. Comme Marie à Bethléem, elle adore ce qu'elle aime, elle aime ce qu'elle adore. Les pleurs de l'enfant, sa détresse, ses souffrances, son délaissement, tout la ramène à l'étable. O comme le plus léger soupir ou le moindre mouvement échappé de ce lieu béni a le secret d'*émouvoir ses affections* (1). La ferveur de sa tendresse se surexcite jusqu'à la défaillance. Ne pouvant plus contenir ses joies, elle appelle les anges afin qu'ils viennent la soutenir, en entourant de gloire cet amour éternel, abaissé jusqu'à reposer sur ses genoux ! Divin enfant Jésus, donnez à tous ceux qui n'en auraient pas l'intelligence le sentiment d'un tel bonheur !

Il semble ici que tout mystère est épuisé et qu'on ne peut rien concevoir de plus, ni pour la joie de la femme ni pour la gloire de l'enfant. Mais y a-t-il des limites à l'infini? y a-t-il des bornes à l'amour? et l'amour qui, en Dieu, a la fécondité pour caractère dernier, privera-t-il de cette haute prérogative la maternité spirituelle? Dieu ne l'a pas voulu. Il a voulu que l'attrait virginal qui élève la femme

(1) Bossuet.

au service de l'enfance délaissée fût fécond, et qu'en incarnant une nouvelle vie dans l'âme du fils aimé, il préparât un ravissement nouveau pour le cœur de sa mère. Elle ne lui a pas communiqué la vie du temps, et il ne lui a rien appris non plus des joies de la terre; mais comme il l'a initiée par avance aux extases éternelles, en retour elle suscitera en lui la vie de l'éternité. De même qu'il lui représente Dieu, qu'il lui parle de Dieu, qu'il lui fait toucher Dieu, qu'il l'unit à Dieu par chacune de ses respirations, de même elle veut lui rendre ce qu'elle lui doit, elle le conduit à cette crèche où l'on est si heureux de pleurer, et où si souvent il l'a menée à son insu. Elle lui fait connaître ce royaume du ciel d'où il descend pour y remonter, puisqu'il appartient à ceux qui lui ressemblent. Il lui révèle chaque jour la présence du Rédempteur du monde, elle lui apprend en reconnaissance le nom de celui qui l'a envoyé. Pauvre enfant! sa mère, selon la nature, n'a ni le loisir, ni la pensée, et quelquefois même, hélas! ni la volonté de lui nommer Dieu. Sa mère, selon la grâce, mille fois plus heureuse dans sa virginale fécondité, va développer dans son cœur le germe de l'immortelle prédestination. Elle va dépo-

ser, en son sein, d'un seul coup, en lui faisant saisir l'idée de son Créateur et de sa responsabilité personnelle, les premiers rudiments de la vie morale, de la vie intellectuelle, de la vie chrétienne, et, dans des régions moins hautes, on pourrait dire aussi de la vie réelle. Car, qu'est-ce que la vie sensible jusqu'à ce que la raison l'éclaire? Qu'est-ce que la vie de l'enfant, s'il ne sait d'où elle vient et où elle va? Qu'est-ce que ce grain de poussière, s'il est inanimé? Qu'est-ce que l'éclat de ce front, la douce voix de cette bouche gracieuse, le battement de ce cœur, si l'âme n'a pas encore la conscience d'elle-même? Qu'est-ce enfin que l'enfant, même pour la femme dont il est le fils unique, jusqu'au jour où il adore son père qui est dans les cieux? Mais aussi quel moment pour la vierge mère que celui où, après mille efforts, mille tentatives, mille défaites, elle ébranle cette âme devenue docile, éveille sa foi, ouvre le cœur de l'enfant et le fait tomber à genoux pour aimer et prier! Quelle heure qu'une heure semblable, et quelle magnifique création? Au lieu que dans la naissance de l'homme, c'est Dieu qui le donne à la femme; ici, c'est la femme qui donne Dieu à l'homme. Au lieu que dans la

nature, Dieu seul a le pouvoir de parler au néant et de créer l'être, ici, la femme aidée de la grâce, par sa propre parole, est investie d'une égale puissance. Elle arrache l'âme au néant de l'ignorance absolue, elle évoque une vie, elle la créé dans la plus rigoureuse acception du mot. Et ce qu'elle produit ainsi, nul autre sans elle ne pourrait le produire, car si la sœur de charité n'apparaît pas au fond des forêts de l'Amérique ou sur les rives de l'Océan indien, qui apprendra à l'enfant esclave qu'il a une âme libre fiancée de Jésus-Christ? Et lorsque, dans la suite, il est permis à cette femme de conduire pas à pas ces jeunes cœurs de la crèche au calvaire, de la prière à la cène, *de la foi à l'amour* (1), de l'amour à la première communion; lorsqu'à l'aurore de ce jour sans pareil elle orne de ses mains l'autel où ses fils se préparent à monter; lorsque, sans lever le voile de son humilité, elle entend des voix s'échapper du tabernacle pour lui dire tout bas que sans elle jamais ils n'auraient bu au calice de l'éternelle alliance, quel bonheur doit inonder son âme?

(1) Le R. P. Lacordaire. Première lettre sur la vie chrétienne.

Maintenant fixons notre regard sur un seul point du monde, vers les contrées, par exemple, où fonctionne l'œuvre admirable de la Sainte-Enfance. N'est-ce point encore une ineffable allégresse qui surabonde du cœur de la religieuse quand, la nuit étant descendue et ses enfants endormis, elle vient à repasser en son âme le nom de tous ses petits mourants qu'elle a ressuscités? Sans doute, il y a des larmes dans cette joie. Beaucoup, hélas! des élus de son dévouement, n'attendaient pour rendre à Dieu leurs faibles souffles que l'onde baptismale, qu'elle avait hâte elle aussi d'épandre sur leurs fronts. Elle ne peut pour sa consolation que nombrer leurs phalanges, elle ne les verra qu'au ciel ou dans ses rêves. Mais si les regrets et la fatigue ont pu vaincre ses forces, quelle puissance pourrait troubler le ravissement d'avoir augmenté les chœurs du ciel? Et tous les anges heureux, enfants de cette femme, ne viendront-ils pas dans son sommeil essuyer ses pleurs, lui montrer leur beauté, lui exprimer leur amour? N'est-ce pas leur cantique qui annonce son réveil, et chaque matin, ravivant son courage, ne lui désigne-t-il pas par avance les anges qui, à leur tour, chanteront le lendemain.

Le Dieu des armées auquel ils sont si fiers d'obéir ne leur a-t-il pas intimé l'ordre d'entourer leur mère à chaque heure, afin que son pied ne se blessât contre aucune des pierres du chemin? Et n'est-il pas évident que cette femme ne touche point le sol d'ici-bas? Ses fils du ciel lui permettent à peine d'embrasser ses fils de la terre; ses enfants de la terre ne lui rappellent que la beauté et la grâce de ses enfants du ciel. Suspendue entre ce double amour, elle commence, dès cette vie, son assomption glorieuse; ses visions sont meilleures que celles de Jacob, parce qu'elles sont permanentes; elle monte et redescend, guidée par les anges, sans se lasser ni se distraire, la mystérieuse échelle de ses extases. Quand elles briseront la frêle enveloppe de son cœur, les hommes dans leur jalousie pourront bien effacer son nom dans leurs histoires, ou cacher aux yeux l'endroit de sa sépulture; mais la tombe de cette mère, dont la postérité est aussi nombreuse et plus brillante que les étoiles du firmament, demeurera pleine d'encens et de fleurs. O l'heureuse fécondité que la fécondité des vierges! On le sent involontairement. Quels que soient les charmes de la maternité, à quelqu'heure qu'on

en scrute les joies, qu'on la considère dans ses premières espérances ou à cette minute suprême où elle oublie les déchirements passés, pour se réjouir d'avoir mis un homme au monde; dans les songes antérieurs ou dans les réalités qui en surpassent souvent l'attente, elle n'offre rien d'analogue ou de comparable aux enchantements mystiques de la maternité spirituelle dans le culte des âmes. Il est vrai, et ce serait une déloyauté de paraître le nier, il est vrai que la maternité n'exclut que dans des cas fort rares cet amour de l'âme qui est son honneur et son sacre. Elle l'enfante au contraire, le plus ordinairement, par une disposition divine de la Providence qui veut avant tout le salut de l'homme, et le lui dispense presque toujours par le cœur de la femme.

Nous pouvons le reconnaître à notre propre histoire. Qui nous a reçus dans la vie? Quelle est la main qui nous a ouvert les yeux, le regard qui nous a initiés à la vision, la parole qui a fait jaillir l'ouïe de notre oreille? Quelle est l'âme dont le tressaillement a ébranlé la nôtre encore endormie? C'est l'âme entre toutes qui nous a le plus aimés, qui nous a aimés d'un amour unique par sa pureté, sa tendresse et son désin-

téressement. Dieu, en nous appelant à naître, n'a cru suffire à sa bonté qu'en nous préparant pour berceau le cœur d'une mère. Tandis que toute créature est emportée par l'égoïsme qui lui cache le vrai pour elle-même et pour les autres, le cœur d'une mère s'en va de tout son poids sur la pente du sacrifice, et y puise une sorte d'infaillibilité morale qui ne lui permet pas de se tromper, pour ainsi dire, sur l'aliment spirituel qui convient au bonheur de son fils. Païenne ou chrétienne, musulmane ou adorant les fétiches, la femme, en mettant un homme au monde, est investie d'une foi en Dieu de qui elle tient sa maternité, et encore qu'elle ne le connaisse pas tel qu'il est sorti lui-même du sein d'une vierge, elle épure sa croyance au feu de son amour et jamais le blasphème ne tombera de ses lèvres sur l'âme qu'elle a conçue. L'erreur qu'elle lui donnera par ignorance contiendra toute la vérité qu'elle possède, et l'enfant bercé sur ses genoux croira et priera, parce que la foi et la prière sont les deux grands biens de l'homme. Voilà comment s'inaugura notre vie et qu'elle est la première séduction dont nous fûmes victimes. Notre mère nous imposa les mains, ces mains étaient sacrées; elle nous oignit d'une onction de croyance et d'amour, cette onction était ineffaçable; elle nous

toucha de ses lèvres, et ce baiser tombé du ciel sur nous est le premier sacrement que nous ayons reçu (1). Dieu donc nous préserve d'atténuer l'apostolat des mères. Tout le genre humain l'admire et le bénit ; mais l'humanité ne doit-elle pas un hommage plus éclatant encore à ces femmes qui, par le miracle de la charité, le suppléent là où il manque, le transfigurent en le rendant surnaturel là où il est simplement naturel ; le divinisent en le faisant chrétien là où il n'aurait pas chassé les ténèbres ; assurent sa durée et sa persévérance là où il aurait pu ne pas laisser plus de trace que ces graines de fleurs emportées par les vents.

Au reste, il ne semble pas qu'aucun bonheur puisse être raisonnablement placé au-dessus de celui de la mère chrétienne qui enseigne à son fils la doctrine du Christ. Évidemment, à cette heure saisissante, son cœur habite le ciel, quoiqu'à cause de l'enfant il appartienne encore à la terre. Et ce sont les splendeurs idéales des mondes éternels qui passent et repassent du regard de la mère au regard du fils, du sourire de

(1) 65e Conférence de Notre-Dame.

l'une au sourire de l'autre. Ce qu'il y a de plus parfait là-haut et de meilleur ici-bas s'enlace pour tresser de joies la couronne de cette femme. Cela est certain, mais l'église préférant la couronne d'épines des vierges mères, nous avons l'ambition de dire pourquoi elle est le symbole d'un bonheur autrement enviable. Notre espoir n'est point de le prouver dignement, il n'y a que les saints qui sachent avec éloquence parler des choses saintes. Nos désirs se réduisent à exposer sincèrement et avec simplicité une ferme conviction à cet égard.

Dans le christianisme, la hiérarchie des joies est parallèle à la hiérarchie de l'amour, et le point extrême de l'amour est la virginité. Elle termine du côté de la terre le cycle du bonheur, puisqu'il n'y a rien au-delà de ses chastes émotions pour s'élever à tire d'aile du côté de Dieu. Monter vers ce sommet, c'est conquérir le ravissement et l'exaltation du cœur, s'en éloigner, c'est dépouiller l'âme de joies auxquelles elle dit adieu pour le temps et pour l'éternité. Si on reste à la hauteur où est placée toute femme venant en ce monde, on vole sans cesse, de degré en degré, les horizons lumineux dévoilant à chaque pas

de nouveaux horizons, les clartés célestes révélant de nouvelles beautés, l'amour conviant l'amour à ne mettre aucune borne à son identification avec Dieu. Mais si on consent à descendre, on perd la puissance des ascensions parfaitement heureuses; on ne retrouve plus ce que l'on a volontairement abandonné.

La femme est vierge avant d'être mère; quand elle se résout à abaisser l'honneur de sa virginité devant l'honneur de la maternité, quoiqu'elle fasse et quoique fasse Dieu, elle ne connaît plus la félicité sans ombre et sans tache que goûte la foi virginale dans le culte des âmes. La religion sans contredit a sacré sa dignité de mère, inspiré à son cœur l'amour surnaturel de l'âme de son fils; mais cet amour lui-même ne lui donne pas ce tendre bonheur qui porte la religieuse aux extrémités du monde pour la rédemption d'un enfant inconnu; il ne lui rend même pas la délicieuse joie qu'elle ressentait, lorsque dans sa jeunesse elle invoquait, par un transport tout virginal, la conversion des pécheurs ou le perfectionnement des justes. Sans doute, tout est chrétien, pur, désintéressé, dans l'affection divine qui fait préférer à une femme le salut de son fils à

sa propre vie; mais quand la mère chérit ainsi cette âme, qu'on nous pardonne de le remarquer, elle l'aime d'un amour maternel, elle l'aimera toujours avec ce sentiment passionné qui ne sait que répandre des *larmes* un peu *trop chères* (1). Elle est devant Dieu, lorsqu'elle prie pour le bien spirituel de son fils, ce qu'elle serait si elle le tenait malade convulsivement pressé contre son sein. Elle entend bien l'offrir au Seigneur, mais à la condition de l'aimer presqu'autant que lui. Elle étreint cette âme dans l'oraison comme si elle faisait partie de la sienne propre, comme si elle l'avait créée, comme si elle avait des droits acquis sur elle, comme si elle était enfin son exclusive propriété. On ne sait trop ce qu'elle préfère du bonheur de son enfant ou de la gloire de Dieu, de l'extension de cette gloire ou de la béatitude de cette chère âme. Ces désirs se confondent dans son cœur, comme deux flots battant le même rivage, sans que jamais l'un puisse monter plus haut que l'autre. Dieu se laisse, nous le savons bien, déborder par tous les deux; s'ils ne pouvaient pas arriver jusqu'au ciel,

(1) Le comte de Montalembert, Moines d'Occident.

le ciel consentirait à descendre à leur niveau. Mais un tel amour, dût-il produire des miracles, ne saurait entrer en comparaison, surtout à l'égard du bonheur, avec ce souffle si pur, si calme, si brûlant, si détaché de soi, qui caractérise la maternité spirituelle. Non pas que cette ferveur mystique empêche l'émotion puisque la charité est *un amour ému* (1), et pas du tout, comme une magnifique intelligence l'a très-faussement écrit, *une passion métaphysique et abstraite* (2); mais elle en change l'essence et l'objet : c'est pour Dieu seul qu'elle s'attendrit; c'est pour sa gloire qu'elle aspire à sauver l'âme aimée; si les joies éternelles de cette âme la préoccupent encore, elles ne sauraient troubler son extase parce que ce vœu ne l'absorbe que par sa relation avec le sang du Christ répandu pour l'exaucer. Ce sentiment unique du salut en vue de Dieu laisse la vierge perdre dans la prière la conscience d'elle-même et de l'enfant, aussi visiblement que nous l'avons vue déjà y parvenir en face d'un berceau. Il la maintient aussi vierge dans ses ardeurs pour l'éternité de ce

(1) 1re Lettre sur la vie chrétienne, le R. P. Lacordaire.
(2) M. de Lamartine, Entretiens de littérature.

cher petit qu'elle l'était devant ses caresses ; il n'a pas de flots à sa surface, parce qu'il est plus profond que les insondables couches où reposent les eaux de l'Océan. Il n'a pas besoin d'ouvrir le ciel parce que le ciel lui est ouvert par avance ; il y prépare les trônes de ses élus avec un zèle empressé, mais sans trouble ni agitation, grâce à cette certitude que donne aux aspirations virginales la possession anticipée des sphères éternelles. Il ne se passionne pas pour un seul enfant, mais il aime le Christ dans une multitude d'âmes, et dispose d'une sève d'amour assez vigoureuse pour les aimer toutes autant qu'une seule, pour en aimer une seule autant que toutes ensemble, car si la charité a le don de *généraliser* le sentiment, il n'est pas vrai *qu'elle ne l'individualise pas* (1) ; l'universalité ne faisant en Dieu qu'exalter l'unité, l'unité ne pouvant que condenser par l'amour l'expansion universelle du dévouement. Unité, universalité, abnégation personnelle, oubli de l'âme aimée devant l'absorption divine, voilà le triomple des joies d'une virginale maternité. Ce qui tient encore

(1) Entretiens de littérature.

à la terre par le fil le plus léger est fatalement borné, ce qui l'a rompu est indubitablement infini. Le bonheur surnaturel par l'amour des âmes n'obtiendra jamais sa puissance absolue que par sa fusion avec la virginité. Hors d'elle, il ne peut créer que des jouissances d'une valeur relative.

Et quand même, il est juste de tout prévoir, ce culte pour l'avenir éternel de leur enfant irait jusqu'au mysticisme, par la perfection de la vertu, au fond du cœur des mères chrétiennes, il resterait toujours exclusif d'abord, et incapable aussi de dépasser une limite qui arrête moins l'élan de la charité que l'élan de la joie, nous voulons dire la limite du devoir. Très-évidemment la vocation d'une mère est de sauver l'âme de son fils, et Dieu a le droit d'exiger d'elle sous ce rapport les plus grands sacrifices. Lors donc qu'il s'agit d'accomplir une stricte obligation, de rendre au Créateur un tribut légitimement requis comme une dette de gratitude, la femme, dût-elle pour arriver à ce résultat s'exposer au martyre, n'aurait fait que son devoir, rien de plus, rien de moins. La loi de Dieu, quoique prétendent ceux qui jugent avec des préjugés, sait bien constater et faire

respecter partout des droits et des réciprocités qui empruntent aux liens de la nature une sanction de plus. Or, l'idée du devoir, lorsqu'elle n'est pas prise dans le sens de la modération dans le plaisir, car elle sauve la joie, en ce cas, bien loin de la diminuer ou de lui être préjudiciable, ne déflore pas l'idée du bonheur, mais elle la circonscrit, parce qu'alors et par la force irrésistible des choses elle semble correspondre à l'égoïsme plutôt qu'à l'amour, et paraît enlever à la tendresse le privilége qu'elle envie le plus : celui d'agir gratuitement, guidée par sa seule impulsion, vers un but qu'aucune loi ne lui a assigné.

Sans doute, l'amour enfermé dans les bornes du devoir peut bien, grâce à sa ferveur, s'affranchir de ces entraves apparentes, par les explosions du cœur qui renversent en secret toute barrière importune, pour appeler l'infini et en jouir jusque dans l'acte le plus modeste, le lieu le plus resserré, la voie la la plus étroite. Mais il n'atteint pourtant son extrême dilatation qu'en dépassant par le fait, comme par le désir, le cercle des obligations. Ainsi le dévouement enfante plus de joies que la fidélité aux simples convenances mutuelles; le sacrifice plus de bonheur que le dévoue-

ment; l'affection et la confiance plus de délices que le respect; l'holocauste, purement facultatif dans ses causes et ses effets, plus d'allégresse que l'héroïsme lui-même quand il n'est que l'exaltation d'un devoir; l'amour allant jusqu'à l'oblation monastique, des transports meilleurs à ceux de l'amour simplement virginal, et la tendresse selon la grâce, des ravissements inconnus à la tendresse selon la nature. C'est pourquoi, bien que l'apostolat surnaturel des mères, pour obtenir le salut des jeunes générations aimées, pût arriver comme cela arrive incessamment jusqu'à les sanctifier, il resterait impossible à cette femme heureuse d'habiter les régions de béatitude où Dieu envoie l'extase à la maternité spirituelle, mystérieux Thabor où veulent demeurer les âmes qui y sont montées, ou ne peuvent pas monter, même par la compréhension, celles qui ont préféré les enivrements de la terre à ceux du ciel et les attachements chrétiens aux épanouissements mystiques. Cela est digne de réflexion et jette assez de lumière pour dissiper les doutes où se perdent beaucoup de cœurs sur cet important sujet. L'intensité des joies spirituelles où s'absorbent les femmes vierges vouées à l'enfance

et à la jeunesse, est tellement élevée au-dessus de celle que l'on goûte dans la maternité chrétienne, que cette supériorité devient inintelligible à l'esprit d'une femme, dès qu'elle s'est passionnée pour ses propres fils et que la tendresse a circonvenu son âme. Qu'on demande à une jeune mère, caressant sur ses genoux un enfant baptisé, ce qu'elle pense du bonheur de la religieuse, emportée au bout du monde avec la rapidité de la vapeur, afin d'adopter un orphelin ou de baptiser un petit chinois, elle répondra fièrement, à peu d'exceptions près, qu'un tel bonheur lui semble un supplice. Qu'on adresse la même question à une jeune fille, ignorante encore de ses destinées ultérieures, et qu'on la suppose même, si l'on veut, éloignée des sentiments d'une vive piété, elle tressaillera, rougira d'envie, suivra haletante et tout émue, dans le frémissement de son cœur ou de sa foi, ce vaisseau fendant les flots avec trop de lenteur, au gré et de l'âme qui a tout quitté pour être mère selon la grâce, et de l'âme sympathique, digne de la comprendre, parce qu'elle a encore dans les plis et replis de l'être la générosité, l'abnégation, le zèle, l'élan spontané d'un prosélytisme virginal. Il est donc

certain que dans les *hauteurs diversement variées* (1) où la femme peut se jouer dans la mesure de sa vocation, le bonheur sans ombre n'est jamais qu'une impression sans tache de l'amour à son plus haut degré, et que ce plus haut degré n'existe pas en deçà des sphères merveilleuses où pénètrent les vierges.

Laissons notre esprit se réjouir en ces divines clartés, et puisque, pour rayonner d'un plus aimable prestige, elles aiment à descendre sur le front de l'enfant, ne le quittons pas encore. Nous avons vu la maternité spirituelle incarner dans l'âme qui s'ouvre la vie de Dieu, contemplons désormais les soins qu'elle va prodiguer à son développement et à sa conservation, car dès qu'une vie palpite dans un cœur, une mort la menace. C'est à la femme de veiller à ce qui lui a été confié. Elle participe au ministère de la Providence, après avoir été un instrument dans le ministère de la création, et c'est pour féconder cette gloire nouvelle que l'Église catholique n'omet nulle part de placer une salle d'asile à côté des crèches, des écoles à côté des salles d'asile et des ouvroirs après les écoles, afin d'abriter, le

(1) Mme Swetchine.

plus longtemps possible sous l'aile tutélaire de la religion, ces jeunes âmes qui connaîtront toujours trop tôt les hasards, les périls, les horreurs de *la nuit égoïste de ce monde* (1). Or, dans la vie monacale rien n'est plus magnifique que cette œuvre de l'éducation des cœurs où on retrouve, au milieu des variétés de chaque physionomie et des dons de chaque nature, la jouissance de ce que l'humanité recèle de plus beau, de plus suave, de plus élevé, de plus délicat. Sans doute, ce spectacle est troublé quelquefois par les tendances au mal qui se manifestent chez l'enfant presqu'aussitôt que les sourires précurseurs du bien se succèdent sur ses lèvres. Mais la femme ne se trouble pas. Sa responsabilité grandit; elle compte que le ciel ne lui refusera pas la lumière, le secours, la force dont il lui faudra user bientôt. Sa maternité devient un sacerdoce et ce sacerdoce la charme parce qu'il est tout amour. Il faut, en effet, qu'elle aime ses fils pour leur apprendre à aimer; il faut qu'ils aiment à leur tour pour savoir prier, et quand l'amour et la prière descendent du cœur de la femme dans l'âme de

(1) Discours prononcé à Sorèze, 1859.

l'enfant, il n'y a pas dans nos temples d'encens plus parfumé, ni de louange plus parfaite, que ce cantique révélateur d'une vertu qui s'ignore.

Puis quand cette sublime idée de Dieu commence à être comprise, quoi de plus émouvant pour la mère que de surveiller son action sur la conduite de son fils, les attraits particuliers de cette nature déjà docile, ses mouvements d'enthousiasme, ses inclinations vers le bien, ses premières tendresses si ardentes, si désinterressées, l'élan de ses amitiés, de ses compassions, de ses réciprocités avec d'autres caractères se dessinant comme le sien. Toutes ces impressions naïves et touchantes, s'exprimant par des actes spontanés, indiquent, à la reconnaissance de la femme éprise de ces merveilles, combien son fils est l'image de Dieu, combien si elle est attentive et lui fidèle sa prédestination est assurée. D'autre part, quel intérêt plus puissant peut occuper une intelligence, que l'étude de la direction à imprimer à cette vie morale et intellectuelle, déjà exposée aux erreurs, aux révoltes, aux chutes. Cet ange qui deviendra un homme, hélas ! il a des ailes pour monter vers Dieu ; mais il a aussi la li-

berté de ne pas se détacher de la terre. Ce petit garçon qui adore, aime, pleure, tend la main de lui-même à un pauvre suppliant, embrasse avec transport son petit ami; il sait aussi mentir, se mettre en colère, cacher ses désobéissances; il sait qu'il est plus fort que son frère et peut le battre, plus avancé que son camarade et peut le dominer.

Cette petite fille si douce, si prévenante, si volontiers suspendue au cou de sa mère, elle n'ignore pas qu'elle est bien plus jolie que sa compagne, doit nécessairement passer avant elle et se parer davantage. O mon Dieu, qui leur a appris ces choses? et s'ils viennent à se les persuader, que seront-ils un jour? Mais la femme est là pour combler cet abîme. La femme! elle est l'initiatrice de la vertu de l'homme, elle est la voix de la conscience de l'enfant. C'est sa modeste influence qui procure à la force morale ses premiers triomphes sur la tentation, victoires qui décident de celles de l'avenir en décidant lequel de deux petits garçons donnera à l'autre la plus grosse part de gâteau; laquelle de deux petites filles restituera la première une fleur ou un ruban malignement dérobés. Ces choses sont petites

en apparence; rien en réalité n'est plus élevé que le devoir de former un honnête homme ou une femme sérieuse, de rectifier les premiers linéaments de leurs personnalités, et de multiplier les efforts qui conduisent à cet heureux résultat.

Si l'enfant a mal fait, c'est un chagrin de le reprendre, mais aussi quelle émotion en dédommage lorsqu'il consent à s'amender et demande pardon à Dieu! Comme les larmes du repentir qu'elle a inspiré sont précieuses à la femme; comme elles vont remuer les fibres les plus secrètes et les plus généreuses de son cœur! Si, au contraire, l'enfant est sage, que d'espoir pour elle! que de rêves de probité, de bravoure, de dévouement, de candeur, auxquels elle se prend comme à une certitude, lorsqu'elle dépose un baiser de récompense sur ce front qui ne sait que rougir! Une femme au milieu des enfants, ayant accepté pour vocation de les faire bons et heureux, mais elle y demeurerait l'éternité, sans se lasser de suivre avec les yeux du cœur ces chères petites créatures; de partager leurs jeux, d'admirer leurs industries, d'épier le moindre mot articulé par ces bouches vermeilles, de surprendre l'ex-

pression du regard au-dessous de ces boucles blondes qui essaient en vain d'en voiler la douceur ou la précoce malice; de s'interposer entr'eux, de sécher les pleurs de l'un en suscitant les larmes de l'autre, de décider la paix ou la guerre; d'exercer, en un mot, sur ce peuple enfantin, cette royauté dont elle est si fière, si jalouse, et que, par un rare privilége, nul ne lui dispute quoi quelle soit de droit divin!

Cette royauté, d'autant plus digne de respect qu'elle s'exerce affectueusement sur la partie la plus faible et la plus nécessiteuse de la population, arrive sans peine à un but qu'aucun essai de philanthropie n'a obtenu dans le passé, ni n'obtiendra dans l'avenir. Elle moralise en secourant, elle secourt en aimant, et elle aime assez pour détacher de la terre dès les premiers jours, et faire aspirer à un monde meilleur dès les premières révélations, ces âmes dont l'empire ne peut pas être de ce monde et qui périront plus tard dans la honte du désespoir, si on leur laisse les décevantes illusions d'ici-bas, si on leur enlève la foi et l'espérance en cet autre royaume invisible qui, dans les desseins de Dieu, leur était réservé. Et il n'y a

pas lieu de s'étonner si, à propos de l'enfance, nous tenons ce langage, car la semence de l'Évangile a dans les cœurs de profondes racines, et lorsqu'elle a été déposée dans une âme, à moins que cette âme se flétrisse par plaisir, elle y creuse des sillons qui peuvent être accidentellement stériles, mais qui, tôt ou tard, se recouvrent et de fleurs et de fruits. Ce pauvre enfant, aux grands yeux bleus limpides, qui porte la croix de sagesse chez les sœurs de charité ou les frères ignorantins, il viendra un jour peut-être où le vent des doctrines perverses ravagera son âme, où la révolution armera son bras. Mais, après la tempête, Dieu enverra les naufrages, après les naufrages le remords, après le remords les souvenirs réparateurs. Le regard haineux s'abaissera malgré lui, lorsque, par un hasard providentiel, il apercevra de nouveau l'habit monacal, symbole de ses anciennes joies, et quand viendra l'heure où se trouble l'éclat de la lumière terrestre, fasse le ciel qu'une fille de Saint-Vincent et un vieux prêtre viennent lui rendre, avec ses larmes, les splendeurs de son enfance! C'est ainsi que la maternité spirituelle travaille

pour l'éternité, en faisant balbutier le catéchisme par des orphelins de cinq ans.

Mais n'y a-t-il dans la jeunesse que des esprits ouverts? des cœurs pleins de joies ou du moins d'insouciance? Il y a la grande infortune des sourds-muets, et l'incomparable gloire de l'abbé de l'Épée. Approchons ce pauvre enfant inerte, stupide en apparence, dont l'œil inquiet fixe les regards de tous, pour y chercher l'impulsion d'une vie ignorée jusque-là. Peut-on vivre sans comprendre ni sa mère, ni son Dieu? Hélas, il en est ainsi quelquefois! Celle qui a donné le jour à cet être affligé n'a pu lui communiquer aucun vestige d'idée ou de sentiment. Elle est venue en larmes déposer cette fleur sèche et stérile de sa tige brisée et humiliée, aux pieds de la tige virginale et féconde où les fleurs trempées dans le sang du Christ répandent tout leur parfum et portent tous les fruits. Quand elle a vu la religieuse toucher de sa main bénie le front plissé de son fils ou les lèvres fermées de sa petite fille, elle s'est dit en frémissant : Il comprendra, elle aimera. Le Christ rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux

muets, et il a prédit à ses disciples qu'ils feraient en son nom les mêmes prodiges, de plus grands encore. La puissance de la grâce triomphera de l'impuissance de la nature. Si ma tendresse a été vaincue, la charité ne le sera point. Le miracle, en effet, s'opèrera. Il faudra peut-être des années pour donner la vie d'expansion à cet esprit mort intellectuellement et moralement. Mais si ces longues années épuisent les forces physiques de la religieuse, que lui importe? Elles n'épuiseront pas sa patience. Elle sait qu'un jour viendra où la résurrection sera efficace; elle sait qu'une heure sonnera où le néant animé par la parole saisie enfin quoique non entendue, saluera le réveil de la raison dans un acte de foi, le réveil du cœur dans un acte d'amour! Or, qui dira ce qu'est, pour la sublime initiatrice, ce premier regard jeté intelligemment par son élève sur un crucifix' son premier agenouillement spontané au pied de la sainte Vierge! son premier baiser de reconnaissance à sa bienfaitrice, ses premiers entretiens avec ses amis nouveaux, les premières extases de la mère et du fils lorsqu'ils se retrouvent en se comprenant! Hier encore tout était caché à cet enfant jusqu'au mystère

de ses souffrances, aujourd'hui tout lui est révélé : Dieu et l'homme, l'éternité et le temps, la vie et ses immenses perspectives ! Il adore, il croit, il aime. Souverain de sa pensée, il l'envoie conquérir les mondes qui désormais lui appartiennent. Il n'y a plus de secrets pour lui ; s'il le veut, la science est son domaine. Il n'y a plus de solitude ; des signes révélateurs, sa parole écrite, le mettent en rapport direct avec l'humanité ; il parle à tous et avec tous, il entend et fait entendre l'éternel langage des esprits ! L'harmonie elle-même ne lui demeurera point inconnue puisqu'elle est intelligible pour lui. Si les sons rapides et fugitifs, ce quelque chose d'inouï qui charme pour mourir si vite dans les voix humaines, lui échappe, du moins aucune mélodie ne lui sera totalement étrangère. Comme Beethoven composait ses sublimes symphonies sans pouvoir les écouter, il goûtera par la compréhension les plaisirs que les sens lui refusent. La musique conçue produira chez lui les mêmes vibrations que l'éloquence burinée, et, sans trop d'amers regrets, il pleurera d'admiration en s'enivrant de l'une et de l'autre. O mon Dieu, quelles larmes pour ceux vers qui elles remontent ! et quand une

religieuse les voit couler sur le visage qu'elle seule a illuminé, la joie briserait sa poitrine, si son âme se pouvait partager entre vous et le bien accompli !

CHAPITRE VI.

Les ordres enseignants. — L'éducation.

—

Jusqu'ici nous n'avons pas pu nous séparer des enfants. Leur charme est tel que la femme les voudrait toujours petits. Mais, hélas! ils grandissent; l'âge en les dispersant les enlève à leur mère adoptive. Elle voit ses fils s'éloigner d'elle prématurément, et bientôt il ne lui reste plus qu'une faible portion de son cher troupeau. Elle s'en console en formant la jeune fille, noble tâche et difficile mission! car s'il n'y a pas sur terre une beauté qui exprime mieux l'idée du bonheur qu'une âme souriant à la vie,

il n'y a pas de vision plus douloureuse et qui puisse exciter davantage une tendre pitié que ces jeunes filles sans père, sans mère, sans foyer, qui ignorent le toit où elles souffriront, le palais au vestibule duquel elles doivent languir et veiller, les familles où elles passeront en servant. Grande et sublime misère! d'autant plus digne de compassion que sa victime est plus riche en qualités de cœur et d'esprit! touchante infortune, qui a le relief d'un malheur immérité et d'un délaissement sans issue! cette pauvre enfant à qui Dieu a départi la beauté, la vertu, l'intelligence, elle aura ici-bas la destinée d'une fleur en exil; elle ne sera pas cueillie; trop heureuse, si elle n'est pas foulée aux pieds! Bel astre qui brillera au milieu des ténèbres, esprit charmant qui comprendra tout sans jouir de rien, cœur généreux où se remuent, comme en tout cœur de femme, les aspirations du sacrifice et de l'amour, qui ne découvre aucune âme ouverte pour recevoir son dévouement, qui peut-être ne sera jamais aimé!

Honneur donc aux religieuses qui songent à consoler, à éclairer, à abriter sous leurs voiles cette jeunesse sans avenir! Honneur aux âmes qui, n'oubliant pas les impressions

de leur seizième année, renoncent à tout pour donner aux orphelines, à l'heure des rêves ou des angoisses, le secours du regard d'une mère! Honneur aux femmes angéliques qui épient, dès l'âge de dix ou douze ans, les idées, les inclinations, les besoins de ces âmes ardentes, afin d'offrir aux imaginations vives la poésie de l'Évangile; aux cœurs trop brûlants, l'onction de la piété et l'ambition des gloires virginales; aux intelligences, douées de grandes facultés et de désirs analogues, l'union avec Dieu et les merveilles spéculatives de la doctrine du christianisme étudiée, comprise et goûtée! Honneur à cet amour dont la sollicitude ne s'épuise pas; qui poursuit de ses efforts et de ses bienfaits l'enfant dont les pas commencent à trembler dans la voie douloureuse de l'existence réelle; s'adresse au ciel et à la terre pour l'établir d'une manière sûre et convenable; s'ingénie à améliorer sa condition; veille sur sa vertu chancelante; s'intéresse aux moindres détails de sa vie morale; dispose toutes choses pour qu'il revienne quelquefois respirer de nouveau sur le cœur de sa mère, en se reposant avec elle de ses chagrins ou de ses difficultés; recommande enfin incessamment au bon Dieu le sort éter-

nel de cet être si aimé quand il a le malheur de le perdre de vue!

Mais si la gloire d'accomplir un bien immense par sa portée est digne de la gratitude du monde, combien aussi elle procure de joies! Quand une femme a le courage d'abandonner les sommités où sa naissance l'avait placée pour s'approcher d'une âme perdue dans les rangs infimes de la société ; quand elle daigne l'attirer à soi, s'instituer son amie, lui ouvrir dans son cœur un refuge où elle puisse jeter les découragements du sien; lui inspirer la résignation en lui montrant la félicité chrétienne d'être semblable au divin Maître, créateur de tous les mondes, obéissant, trente années, dans l'obscurité de Nazareth ; lui enseigner comment au sein de l'indigence la plus affreuse on peut encore, par l'amour, *susciter des grandeurs, démêler des joies* (1), *et planer joyeusement comme l'aigle au-dessus des royaumes* (2); lui persuader qu'en faisant de la pauvreté et de *la servitude un acte d'amour, ce qui était ignominie deviendra gloire, ce qui était esclavage deviendra dé-*

(1) 61e Conférence de Notre-Dame.
(2) 37e Conférence de Notre-Dame.

vouement, ce qui était la dernière chose deviendra la première, ce qui était le comble de l'infortune deviendra l'extase (1); lui faire sentir, à elle, dont le cœur replié sur lui-même aurait pu ne jamais connaître la joie de la dilatation, combien il est *doux d'aimer;* lui prouver assez, par son exemple, que *quand on aime on se donne, quand on se donne on sert, quand on sert par amour on est heureux,* et que là *où le service et l'amour sont ensemble, le mystère de béatitude est accompli* (2); cette femme est de toutes les mères la plus heureuse. Elle a fixé une âme dans la voie de la lumière, du travail, de l'honneur, de la vertu consolée, et, entre ce cœur qui s'abaisse ainsi par commisération, et cet autre qui s'efforce de monter jusqu'à lui par la reconnaissance, il se passe des mystères de tendresse dont Dieu seul a le secret. Sur cette main, royale autrefois peut-être, et qui s'offre aujourd'hui pour être serrée par celle d'une jeune fille qui tremble en s'approchant, il tombe des larmes dont la douceur et la majesté sont infinies; que les anges recueillent; qu'ils présenteront, dans une

(1) 25e Conférence de Notre-Dame.
(2) id.

coupe d'or, à cette pauvre enfant, au jour terrible des séductions, afin de lui rappeler qu'elle a connu l'orgueil d'être saintement aimée, et qu'elle ne peut pas l'oublier devant un Dieu dont l'éternel amour lui sera à tout jamais acquis.

Que les consciences droites et les raisons fermes se prosternent donc devant ces larmes du bonheur de l'éducation populaire. Elles conservent au peuple la richesse de la foi et de la pureté chrétiennes ; elles préparent les fondements de la famille sur les bases immuables de l'ordre, de la paix, de l'affection ; elles décident du triomphe de l'Église dans des sphères qu'elle seule peut pénétrer en consolant ; elles révèlent la magnificence de Dieu dans ses dons sur toute créature, en révélant à elles-mêmes les âmes prédestinées, car au milieu de ce nombre infini de jeunes filles qui encombrent les maisons hospitalières et qui, livrées trop tôt à leur inexpérience, se seraient égarées, il y a d'aimables caractères, des intelligences distinguées, des cœurs dont la délicatesse et la générosité ravissent leurs mères par leurs épanchements. Il y a des âmes pieuses comme des séraphins, desquelles aucun souffle ne ternira

jamais la ferveur, que l'épreuve a mûri avant l'âge, et qui tournées tout entières vers Dieu, portant sur leurs fronts modestes les joies du ciel, deviennent, sans s'en douter, un modèle pour leurs compagnes, un sujet d'admiration et de bonheur pour leurs maîtresses. Oui, ces femmes heureuses, qui ont préféré à la société des grands celle des pauvres, en reçoivent la récompense. En respirant l'atmosphère du malheur, elles respirent aussi celle de la sainteté, et tandis que sous les lambris d'or, on apprend à pleurer, à s'indigner, à mépriser, à souffrir de l'humanité qui se déshonore dans l'opulence, sous ses voûtes humides où s'entassent ceux que le monde dédaigne, on chante, on honore, on admire et on pleure de joie. Les vierges ont des filles pures comme leur vertu ; les orphelines ont des mères tendres comme Rachel. L'émulation du bien, du travail, du devoir accompli, de l'amour mutuel, excite les volontés ; l'effort sur soi est la préoccupation commune ; on n'envie rien, si ce n'est d'être fière en sa conscience ; et si, dans la variété de tant de natures dissemblables, il s'en trouve de moins heureusement douées, retenant moins vite leur leçon de catéchisme, ayant moins

de zèle pour leur amendement, dont l'intelligence réclame plus de labeurs, la santé plus d'assidues fatigues, dont les défauts inspirent quelques inquiétudes sérieuses, on les dédommagera en les encourageant au progrès par un redoublement de tendresse. Leurs compagnes seront habituées à les entourer d'égards, à ménager leur susceptibilité, à raviver ces courages encore mal affermis, et les religieuses les chériront plus particulièrement, comme ces mères qui donnent leur préférence au fils qui leur a coûté le plus de douleurs au moment de sa naissance ou le plus de soucis en se développant. Le véritable amour aspire surtout à s'attacher aux tiges chargées d'épines. Après cela, que le monde et ses serviteurs avec lui blasphèment contre la vie monacale; qu'au nom de la liberté ou du despotisme, de la sécurité des familles riches ou de la prospérité de l'État, on disperse les légions de religieux avec leurs enfants, on arrache des jardins du pauvre les fleurs et les fruits qui l'apaisaient, ces légions se rassembleront sous d'autres cieux plus dignes de les réchauffer, ces fleurs s'épanouiront sur des terres moins ingrates. La croix de Jésus-Christ ne s'arrachera pas du sol de l'humanité, et, à

ses pieds, se dressera sans cesse la croix monastique. Lorsqu'une contrée les répudie, elles étendent leurs bras vers une autre dont l'heure de la résurrection est proche : *Un grand peuple les attend toujours* (1).

Mais les sociétés chrétiennes ne se composent pas seulement des classes déshéritées, et le dévouement de la vie religieuse n'oublie personne. Il ne pouvait donc pas omettre de produire des ordres consacrés à l'enseignement supérieur, afin que les enfants des familles riches, trop souvent, hélas ! pauvres de Dieu, trouvassent au sein de l'église et dès les premiers jours la lumière du ciel. Dans l'éducation du malheur et de la pauvreté, celle qui s'adresse à l'âme plus qu'au cœur, au cœur plus qu'à l'esprit, on s'efforce de retenir celui-ci dans des bornes nécessaires ; il s'agit de faire monter vers Dieu la souffrance. Maintenant nous allons considérer l'éducation du bonheur, de la fortune, de l'intelligence qu'on cultivera le plus possible, il s'agira de faire descendre Dieu dans la joie.

La première s'applique à élever une âme trop disposée au désespoir de l'abaissement,

(1) 24e Conférence de Notre-Dame.

jusqu'à la notion de sa majesté devant le Créateur, jusqu'à la fierté de sa responsabilité chrétienne; à lui apprendre ainsi qu'elle n'a pas à rougir du rang social où la Providence l'a placée, bien plus qu'elle doit aimer sans jalousie les supériorités dont elle a besoin. La seconde s'efforce au contraire de comprimer les élans d'un orgueil presqu'inévitable au début; on trouble quelquefois les plaisirs sans nuages d'un enfant à qui rien ne manque, pour l'amener à réfléchir, avec un attendrissement sans frayeur, sur l'idée de la souffrance, pour lui susciter ces larmes de compassion qui ne mouillent point les paupières quand la pensée du froid, de la faim, de la misère, de la douleur, n'est pas saisie. Partout il faut créer. Ici la foi pour rassurer l'avenir, là un peu de défiance sur la fragilité des biens de ce monde, pour que Dieu ne demeure pas absent de la prospérité. Dans un camp, on enseigne comment il faut recevoir; dans l'autre camp, on insinue le bonheur de donner avec délicatesse; d'un côté, on sèche des larmes par la résignation, de l'autre on les provoque par la charité; d'une part on vit par sympathie au milieu des pleurs; de l'autre on appréhende au milieu des

joies. Dans un sanctuaire, on conduit les âmes à la crèche, on leur montre la paille et l'humiliation du Sauveur, on leur prouve que la résurrection les a suivies, et les âmes comme autrefois les bergers adorent l'amour qui a revêtu leur infortune. Dans un autre, on amène les cœurs devant le même spectacle, on leur apprend que l'Homme-Dieu veut l'hommage des riches comme celui des pauvres, et que, semblables aux rois mages, les enfants heureux doivent l'or, l'encens et la myrrhe à leurs petits frères semblables à l'enfant Jésus. Dans un monde, on s'applique à créer des femmes qui serviront fidèlement des maîtres; dans l'autre, on cherche à obtenir des femmes qui ménageront amoureusement leurs serviteurs. Dans un lieu, on inspire l'idée, le goût de ce prosélytisme sublime et si fécond, qui se réfugie dans le modeste exemple de l'adversité noblement supportée; dans un autre, on enseigne le prosélytisme qui attire à Dieu par l'aménité, l'élégance, l'art de plaire ou plutôt de persuader, qui fait partie de l'apostolat de la femme du monde. Et certes, si c'est une chose éminemment utile à l'église, que baptiser les petits infidèles, instruire les ignorants, sauvegarder la jeunesse

exposée au double écueil de la misère et d'une liberté qu'aucun frein ne modère, c'est aussi une grande œuvre, digne de la femme vierge, que former ces générations dont l'influence, se répandant sur la famille et de la famille dans le monde, décide du niveau moral et intellectuel qu'atteindra la société contemporaine, car c'est de la femme qu'il faut attendre l'élévation de l'âme, de l'esprit, des sentiments et des habitudes de l'homme. C'est par la femme qu'est préparé son salut, c'est d'elle surtout qu'il viendra, dans l'avenir, comme *il est venu* (1), dans le passé selon l'expression de l'éloquent évêque de Poitiers. Or, c'est à la manière dont on a développé son cœur et sa raison que la femme doit plus tard l'intelligence, le courage, le goût de sa mission divine ; c'est à l''institutrice de sa jeunesse que remontent, comme à leur source, toutes les gloires de sa vie; et c'est dans l'espérance chrétienne d'avoir contribué à ce rayonnement, d'avoir touché à un but si fécond dans la foi, que gît le bonheur des dévouements livrés aux épreuves d'un

(1) Mandement de 1853 sur l'esprit de renoncement et de sacrifice.

effort si plein d'attraits. Lorsque recueillie dans l'examen de ses devoirs personnels, la religieuse du Sacré-Cœur ou des Filles-de-Notre-Dame mesure la puissance que Dieu réserve pour le bien à cette jeune fille dont elle admire déjà les généreuses prédispositions, elle s'éprend pour elle et ses progrès dans la voie parfaite d'un inexprimable amour. Elle sera, se dit-elle, ce que je l'aurai faite ! d'autres cœurs, jusque dans un avenir inconnu, répéteront les échos du sien; d'autres intelligences se modèleront sur sa pensée; l'éternité d'un nombre infini d'âmes dépend de sa vertu, et alors elle tressaille, en pleurant d'espérance et de tendresse, toutes les facultés de son être se dilatent, car tout *artiste aime son œuvre. Il s'y complaît, il s'y attache, il y met sa vie, et quand l'œuvre, au lieu d'être une statue ou un temple, est une âme, la grandeur de l'ouvrage émeut l'ouvrier, et, mieux que Pygmalion devant le marbre de Psyché, il croit à la vie de ce qu'il fait et y adore sous une forme créée la beauté divine elle-même. Toujours la culture des âmes fut le sommet des choses et le goût des sages; mais depuis que Dieu s'est fait homme pour les cultiver lui-même, depuis que l'éternel artiste a paru*

ici-bas et que nos âmes sont le champ qu'il arrose, le marbre qu'il taille, le sanctuaire qu'il bâtit, la cité qu'il prépare, le monde qu'il dispose pour son père et pour le nôtre, le soin des âmes qui était déjà si grand est devenu un amour qui surpasse tous les autres. Une onction surnaturelle s'est ajoutée au penchant de la nature, et l'éducation des âmes, au lieu d'être une culture, est dans la vérité un culte qui fait partie de celui de Dieu (1). Or, quand ce culte dresse ses autels dans des cœurs radieux, quand il n'a qu'à maintenir au niveau chrétien des âmes comblées de toutes les joies du ciel et de la terre, à leur apprendre comment on sanctifie les bienfaits par la reconnaissance, à transformer leur vie en une action de grâces non interrompue, il est facile de concevoir ce qu'il réserve à la femme vouée au service éclairé de l'enfance heureuse.

C'est là en effet le caractère distinctif, le trait particulier, la physionomie originale des existences privilégiées qui s'écoulent au milieu de la jeunesse. Leur zèle à se dévouer ne se soutient que par des sacrifices continus, mais s'exerçant dans un milieu où la joie est

(1) R. P. Lacordaire. Discours prononcé à Sorèze, 1856.

souveraine puisqu'elle domine tous ses enfants enveloppés dans les premières sérénités de la vie, il est emporté avec elle dans ces régions où l'amour, comme Dieu, ne se manifeste que par la béatitude.

Le travail est excité chaque jour par de nouveaux encouragements, par le plaisir intellectuel des études élevées. Les habitudes intimes de toutes ces âmes auxquelles le plus souvent a été prodiguée cette incomparable éducation de famille que rien ne remplace, se perfectionnent vite au contact des nobles sentiments qu'enfante la maternité spirituelle. Les heures de récréation groupent autour de leurs mères toutes ces jeunes filles respectueuses, réservées et douces avec leurs compagnes, les solennités de la religion éclatent de toutes les pompes imaginables et se renouvellent incessamment. Les enfants confondent l'idée de Dieu, du devoir, de la vertu, de l'affection mutuelle, de la vie dans une vision de bonheur, et la femme, dont l'amour la leur dispense, s'abandonne à l'oubli de tous les plaisirs moins purs et moins complets que ces enchantements qu'aucune ombre ne trouble.

Les pauvres ne sont point exclus de ce

concert de louanges envers le rémunérateur suprême. Les enfants du peuple habitent le même toit que les enfants des patriciens, et tandis que dans une aile de ces magnifiques établissements de la charité, on prie pour les âmes généreuses qui envoient à leurs petites sœurs de fréquents souvenirs, dans l'autre on s'ingénie à les soulager le plus possible; on partage avec eux toutes les largesses des parents; on organise trois mois à l'avance ces grands jours, où les jeunes filles, fières de leurs succès, le front ceint de leur couronne blanche d'enfant de Marie, viendront, guidées par les religieuses, célébrer leurs triomphes en servant elles-mêmes le banquet de l'indigence.

A côté de la misère, la douleur à son tour réclame dans ces lieux bénis l'hommage affectueux qui lui est dû par toute âme chrétienne, car, ne l'oublions jamais, *c'est le malheur qui est le roi d'ici-bas; tôt ou tard, tout cœur est atteint de son sceptre* (1); qu'il frappe dans les hauts rangs de la société ou dans les plus modestes, il blesse toujours d'une blessure qui veut être adoucie. C'est pour-

(1) 2e Conférence de Notre-Dame.

quoi nous saluons avec enivrement sa présence inattendue et d'ailleurs exceptionnelle dans ce séjour des émotions heureuses. Que ferait la femme, la femme vierge surtout, là où la souffrance serait totalement bannie, elle qui a pour vocation de la recevoir et de la rendre aimable ? quel vide affreux se creuserait dans son cœur si jamais il ne pleurait les larmes d'un autre cœur ; si quelquefois il ne soulageait pas ses propres angoisses, en essayant d'en alléger de plus vives, et que deviendrait une joie privée des attendrissements de la compassion? Il faut donc le constater sans peur; les afflictions morales et physiques n'épargnent pas plus dans les couvents que dans la maison paternelle ces fraîches et jolies créatures, si soignées, si adulées, qu'on évite avec tant de soin de contrarier ou de fatiguer. Les mille et une précautions dont on les entoure ne les mettent à l'abri ni de la fièvre, ni du chagrin. Il y a, bien souvent, au milieu d'une foule en allégresse, des enfants malades et des enfants désolés qui se retirent en gémissant pour se pencher sur le sein de leur mère attentive. Celle qui reçoit leur plainte, ou soigne leur mal, devient aussitôt l'objet de l'envie de toutes ses sœurs, et quand le soir est venu, quand les li-

vres se ferment, que les jeux n'amusent que les esprits sans inquiétude, la religieuse, après toute une journée écoulée dans les plaisirs de l'intelligence, regarde comme la plus douce de ses joies le devoir d'appeller à elle les confidences de l'âme en pleurs ou de panser le membre souffrant de la jeune fille malade, tant il est vrai que les œuvres de l'amour ont exclusivement le droit et le pouvoir de séduire le cœur de la femme.

Ainsi rien ne manque aux délices des ordres enseignants. Ils consolent, ils éclairent, ils secourent, ils jouissent des satisfactions légitimes dont ils sont témoins et qu'ils augmentent. Les joies intellectuelles, les joies du cœur, les plus suaves impressions de l'âme s'harmonisent dans leurs actions journalières. Il semble que rien ne puisse dépasser la mesure de vie et de félicité qu'ils proposent à leurs novices. Nous ne voulons pas en diminuer l'inestimable prix. Toutefois, ne nous y trompons pas et hâtons-nous de prévenir à cet égard la protestation de tous les cœurs de femme, le bonheur, dans son apogée, n'est pas là.

Il n'est pas dans les couvents qui ressemblent à des palais, où se florit dans les

temps ordinaires l'expansion d'une vie surabondante de joie ; il est dans ces demeures étroites et obscures où se refugie la pudeur des chagrins qui se respectent ; il est au milieu des membres les plus faibles, les plus souffrants du corps de Jésus-Christ ; parmi ces enfants, à demi-nus ou couverts de haillons, pleurant de faim ou de froid, que la femme vêtît, auxquels elle rompt la manne du ciel, qu'elle réchauffe par ses caresses ou apaise par un regard. Il est là parce que si le pauvre *a la prééminence dans l'église de Dieu* (1), il l'a aussi sur toutes choses dans le cœur de la femme. Il est là parce que, s'il est doux de commenter l'histoire ou Bossuet devant des intelligences d'élite, il est plus doux encore d'ouvrir une âme ignorante à la penseé de Dieu. Il est là parce que, si c'est une consolation de secourir les indigents et d'imiter leur pauvreté, c'en est une bien plus élevée de partager leur sort, de vivre et de mourir au milieu d'eux. Que la dominicaine s'épanouisse donc en face des devoirs où éclatent la piété et l'intelligence de ses élèves ; que la religieuse du Sacré-Cœur chante un alleluia

(1) Bossuet.

perpétuel, avec ces phalanges de jeunes filles ravies, dont la vue seule transporte l'âme, et qu'elles soient heureuses; elles ne le seront jamais autant que la sœur de charité, amenant aux pieds de Marie son armée de vierges aussi humbles, aussi pauvres qu'elle l'était elle-même lorsque l'ange vint la saluer. Cette femme par excellence, elle a beaucoup sacrifié, mais maintenant elle vit par tous ses pores; elle est deux fois mère puisqu'elle a adopté des orphelines; son âme, en face des angoissesqu'elle adoucit, des afflictions qu'elle prévient, peut *glorifier le Seigneur,* et *son esprit être ravi de joie en Dieu son Sauveur,* car elle en est témoin; *il renverse les grands de leur trône pour élever les humbles : il comble de biens ceux qui étaient affamés* (1); il allégera, pense-t-elle, le poids de la vie à ses enfants qui savent l'invoquer avec tant de ferveur.

Que toutes les générations appellent cette femme bienheureuse! ses jours s'écoulent à tarir ou à idéaliser les larmes. Pauvre par choix, elle vit au milieu des pauvres; dépouillée volontairement des plaisirs intellectuels, elle boit à longs traits dans la coupe

(1) Cantique de la Vierge.

de l'évangile. Le grand livre où elle apprend son bonheur, où elle enseigne à ses enfants à le conquérir, c'est *Jésus crucifié* (1). Son apostolat s'est revêtu du caractère le plus conforme à sa nature comme à la grâce : l'apostolat du cœur. Car enfin, au point de vue de la joie, qu'y a-t-il de plus dans l'instruction supérieure que dans l'éducation populaire? Le mobile comme le but de ces œuvres diverses est identique; c'est toujours au salut des âmes qu'on aspire dans la vie monacale. Si donc on jette un regard rétrospectif sur nos remarques précédentes, on constatera que deux seuls avantages très-accessoires sont donnés en surcroît à l'une plutôt qu'à l'autre : les plaisirs de l'intelligence et le privilége beaucoup plus doux d'avoir des heureux autour de soi. On a vu déjà combien cette dernière prérogative était au-dessous du bonheur de consoler, et combien aussi on la goûte peu dans la réalité, essayons maintenant de scruter la valeur du travail de l'esprit comme élément de félicité pour l'âme d'une femme.

Nous laissons de côté quant à présent le

(1) Saint François d'Assise.

reproche d'égoïsme et tous les autres chefs d'accusation qui s'élèvent, de par le monde, dès que la femme réclame son droit de connaître, de savoir, d'apprécier et de penser. Il est pour elle surtout à notre époque un véritable apostolat, absolument indispensable à la vie morale des familles comme de la société. Mais notre tâche n'est point aujourd'hui de l'envisager sous ce rapport, puisque nous n'y examinons que le problème du bonheur, et que, d'autre part, la raison publique a encore assez de justice pour pardonner à la religieuse protégée par les grilles de son cloître, ce qu'elle tolère à peine chez la femme guidée pourtant dans cette voie par l'honneur du devoir. Il est donc admis que les jouissances intellectuelles sont légitimes dans la vie monacale, et il est admis aussi que pour certaines organisations cette sorte de plaisir a un immense prestige. Or, nous croyons à ce prestige, mais comme l'on croit à une puissance découronnée. Nous pensons que si la femme paraît descendre volontiers des sommets de son âme aux séductions intellectuelles, elle n'y descend qu'avec un remords douloureux, et que si dans une heure de distraction elle y a

cherché une joie, elle a su promptement qu'elle ne l'y trouverait point. Nous soutenons que toutes les facultés de son esprit ne s'exercent avec allégresse qu'autant qu'elle les met au service de son cœur ou de sa foi, et que cette noble manière de se dévouer n'est cependant presque toujours pour elle qu'une manière de souffrir. Les armes sacrées dont elle se servait si énergiquement dans le combat l'ont blessée elle-même après la victoire; son cœur, en précipitant ses pulsations, se venge alors d'un triomphe qu'il aurait voulu pouvoir gagner seul. Créée pour *tout idéaliser* (1), tout purifier, tout féconder, elle se reproche instinctivement de se vouer à des idées plutôt qu'à des sentiments, à des esprits plutôt qu'à des volontés, à des abstractions plutôt qu'à des personnes. Ce sont les réalités de la vie, et non pas les spéculations du génie qu'elle aurait besoin d'idéaliser par l'amour ; et le bonheur même de *protester pour Dieu* (2) ou de défendre la vérité ne la préserve pas de désirs plus tendres. Il y a un abîme de regrets ou d'aspirations qui se

(1) Victor Hugo.
(2) Le R. P. Lacordaire. Notice sur Mme Swetchine.

creuse parallèlement à cet abîme de prosélytisme qu'on vient de combler avec tant de zèle, d'ardeur et de plaisir. On a joui, on voudrait pleurer; on a éclairé, on voudrait être touchée; on a peut-être converti, on préférerait aimer. On a donné l'aumône spirituelle la plus élevée de toutes, la plus difficile à faire accepter, on voudrait couper un morceau de pain noir ou servir un repas dans quelque chaumière d'indigents. On a préparé quelque retour éclatant à l'église, on lui a ménagé la persévérance d'une âme, on a vaincu quelque préjugé funeste, dissipé des ténèbres, ramené la lumière dans une intelligence digne de la posséder, on songe avec amertune qu'il n'y en a pas moins beaucoup de foyers sans feu et des enfants grelotant à l'entour. On a fait saisir à une élève avancée un point décisif de la doctrine, on gémit de ne pas pouvoir en même temps poser le nom de Dieu sur des lèvres encore fermées à la prière. On a entendu des bouches éloquentes aborder les mystères les plus redoutables, on soupire de ne pas entendre le tapage de quelqu'enfant gâté, ou une plainte qu'on pourrait rassurer. L'imagination de la femme qui s'alimente surtout des rêves des espérances ou des industries de son amour,

lui ramène d'autant plus ses exigences que son esprit est mieux exercé aux travaux qui absorbent. La satisfaction de ses besoins intellectuels quand elle en a excite les ambitions de son cœur, et s'il n'est pas dans la nature des préoccupations d'une étude sérieuse et continue de produire le vide, elle enfante du moins le fébrile désir de ne pas dominer toute une vie. Quand la femme s'est donnée par l'intelligence, elle entend bien se donner aussi par son âme. C'est peu pour elle de conquérir des adhésions à sa croyance ou de subjuguer des esprits, elle veut régner sur les cœurs afin que Dieu en soit le souverain. La femme heureuse n'est donc pas celle qui, vouée aux saintes causes ou aux grandes idées, en éclaire la marche et leur suscite des dévouements, c'est la femme qui a *tous ses devoirs dans sa tendresse* (1). C'est pourquoi, lorsqu'une religieuse a passé toute une journée à rendre saint Paul et de Maistre accessibles à de jeunes âmes, à saluer avec leurs applaudissements et leurs transports l'apparition du beau, Dieu découvre d'immenses mérites dans sa conscience, mais elle

(1) 65e Conférence de Notre-Dame.

ne retrouve plus, à l'examen du soir, dans les replis de son cœur attristé, les joies dont elle s'humiliait lorsqu'étant encore novice elle faisait la classe des ignorants, et recevait sur son chapelet les caresses, les larmes ou les sourires de tout un essaim de petites filles, semblable dans ces impressions à la femme illustre qui vivait au milieu des célébrités de son époque, avait l'insigne honneur d'exercer sur elles une influence réelle, s'exaltait sans cesse pour la vérité avec les orateurs qui l'ont dans notre siècle le plus magnifiquement défendue, et à qui il fallait dans ses jours de joie un *pauvre de plus* (1) ! semblable encore à cette héroïne d'un autre âge qui, après avoir attaché son nom à un des plus grands drames de l'histoire, occupait une glorieuse vieillesse à tisser de ses mains de chauds habits pour les fils des immortels vaincus, en y mettant *une sorte d'enthousiasme et comme une ardeur guerrière* (2).

Si donc on veut se faire une idée juste du bonheur de la religieuse dans les ordres en-

(1) Vie de Mme Swetchine, par le comte de Falloux.

(2) L'Évêque de Poitiers, oraison funèbre de Mme de Larochejacquelin.

seignants, il ne faut pas la considérer dans la chaleur de sa leçon, exposant la logique ou expliquant les Pères de l'Église, il faut la contempler à genoux dans ses longues méditations, recommandant à Dieu les âmes délaissées, et à l'heure où quêtant pour les œuvres de bienfaisance, elle ouvre par sa prière le cœur de ses filles, afin de leur apprendre que si la grande joie de la richesse est de donner, le vrai idéal de la pauvreté volontaire est de se sacrifier au service des indigents, et se livrer soi-même pour le bien des enfants pauvres.

Mais serait-il possible que tout fût joyeuse sensation dans la maternité spirituelle? et lorsque nous avons vu, dans les ordres contemplatifs comme dans les ordres hospitaliers, les flots du bonheur reculer quelquefois en face d'obstacles terribles et ne les vaincre que par la charité, ne remarquerons-nous dans les ordres enseignants qu'une joie inaltérable, à l'abri de tout assaut? S'il en était de la sorte, rien ne calmerait l'humiliation, le désespoir, la révolte de l'amour. Partout il entend souffrir, et ici, plus qu'ailleurs peut-être, il offre à notre faiblesse étonnée une nouvelle preuve de son invincible puissance à triom-

pher de la douleur, car une foule d'éléments de chagrin se mêle aux éléments de joies vives et solides, que nous venons de signaler dans l'éducation de la jeunesse. Approchons sans crainte de ce nouvel et triste horizon, il redeviendra lumineux si, le fixant de près, nous apprenons à l'aimer, comme il est aimé par ceux dont les ombres n'abattent point le courage. Et d'abord, si nous passons sous silence les angoisses fatigues ou privations qu'impose dans l'ordre physique l'apostolat de l'instruction et surtout celui de l'instruction populaire, nul ne s'en étonnera. Ne respirer que dans une salle d'asile, se livrer dans des crèches aux soins les plus pénibles, n'avoir pas une pierre pour reposer en sécurité comme cela se voit dans les missions lointaines, être exposé le jour au soleil brûlant et la nuit aux rosées glaciales, avoir tout au plus la quantité de pain et la goutte d'eau indispensables à la vie, s'épuiser péniblement avec des intelligences étourdies ou rebelles, ce sont là, sans doute, des peines véritables, mais notre respect pour la femme ne nous permet pas de compatir beaucoup aux douleurs qu'elle méprise. On compte peu dans l'église catholique ce genre de souffran-

ces qui ne touche qu'aux parties inférieures de l'être, et nous avons hâte de monter plus haut dans la région des épreuves. Deux de ces dernières nous arrêtent en nous effrayant. La première est l'amertume incessante à laquelle la religieuse est en proie, grâce à une séparation inévitable d'avec ses enfants, et à l'oubli pour ne pas dire l'ingratitude de ces derniers. Lorsque le cœur d'une femme s'est donné à une âme, il voudrait lui être toujours effectivement dévoué, parce qu'il n'y a pas pour l'amour sincère et sans tache de plus inexprimable supplice que celui de la disparition de son idéal. Posséder deux ou trois années une enfant auprès de soi, lui prodiguer dans ces jours trop rapides toute la tendresse d'une virginale maternité ; puis, quand elle est éclairée, fortifiée, formée pour le bien, la bonté, l'amour, lui dire un éternel adieu ! Quoi de plus triste, de plus navrant, de plus en désaccord avec les besoins d'une mère ! avoir pour le lendemain la perspective des déchirements de la veille ; n'aimer jamais que pour regretter, n'est-ce pas intolérable ?

Cependant cette douleur n'est point encore la lie du calice. Lorsqu'il a été donné à la religieuse, de conserver assez longtemps sa

fille à ses côtés pour la pénétrer d'attachement à la vertu ; lorsqu'elle peut, en la rendant aux siens et au monde, espérer en sa fidélité pour Dieu, en un souvenir dans ses prières, elle se résigne sans effort. Mais lorsqu'elle lui est enlevée avant qu'il lui ait été possible de fixer dans sa tête volage la pensée divine, de la corriger d'une seule de ses dangereuses tendances, d'obtenir d'elle une caresse spontanée, ô alors, en la perdant pour toujours, elle pleure comme si l'enfant était mort dans ses bras. Elle sait qu'aucun dédommagement ne lui sera permis, elle rompt avec l'objet de sa tendresse avant d'en être aimée ; son amour n'a rien produit de bon ou d'heureux, elle s'imagine humblement que sa charité est stérile, elle répand sa douleur dans l'abîme de la solidarité universelle.

Toutefois prenons garde que les ombres du langage humain ne nous induisent en erreur sur la nature de cette peine. Elle est si réelle qu'elle serait inacceptable pour un cœur de femme; mais le caractère poignant qu'elle aurait pour une mère n'a pas sa raison d'être pour une vierge, non pas que l'une aime l'enfant moins que l'autre, mais parce qu'elle l'aime d'une manière différente, et il suffit

pour s'en convaincre de se rappeler les nuances surnaturelles si tranchées, établies plus haut entre la maternité chrétienne et la maternité spirituelle. Celle-ci étant fondée sur l'abdication absolue de la femme, ne réclame aucun des droits appartenant à la première. Détachée de toute ambition humaine dans son amour pour l'enfant, elle a renoncé à l'aimer pour elle-même. Elle l'aime uniquement pour lui et pour Dieu, avec un sentiment si désintéressé qu'il n'aspire jamais à aucun retour d'affection. Éprise de son âme, pas du tout de sa personne et destinée à aimer cette âme éternellement, elle peut la voir s'éloigner d'elle sinon sans regrets, du moins sans cette émotion passionnée qui nous porte à notre insu à nous rechercher nous-mêmes dans les déceptions de nos tendresses. Elle sent bien qu'elle vivra, priera, souffrira jusqu'à son dernier jour, avec la pensée du salut de cette chère âme, le seul désir qu'elle ait osé formuler ; et reposant sur le sein de Dieu cette forte espérance, elle se dévoue de nouveau en paix et en amour pour d'autres enfants, sans même songer qu'ils l'abandonneront aussi, avant d'avoir mieux que leurs émules la compréhension de cet amour mystique, qui,

après avoir été ici-bas l'enivrement des vierges mères, deviendra la rédemption de leurs fils.

Ce dénûment du cœur, sublime victoire de la charité, soutient encore la religieuse contre l'ingratitude et l'indifférence de la jeunesse, bien autrement difficiles à supporter que les oublis de l'enfance, souvent excusables, quelquefois même involontaires. En ruinant sa santé pour instruire, guider, consoler, préserver, l'épouse du Christ sait bien qu'elle ne travaille efficacement que sous le regard de Dieu ; elle sait bien que sa mission, son amour, resteront longtemps incompris, et qu'il n'y a pas de réciprocité possible entre les mystères d'un dévouement surnaturel et la légèreté des cœurs, ne savourant encore de la vie que les trompeuses promesses. Elle n'ignore pas que la gratitude de certaines âmes d'élite ne lui sera pas toujours connue, et qu'elle-même aura quitté ce monde à l'heure où ses enfants, éclairés par l'expérience, ne prononceront plus son nom qu'avec un tardif mais intelligent repentir. Elle n'aspire point d'ailleurs à la reconnaissance, elle souhaite au contraire se donner gratuitement, n'aimer en Dieu que pour sauver; elle ne demande aucune place dans le cœur de ses élèves, ne se

réserve que le droit de chérir jusqu'à leurs torts, et pourvu que nul ne le lui conteste, elle s'estime trop heureuse. S'oubliant elle-même, comment et pourquoi souffrirait-elle d'être oubliée ? Ce qu'elle veut, c'est que Dieu ne le soit pas. A la gloire, au service de Dieu est consacré son amour, amour humble et caché comme la vie monacale.

Adorons donc sans nous lasser ce prodigieux amour, placé de nouveau dans une de ces alternatives, où il triomphe d'autant plus qu'il semblait devoir être vaincu par lui-même, et admirons-le maintenant aux prises avec le désespoir de l'exil. L'exil, ce deuil suprême, comment croira-t-il, dans son respect pour lui-même, aux joies qui nous ravissent, à la vue des filles de Saint-Vincent-de-Paul, sous quelques cieux qu'on les rencontre? Et puisqu'il est presque toujours imposé à la maternité spirituelle, comment admettre le bonheur de celle-ci sans entrer en contradiction avec nos sentiments les plus intimes, sans froisser ou paraître insulter ce qu'il y a de plus fier, de plus légitime, de plus élevé dans l'instinct national ? A ces craintes, nous n'avons réservé qu'une réponse, réponse exclusivement destinée à la femme. Peut-être, à cause de

cela, les juges superficiels l'apprécieront-ils à l'égal d'un sophisme? Mais qu'importe! la vérité est ce qu'elle est. Sa mission est de s'exprimer plutôt que de plaire, et la négation l'affirme quelquefois. Que l'exil soit une douleur, la plus déchirante de toutes pour l'homme, rien n'est plus incontesté. Mais l'est-elle pour la femme dans la même proportion? nous ne le pensons pas. L'homme est le roi de la nature, le souverain de la terre. Le sol qui l'a nourri est une partie de lui-même. Le sacrifice du sang est au besoin la sanction de cette sublime parenté. L'homme et la patrie ne se séparent point; ils représentent la même idée, et celle-ci répond à ce qu'il y a de plus grand, de plus saint, de plus sacré dans le monde. Le génie de l'homme est la gloire de son pays; son talent, son lustre, sa science, ses lumières, son bras, ses forces, son service, son honneur, sa vie lui appartiennent en droit comme en fait. S'il meurt pour la défendre, il se survivra éternellement en elle.

Quant à la femme, il n'en est point ainsi, son pays ne veut rien recevoir d'elle : ni le sang, ni le dévouement civique, ni le génie, ni la science, ni les quelques lueurs de talents

épars çà et là comme des plantes parasites, et si Dieu ne lui avait pas assigné pour patrie les sphères de son amour, son pied ne foulerait jamais qu'une poussière ingrate et aride! Oui, que l'homme s'attache à la terre, s'il le veut: qu'il y bâtisse des palais à son orgueil et des forteresses à son patriotisme; la femme ne s'attachera qu'à ses affections et habitera moins le sable qui la porte que les régions de son cœur. Sa patrie sera l'idéal de ses chastes amours, idéal de joie ou idéal de douleur, selon la volonté de Dieu. Est-ce par hasard la plage où elle joue avec ses enfants qui est la patrie de la veuve du marin? N'est-ce pas bien plutôt la vague écumante où une frêle embarcation a disparu en un jour d'orage? Est-ce le salon charmant où elle se retrouve après y avoir vécu longtemps adorée et sans chagrins, qui est la patrie de la jeune femme ayant choisi pour demeure à la campagne une modeste habitation où déjà un berceau a été préparé pour hâter son retour? Est-ce l'ombre de son clocher qui est le pays habité par la femme du soldat, ou est-ce le coin obscur devenu le tombeau de ce héros sans gloire? Est-ce la maison somptueuse où les fêtes se succèdent qui est la patrie de la

jeune fille dont l'âme s'est vouée au soulagement des pauvres, et veut donner son cœur comme sa fortune? Combien de nobles créatures dont l'unique patrie est le tabernacle des autels, la couche où on souffre le plus, l'asile des fous, les prisons même où les crimes se cachent, et qui s'éloignent des rives de France *sans croire leur dire adieu* (1), s'il y a ailleurs plus de sanctuaires à relever, plus de pauvres à secourir, plus de fers à rendre moins lourds aux captifs, plus d'enfants surtout à aimer! Et comment donc une femme quitterait-elle avec amertume un pays où tout fils a une mère, toute mère la liberté de rendre heureux son fils, si elle l'abandonne pour nationaliser dans la grande patrie de l'église catholique les innocents exilés de toute famille et de tout amour? ô qu'elles sont étroites les circonvallations d'une cité pour la religieuse qui peut cacher sous son aile les enfants du désert comme ceux de Paris, et que Vincent de Paul avait bien le génie du christianisme et l'intelligence du cœur de la femme, lorsqu'il interdisait à ses sœurs le service des pauvres dans le lieu de leur naissance, afin que leur âme ne connût

(1) L'auteur de la Réforme de Malte.

pour patrie que cet horizon de l'amour qui embrasse l'univers? Quand donc, après vingt ou trente ans d'absence et de travaux, la fille de charité ou du Sacré-Cœur est rappelée des missions en France pour y mourir en paix comme on rentre au port après un long voyage; elle n'estime point avoir recouvré le ciel du pays natal, et il faut se dissuader de cette vaine illusion d'égoïsme. Alors, autant que jamais, le lieu de son bonheur est le rivage lointain où elle a aimé le plus d'enfants, et sa véritable patrie jusqu'à sa dernière heure sera la terre où elle les béatifiait par le sang du Christ!

CHAPITRE VII.

De l'amitié surnaturelle et du bonheur par la vie commune.

—

Il est donc loyalement et surabondamment prouvé que toute règle monacale, inspirée par Dieu, autorisée par l'Église, saisit l'être entier par le bonheur et l'y fixe pour l'éternité. Toutefois nous n'avons considéré jusqu'à présent que la vie intime de l'âme, l'individualité du cœur, s'il est permis de s'exprimer ainsi, l'être isolé enfin. Or, la vie religieuse, pour la femme surtout, n'est point l'isolement, la concentration, le reploiement de l'âme sur soi. Elle ne condamne pas à la solitude, elle con-

duit à la vie commune. Après avoir donné à l'âme par l'action extérieure de la charité ou par le mysticisme les infinies joies de l'amour, du dévouement, du sacrifice ; après lui avoir créé une vie intérieure sublime, elle lui offre un privilége de plus. Loin de la laisser en face d'elle-même, absorbée dans ses délices, elle la place à côté d'autres cœurs vivant de la même existence, habitant sous le même toit, ornés du même revêtement de grâce, se vouant aux mêmes œuvres, ne palpitant que pour la même cause, destinés à devenir dans le Christ les amis de son pèlerinage.

Si on a passé le jour au milieu de petits enfants, d'aimables sœurs ont été mères ; les émotions s'augmentent en se sentant partagées, les cœurs s'ouvrent au même baiser des bouches souriantes, au même écho des fraîches voix.

Si on a gravi le sommet du Carmel, d'autres âmes vous y ont précédé, vous y suivent, y goûtent peut-être des ravissements plus hauts. L'extase tressaille des extases dont elle est le témoin.

Si on vient de quitter une salle de malades où la mort a vaincu les illusions de la charité, dans la salle d'une jeune religieuse au

contraire la vie triomphe du tombeau, les espérances consolent des déceptions, les joies diminuent l'amertume des épreuves, les larmes de bonheur essuient les larmes de regrets. Dieu, en se livrant non pas à un seul, mais à plusieurs réunis en son nom, augmente leur capacité d'aimer, et crée pour chacun un milieu fraternel dont il est le centre, où tout par conséquent devient doux et sympathique.

Or, qu'est-ce en général que le milieu d'existence où l'individualité peut être posée? Quels éléments le constituent? Ils sont de plusieurs sortes; proviennent nécessairement de diverses causes; naissent quelquefois des circonstances, sans que les circonstances puissent les modifier; échappent trop souvent à une volonté directrice, parce qu'ils naissent de la faiblesse comme de la vertu, de l'âme comme de l'esprit, du cœur comme de la manière d'être, des désirs comme des regrets, des joies comme des chagrins, de ce quelque chose d'indéfini qui est en même temps plus et moins que nous-mêmes. C'est ce reflet réciproque de l'être sur d'autres êtres groupés autour de lui, qui forme au-dessus de la tête de tous et de chacun en particulier la

colonne d'air où l'on respire à son insu, soit qu'on se trouve au large et à l'aise, soit qu'on se sente oppressé. Les personnalités, quelque puissantes qu'on les suppose, ne créent pas à elles seules cet horizon, tantôt sombre, tantôt brillant, où tous les regards s'attachent comme au ciel de la vie. Les événements publics et les épreuves privées, les choses du dehors et les choses de l'intérieur, les idées et les sentiments, les opinions et les habitudes, les relations du monde et celles de l'amitié, les sujets sur lesquels roulent d'ordinaire les discussions et les paroles du petit enfant, les convictions politiques ou religieuses et les antécédents, tout enfin contribue à l'ombre ou à la lumière de ce fond de tableau sur lequel chaque âme vivante ressort avec sa propre physionomie. C'est une loi pour toute créature de subir le caractère du milieu que d'autres venus avant elle lui ont préparé, où elle apportera à son tour un tribut essentiel. Les enfants de Dieu sont des frères destinés à vivre ensemble, et la solitude n'est ici-bas qu'un accident jusqu'à ce qu'au ciel elle soit une impossibilité. Nous ne parlons pas, bien entendu, de la solitude selon les Antoine et les Jérôme, celle-là était une béati-

tude anticipée. Nous parlons de ces tristes solitaires qui n'ayant pas dit adieu au monde, y sont cependant condamnés à vivre en face d'eux-mêmes, sans foyer domestique, loin de toute maison hospitalière. Or, ces âmes, elles aussi, ont dans leur malheur un milieu d'existence puisqu'elles ont des souvenirs. En s'y réfugiant, elles y reconquièrent les émotions d'autrefois, elles y ressuscitent les personnes disparues et aimées. Si ces souvenirs sont purs autant qu'heureux, ils seront toute une vie nouvelle, et les anges y ajouteront le charme de leur présence. S'ils sont pénibles, excitent les regrets ou le remords, on aura une extrême difficulté à les éloigner, tant le cœur humain reçoit de fortes impressions de tout ce qui vient de plus haut ou de plus bas que lui-même. Que d'âmes, à la dernière heure, sont sauvées par le souvenir d'un regard maternel ou du conseil d'une sœur, par la mémoire des premières visions de la vie! Que d'esprits emportent en enfer l'écho du premier blasphème entendu et qui les a égarés!

C'est donc une des assises fondamentales de la vie que le milieu où l'on est placé, et bien que l'on puisse demeurer fort médiocre auprès d'âmes élevées et très-supérieur auprès

d'intelligences inférieures, bien que l'âme et l'esprit toujours libres de leur propre essor dépassent, lorsqu'ils le veulent, le milieu trop resserré qui leur est imposé ; néanmoins on n'est jamais libre de s'y remuer sans plaisir ou sans peine. De même que la respiration de l'être physique devient difficile et oppressée lorsque l'air n'est pas assez vif, de même le mouvement intellectuel et moral de l'être immatériel devient une incessante douleur quand l'atmosphère où il se produit n'est pas assez pure pour lui.

Cela étant, il nous faut examiner d'abord quels peuvent être à cet égard les désirs de la femme. Nous nous demanderons ensuite si la vie religieuse parvient à les satisfaire.

Ces désirs ou plutôt ces besoins sont immenses. Ils naissent de cette infinie délicatesse de nature, qui amène presque toujours une modeste supériorité d'esprit portant la femme à souhaiter dans son entourage des facultés ou des vertus qu'elle admirera. Par son âme, elle a le droit d'aspirer à l'élévation morale du milieu où s'écoulent les jours de ses dévouements. Par son esprit, elle souhaite l'élévation intellectuelle du milieu où elle pense, car ce milieu lui-même, quelque haut qu'il

soit, s'élèvera rarement au niveau de son cœur. Sans doute, nous n'entendons pas dire qu'il est nécessaire à la femme de se livrer aux plaisirs de l'esprit. Nous avons déjà montré qu'ils n'étaient rien en eux-mêmes pour consoler sa vie, et nous convenons volontiers qu'ils l'éloignent plus souvent qu'ils ne la rapprochent de l'idéal de son bonheur. La plupart d'entr'elles au reste seraient incapables de les goûter parfaitement. Mais ce qu'on ne veut pas ou ce qu'on ne sait pas aimer pour soi, on peut l'aimer dans les autres; ce à quoi on craindrait de s'attacher personnellement, on peut y tenir pour les autres. Si la femme ne s'émeut en elle-même que pour les choses du cœur, il lui est loisible et très-cher de jouir des choses de l'esprit dans ceux qui l'approchent. Etrangère à toute spéculation, n'ayant rien étudié, ne lisant que dans les yeux de ses enfants, ignorant tout sauf son amour, elle n'en aura pas moins au plus haut degré le goût du beau; elle aimera le beau sous toutes ses formes, le recherchera avec avidité, le saluera avec transport partout où elle en découvrira l'expression, ne se trompera point sur la valeur d'une œuvre d'intelligence, sera très-apte à

ranimer la lumière du génie. Elle se passionnera pour les travaux grandioses, en devinera la portée, en saisira au vol le côté faible, et sera plus utile à leur perfectionnement que les plus habiles critiques, parce qu'elle puisera dans la rectitude de sa tendresse cette divination qui manque à la gloire, mais non pas à l'amour. La femme supérieure n'est pas toujours celle qui a le plus d'esprit, mais celle qui a le plus de cœur. Qu'on suppose une femme aussi déshéritée que possible des dons intellectuels, elle voudra avec véhémence avoir le droit incontestable d'être fière d'un époux, d'un fils, d'un frère, d'un ami. Elle aspirera à la supériorité de ceux à qui elle appartient parce qu'elle a faim et soif de les admirer sous tous les rapports. Si elle manque de facilité ou d'élégance dans la conversation, elle n'en sera pas moins touchée des discours éloquents qu'elle aura l'occasion d'applaudir. Si elle n'a pas de penchant pour la lecture réfléchie et solitaire, elle aura les fibres les plus délicates, les plus tendres, les plus sensibles pour tressaillir à une poésie qu'une bouche aimée lui révèlera. Si elle n'a jamais touché un crayon ou un piano, cela ne l'empêchera pas de pâlir devant une belle toile ou

de chanter avec Rossini. On pourrait presqu'affirmer que les femmes dénuées de ressources personnelles dans l'esprit sont les plus ardentes à jouir en ceux dont elles sont entourées des mérites qui leur manquent, et dont le cœur seul leur donne la compréhension.

Cet instinct divin de tout ce qui est élevé se fait jour chez les femmes de toute condition. Dieu n'a pas créé plusieurs types, selon le rang où sa providence place une destinée, et quand nous essayons de mettre en relief l'idéal chrétien de la femme, nous ne procédons jamais par voie d'exclusion. De même que nous avons vu une paysanne de seize ans arriver par l'amour au sommet de la contemplation, de même aussi on découvrira sans peine chez la femme rivée aux plus humbles labeurs ce besoin de s'énorgueillir de ceux qu'on aime, de les voir appréciés, de remarquer en eux une supériorité quelconque. L'amour chez la femme est partout et toujours un culte. C'est pourquoi elle rêve incessamment l'élévation de l'objet aimé et veut qu'il soit brûlé de l'encens à ses pieds. La femme d'un charpentier habile dans son état, intelligent et sage; la femme du petit marchant

dont la délicatesse et la capacité sont reconnues ; la femme d'un laboureur dont le sillon est plus régulier que celui du voisin ; une jeune et modeste ouvrière dont le frère sait le latin et le grec ; une mère dont le fils a reçu du ciel une intelligence hors ligne ; toutes ces femmes sont mille fois plus heureuses que la grande dame du monde rougissant en secret des vulgarités qui l'environnent. Le vulgaire est ce qu'il y a de plus contradictoire à la nature de la femme, elle ne s'y résigne jamais ; il l'enveloppe en vain, la presse de toutes parts, elle lui résiste sans se lasser, et bien qu'elle le supporte dans autrui sans se plaindre, il la blesse infailliblement. Elevée par le cœur au-dessus de toute élévation, l'abaissement des siens, sous quelque forme qu'il apparaisse, lui est d'un poids insupportable, et, après la privation d'être aimée, elle n'en éprouvera pas de plus cruelle que ne pas voir sur le front de ceux à côté desquels elle vit l'éclat intellectuel, signe de la royauté de l'homme. Sans doute l'étendue de cette lumière n'est pas mathématiquement déterminée par l'ambition de la femme, et elle se contente de peu à cet égard. Elle n'a nul besoin que l'esprit aimé soit vaste dans son érudition, elle veut seulement que

par son regard il atteigne plus haut que cette terre. Un paysan sachant le *Credo* a mieux qu'une foule d'académiciens illustres les facultés dont une femme a le droit d'être fière et heureuse. Les dons de l'esprit, hélas! n'élèvent point ceux qui en usent mal, et il y a par malheur des sommités intellectuelles parfaitement incapables de créer ce milieu de vérité et de vertu où une femme peut jouir de ce qu'il y a de divin dans l'homme. Combien de mères, d'épouses, de sœurs, pleurent sur les génies ou les talents qu'elles aiment, étoiles radieuses tombées du ciel que le monde foule aux pieds en glorifiant sa victoire.

Nous le savons : cet ordre d'idées n'est pas précisément celui que la mode accueille, et le torrent furieux qui emporte tout, en tout dévastant, empêche d'écouter sur ce sujet la femme, sa conscience et sa voix. On ne se rend plus compte des principes les plus sacrés, on oublie les axiomes les plus essentiels au bonheur, on croit avoir assez fait quand un mariage riche est conclu. Qu'importent les convenances immatérielles, l'analogie de l'éducation, les tendances diverses que les précédents ont pu créer, la dissidence des idées, la contradiction dans les

sentiments? On aura un palais pour demeure, des diamants, des dentelles pour l'éclat d'une fête, un équipage pour la promenade. Si on s'ennuie en tête-à-tête, on appellera le monde autour de soi; si on ne sait comment causer en face l'un de l'autre, le bois de Boulogne et le cercle y remédieront. Quand les soirées paraîtront trop longues au coin du feu, on sortira ensemble.... ou séparés! la jeune femme ira chez sa mère, si elle n'aime pas le théâtre. Elle ne sait lire que dans Bossuet ou M. Guizot; de l'autre part, on ne goûte guère qu'Alexandre Dumas; chacun lira tout bas sans discuter. Le besoin d'économie ne dérangera aucun plaisir, n'entravera aucun projet; l'aisance, le luxe dans le ménage y tiendront lieu de l'harmonie des âmes; la vie facile et opulente avec le temps peut-être produira l'affection. Lorsqu'on n'a pas d'inquiétudes sur l'avenir, n'est-on pas toujours satisfait? Lorsqu'on a le pouvoir de procurer une brillante éducation aux enfants, n'est-il pas aisé d'échapper au souci? Est-ce qu'une distinction égale dans l'esprit, un culte identique pour les traditions de race et de famille, une même ardeur pour les mêmes principes et le même goût dans les habitudes compense-

raient de si précieux avantages? Est-on heureux sans fortune? l'amour donne-t-il du pain? le talent mène-t-il aux honneurs? le travail préserve-t-il des privations? C'est affreux à entendre, et pourtant ce langage est celui du plus grand nombre! Ah! certes, si l'on semait l'union dans les cœurs comme on sème les jouissances à la surface des choses; si la femme consentait au sacrifice de sa fierté intellectuelle dans l'espoir d'élever le milieu abaissé où elle entre; si réellement c'était par oubli de soi, par dévouement pour une âme en qui subsisterait encore le désir du progrès véritable, du progrès moral, que certaines alliances si singulièrement assorties se contractaient, on ne pourrait qu'applaudir parce que si la femme ne comprend pas sa mission d'aujourd'hui, s'en éloigne par effroi, y renonce par défaut de courage, ou s'aveugle sur son importance, on ne voit plus, il n'y a nulle part une digue à opposer à l'effroyable décadence où on entraîne les jeunes générations qui d'elles-mêmes rouleraient moins bas.

On se plaint beaucoup de la jeunesse. Hélas! elle est victime en cela bien plus que coupable. Si elle boit aux sources dont on la

rapproche, à qui la faute si ce n'est à ceux qui ont tari toutes les autres! Si elle retire ses lèvres du beau calice rempli pour elle, à qui la faute sinon à ceux qui rient de la sainteté et du charme de ce qui est plus vrai que le bonheur? Est-ce une âme, dans ses premières aspirations, qui pense à l'inanité de l'amour? Est-ce une jeune fille chrétienne, dans ses premiers rêves, qui imaginera que le pain et l'eau glacent le cœur, que tout l'horizon de la vie est une corbeille de noces, que le cercle des joies est fatalement limité par un total de revenus, qu'on cesserait d'aimer si on cessait d'être fortuné? Elle ne le croit pas alors même qu'elle cède à une pression qui la révolte en secret, et comment le croirait-elle puisque l'homme lui-même le nie dans les jours heureux d'une jeunesse sincère! Ah! si on laissait un peu plus de place à ce qui est naïf; si on ne résistait pas à la puissance des cœurs aux prises avec les difficultés de la vie réelle; si au lieu de combattre la vigueur des sentiments au profit des intérêts matériels, on n'excitait pas l'égoïsme à se faire la grande part et l'orgueil de la vie à tout désenchanter; si au lieu de calculer sur les rentes, on calculait sur les sympathies de

nature, de position, d'esprit, de manière d'être; si au lieu d'accroître et d'enlacer toutes les épines sorties de la main de l'homme, on laissait croître et s'épanouir les fleurs semées par Dieu, combien les familles seraient plus unies, les rapports plus doux quoique plus austères, les caractères mieux trempés, les intelligences plus tendues vers le bien suprême, et combien Dieu, qui *exauce les désirs des pauvres* (1), *revêt le lys des champs* et *l'herbe des vallées* (2), répandrait de bénédictions sur ces chefs de famille qui auraient mis leur foi dans la divine Providence, dans le travail, dans la joie de s'aimer avec un complet désintéressement. « Les pauvres magnanimes sont plus utiles aux églises que les riches fastueux », disait saint Chrysostôme aux chrétiens de son temps, et certes les chrétiens de nos jours seraient sages en méditant ses paroles, pour les pratiquer ensuite, car il est urgent de savoir n'être pas riche, plus encore pour le salut de la société que pour l'honneur de la religion !

Il y a encore, nous l'espérons du moins,

(1) Psaumes de David.
(2) En St Mathieu, chap. VI.

des cœurs jeunes qui comprennent ce langage. Il y a encore dans le monde une sève vierge qui préserve de la contagion universelle certaines âmes plus fortes parce qu'elles sont plus chrétiennement fières; qui, si elles ne peuvent pas rompre tout obstacle, triompher de toutes les résistances et jouir du bonheur tel qu'elles l'auraient compris, s'enveloppent et se recueillent dans leurs espoirs déçus, dans des illusions toujours chères, préférant, si elles sont riches, conserver dans la paix leurs pensées, leurs convictions, leurs habitudes d'esprit, à descendre au niveau où un long martyre leur serait assuré ; mettant au-dessus de toute séduction, si elles sont pauvres, le privilége de garder leur *éminente dignité dans l'Église* (1), en demeurant, grâce à un culte plein de ferveur, au sommet où la Providence, aidée des longues vertus de leurs aïeux, les a fait naître.

Ce n'est pas dire que la fortune empêche toute élévation intellectuelle, ni qu'il faille rigoureusement être pauvre pour s'estimer, se comprendre et se dévouer réciproquement; ce n'est pas dire non plus qu'on soit toujours

(1) Bossuet.

fort heureux en s'isolant des faiblesses des contemporains pour rester livré aux siennes, puisqu'il y en a nécessairement partout ici-bas. C'est flétrir par la voix d'un évêque illustre *ce confortable qui énerve les caractères, qui dévore comme une plante parasite les forces vitales de l'âme, qui rapetisse les intelligences et concentre l'homme tout entier dans les soins minutieux d'un ameublement de boudoir, dans les détails d'une parure, dans l'ordonnance de divertissements pleins de mollesse, dans ces superfluités de bon ton, dans ces mille riens devenus une nécessité du temps présent... liens factices créés par la frivolité* (1)! C'est protester contre cette déplorable tendance actuelle à vouloir que les richesses soient l'unique élément du bonheur pour une famille à fonder, erreur qui efface les notions les plus divines, fait perdre *à l'homme ce qu'il y avait d'infini dans son cœur* (2), substitue l'idée du plaisir à l'idée du sacrifice, le désir des jouissances vides et sans but à l'attente des profondes et suaves émotions de la vie d'une femme, altère ce qu'il y a en elle de plus

(1) Mgr Pie, Mandement sur l'esprit de renoncement et de sacrifice, 1853.

(2) Dialogue de sainte Catherine de Sienne.

vivace, de plus charmant, de plus délicat, de plus propre à la rendre digne de ses hautes destinées, fixe sur de vaines combinaisons, sur des rivalités d'élégance et de luxe les ressources d'une intelligence faite pour n'aspirer qu'aux joies d'une tendresse ingénieuse, ne sachant plaire que pour tout attirer à Dieu.

Cette erreur aura toujours pour résultat de rendre les femmes futiles quelquefois et malheureuses infailliblement, malheureuses sans compensation, sans autre remède que le secours du ciel, car on peut se tromper par inexpérience la veille du mariage, mais le lendemain se trompera-t-on de nouveau ? Et lors même qu'on oublierait quelque temps les besoins légitimes de sa nature pour chercher le bonheur là où il n'est pas, les oubliera-t-on toujours ? Et quand on aura cherché sans trouver après ce songe doré d'une illusion dévorante, que sera l'heure du réveil ? Où se terminera la longue angoisse de ce sommeil fébrile ? La souffrance alors révélera la femme à elle-même. Elle se retrouvera dans ses larmes avec la compréhension de ce qu'elles lui coûtent. L'élévation reconquise de son être lui fera mieux sentir l'abaissement d'une famille

ou d'un monde où elle avait cru, grâce à l'éclat extérieur, pouvoir se passer de la distinction intime; elle connaîtra l'horreur des situations brillantes et le néant des vanités satisfaites! Si elle est aimée réellement, si elle aime, elle pourra se relever d'abord, puis tout relever autour d'elle, ne serait-ce que du moindre degré! Mais, si comme il arrive presque toujours, l'affection mutuelle n'a jamais été sérieuse, si elle a des déchirements dans son cœur comme dans son esprit, elle confondra dans un même désespoir ces deux infortunes: n'être pas aimée, n'être pas comprise. Le monde rit souvent de cette dernière expression. On l'emploie volontiers ironiquement. Pour nous, si nous la choisissons, c'est qu'elle est éloquente lorsqu'elle est sincère, c'est qu'elle prouve que la femme, condamnée à vivre dans un milieu indigne d'une intelligence élevée, en souffre du premier au dernier jour de sa vie, et en souffre d'autant plus qu'elle dépasse quelquefois ceux derrière lesquels elle se serait complue à marcher. Destinée à charmer et non à gouverner, à être devinée et non à s'imposer, à persuader et non à commander, à exercer par le cœur l'influence qui donne l'empire des plus grands

esprits, et non pas à enchaîner à son intelligence une âme médiocre, elle ne saurait jouir d'une satisfaction d'amour-propre. Une noble fierté de cœur est tout autre chose que l'orgueil de l'esprit, et c'est pourquoi toute infériorité navre la femme sans l'offenser. Nous laisserons donc baissé le voile des douleurs qu'elle aime à croire inconnues pour contempler les familles où les esprits, les cœurs, les âmes s'élèvent sans effort sous la bénédiction d'en haut.

Si le mal signalé tout à l'heure est général et profond, il n'a point tout envahi. Comme la foi catholique malgré tant d'assauts n'est pas morte en France et n'y périra jamais, la vie de famille, sauf quelques exceptions dans les grandes villes, y est encore aimée, comprise, pratiquée selon l'évangile, c'est-à-dire de manière à satisfaire tous les penchants, toutes les ambitions légitimes de la femme. Oui, il y a encore d'innombrables sanctuaires où l'on voit l'amour s'épanouir sans se faner en la présence de Dieu, la foi préserver les esprits de l'erreur corruptrice, l'étude remplissant les heures en chasser l'ennui et la dissipation, le culte des arts éloigner des plaisirs moins nobles, les soi-

rées s'écouler avec les frères, les sœurs, les amis rassemblés, les jeunes gens causant histoire et littérature, les jeunes filles faisant de la musique ou des travaux à l'aiguille, le père et la mère attentifs veiller sur ces chers esprits, les entretenir des douleurs de Pie IX, les exciter eux-mêmes à l'enthousiasme du vrai et du beau en le leur montrant dans l'éclat radieux des bons livres, la prière demeurer en honneur, la messe du dimanche grouper autour de l'autel tous les habitants du logis, l'attachement mutuel, soutenir dans les revers, charmer dans la prospérité, aider tout ce qui est bon à se promouvoir jusqu'à Dieu, la pauvreté n'être point regardée comme une humiliation parce que le sentiment chrétien préserve de l'envie, parce qu'on *sait élargir son cœur pour s'y contenter de peu* (1), *et mettre Jésus-Christ à la place de ce qui manque* (2), la richesse ne devenir qu'un moyen d'être magnifique dans la charité et strictement convenable dans les habitudes, qu'un motif de plus pour écarter un luxe qui dévore le lendemain en flétrissant la veille, la vie enfin,

(1) Le R. P. Lacordaire, Conférences de Toulouse.
(2) Bossuet, Lettres de direction.

manifester la pensée de l'église par les saintes conséquences du mariage. Il y a encore des milieux où la femme sage et honorée, douce et humble, n'a aucun froissement à subir ; où la modeste influence de son vertueux amour s'exerce en paix sur son époux ; où, en même temps qu'elle achève cette éducation de l'homme par la femme qui dure jusqu'à la mort, elle prépare le cœur de ses fils à être dignes de la recevoir un jour, tandis qu'elle se montre devant ses filles le type de la femme soumise, sans réserves dans son obéissance et son dévouement éclairé ; où le père de son côté enseigne à ses fils le respect de la tendresse , tout en usant virilement d'une autorité que nul ne conteste ; où les esprits enfin comme les volontés passent tour à tour des joies intellectuelles aux joies du cœur, des régions les plus élevées de la terre à ces régions sublimes où Dieu attend les âmes pour les bénir.

Sans doute beaucoup de familles n'ont pas toujours été aussi heureuses ! Beaucoup d'intérieurs ne se perfectionnent qu'après un long apprentissage des difficultés de la vie, et cette pensée devrait animer le courage de la femme. L'homme ne s'élève guère, en sortant et se

dépouillant de lui-même, qu'en recevant du ciel la responsabilité, les devoirs, les jouissances de la paternité, et combien de femmes ne façonnent l'âme du père qu'en ouvrant celle des fils, ne réalisent ce qu'elles ont rêvé toute leur vie qu'au déclin de leur âge, si l'on pouvait appeler déclin le moment suprême où Dieu est enfin le nœud et la possession de deux cœurs qui s'étaient aimés pour le chercher, de deux esprits dont les vues s'étaient longtemps rencontrées sans devenir identiques !

Or, ce bonheur, descendant de l'âme autant que du cœur et beaucoup plus que de l'esprit, nous révèle une vérité importante que nous serions coupables de taire. C'est qu'il existe des milieux fort destitués de toute élévation intellectuelle, où la femme pourtant estime n'avoir rien à regretter parce qu'elle y trouve l'élévation morale. Nous l'avons reconnu : la femme, quelque simple d'esprit qu'on la suppose, a un vif penchant pour toutes sortes de supériorités; nous l'avons remarqué aussi : les facultés intellectuelles ne sauraient la charmer quand elles éloignent de la vérité ou de la vertu. Il est donc évident que, pour la consolation de sa vie, la sincé-

rité des caractères, les mérites solides sont préférables aux dons de l'esprit les plus enviés, et que l'intelligence féminine la plus haute n'aurait qu'à bénir son sort auprès de parfaits ignorants, si ces ignorants connaissaient Dieu assez pour connaître la femme, l'apprécier, l'aimer comme elle le mérite, c'est-à-dire comme il est rare que lui arrive ce suprême bien.

Lorsqu'il y a un instant nous nous élevions avec énergie contre certains malheurs actuels et en particulier contre l'omnipotence de l'or, nous n'entendions pas ne déplorer dans la vie de famille que la faiblesse du côté intellectuel ; elle serait de peu de valeur si elle n'était pas une des causes principales de la faiblesse du côté moral, si après l'avoir produite elle ne la rendait pas irrémédiable. Mais ici plus que jamais nous respecterons en silence les trop cruels chagrins de tant de nobles jeunes femmes pour ne mettre en relief que ce qu'il est permis de toucher sans indiscrétion : les joies qui se font deviner en se trahissant elles-mêmes.

Or, nous n'hésitons pas à le répéter : en ce qui touche le bonheur de la vie réelle, l'élévation morale peut aisément compenser l'infério-

rité intellectuelle ; la foi tenir lieu de science puisqu'elle enlève les esprits plus haut que la science ne les mène ; la réserve, la bienveillance, l'aménité du langage remplacer les saillies spirituelles ou les éloquents discours ; la tendresse et le dévouement remplir les vides qui pourraient être par hasard remarqués ; la charité comprise et pratiquée combler tous les loisirs ; le respect mutuel permettre à chacun de céder quelque chose à ses tendances particulières. Quand il en est ainsi, quand les habitudes prennent le niveau des vertus, que l'amour chrétien, cet amour qu'aucun flot n'emporte, crée l'égalité sublime de l'union au devoir, de l'union à Dieu ; la femme, disposant de semblables biens, fût-elle un génie et ceux qui composent sa société habituelle ne sussent-ils pas lire couramment, nagera dans la joie. Sa fierté n'aura rien à souffrir ; elle ne se sentira point supérieure à ceux qui l'entourent, et, s'ils l'exaltent naïvement, ce ne sera pas là le motif de ses actions de grâces. Elle admirera bien plus qu'on ne l'admire et ne sera nullement jalouse de l'influence de son esprit. Pourquoi en effet y tenir quand on n'a aucun but céleste à atteindre ? Pourquoi être éloquente quand on n'a pas à défendre

Dieu? A quoi bon pâlir devant Pascal et Bourdaloue, si un père, un époux, un fils savent l'Évangile? Il y a donc des femmes parfaitement heureuses dans le plus humble milieu. Il y a des femmes distinguées qui, en consentant à descendre des sphères intellectuelles, sont montées plus haut par une compensation venue de Dieu. Il en est même beaucoup qui se dilatent d'autant plus dans leur bonheur qu'il est leur œuvre exclusive parce que, grâce à leur intelligence surtout à l'humilité de leur âme, elles ont élevé vers le Christ par le seul contact de leur vertu tout ce qui les a approchées.

Cette incomparable gloire, ces joies pures et profondes se rencontrent à tous les rangs sociaux autour d'un foyer glacial comme dans les somptueux boudoirs. Combien de duchesses, de femmes fortunées, pleurent d'envie sous leurs dentelles en visitant leurs pauvres, quand elles voient dans la famille l'obéissance des enfants, la gaieté de la mère, la résignation douce de l'ouvrier, le transport des cœurs, lorsqu'on rentre mouillé par le travail, l'émotion vive et suave de toutes ces âmes courbées pourtant sous le poids d'une souffrance continue! Aura-t-on du pain pour demain? on n'y

songe pas en s'embrassant ; on aura toujours Dieu et le courage pour s'aimer. La jeune femme a appris au père des enfants qu'il avait un père dans le ciel; il adore ses décrets et prie le dimanche au lieu de travailler. Autrefois elle était battue, maintenant elle sait que rien ne la menace, sauf des caresses de plus à chaque augmentation de misère. Elle est plus souveraine dans son pauvre réduit que les grandes reines sur leurs trônes. Riche du cœur qu'elle aime et qu'elle a enrichi de Dieu, elle est autrement heureuse et puissante que ne l'était madame de Staël prédisant à ses admirateurs la chute de Napoléon.

Ce n'est pas que nous prétendions reléguer dans les chaumières toutes les dames de Staël, et il y en a dans le monde plus qu'on ne le croit, ni que nous pensions qu'une femme, réellement remarquable par son intelligence, puisse être parfaitement heureuse dans une situation où il lui serait impossible de compléter son apostolat. Mais il y a un abîme entre les douleurs d'une femme dont l'épreuve est de se désoler dans un centre abaissé moralement et les privations de celle qui ne gémit que sur un abaissement intellectuel. Quoi qu'il en soit, le milieu d'existence

souhaité par toutes les femmes ne peut se rencontrer que par miracle dans le siècle du progrès matériel et de la décadence des caractères.

Revenons maintenant à la vie religieuse. Comment les joies intellectuelles et morales qu'elle réserve répondent-elles à tous les désirs, à tous les besoins d'une femme vierge?

On s'étonnera peut-être à cette question, tant on est convaincu dans le monde que la vie monacale annule les facultés de l'esprit. Dieu, il est vrai, ne se contentant pas du témoignage de l'histoire pour réfuter ce préjugé singulier, en a beaucoup déconcerté les défenseurs, en plaçant au XIXe siècle comme au XIIIe dans les ordres religieux des génies dont les travaux seront immortels. Toutefois cette fausse appréciation subsiste encore dans le vague pour la femme surtout. Excepté les couvents où l'on se livre à l'instruction, tous les autres sont accusés d'éteindre les forces vives de l'intelligence pour amener comme résultat logique la faiblesse d'esprit.

Or, c'est précisément le contraire qui arrive et la raison en est facile à saisir. L'ensemble de la vie religieuse ayant pour but de purifier l'âme pour qu'elle s'unisse à Dieu le plus in-

timement possible, et d'exalter le cœur pour obtenir la perfection de l'amour, doit, par cela seul, agir sur l'esprit et lui imprimer la plus vigoureuse impulsion. L'âme ne resserre pas ses liens d'union avec Dieu sans croître dans la connaissance de ses plus profonds secrets ; le cœur ne monte pas les degrés de l'amour sans que l'intelligence ne s'élève vers la lumière. « Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, » a dit Jésus-Christ. *C'est une grande science*, en effet, *de s'unir à celui qui sait tout* (1). *Qui ne le connaît pas ne sait rien, qui le connaît mal sait mal, qui le connaît peu sait peu* (2). L'aimer, c'est dépasser les mondes visibles et jouir par anticipation du monde invisible ; c'est posséder la raison des règles qui les gouvernent ; c'est laisser bien loin en arrière le génie lui-même auquel *certaines notions demeurent inabordables jusqu'à ce qu'il ait passé par les flammes de l'amour* (3). Un cercle étroit et fatal limite l'intelligence privée de l'infini, et que peut-il y avoir de caché pour celui qui croit en Dieu, l'essence incrée, la substance des

(1) Saint Augustin.
(2) 57e Confér. de Notre-Dame.
(3) Le Dante.

substances, le moteur de tout ce qui se meut! *astre que jamais aucun nuage ne voila, sans coucher et sans hiver, affranchi des lois de la création que lui-même a fixées! Centre indivisible où convergent tous les temps et tous les lieux!... Maître des choses créées qui sont la splendeur de l'idée immuable que le Père engendre et qu'il aime sans fin! Idée, raison, Verbe, lumière qui, sans se détacher de celui qui la fait luire, sans sortir de sa propre unité, rayonne de créatures en créatures, de causes en effets. Clarté qui se répète de miroir en miroir, pâlissant à mesure qu'elle s'éloigne* (1); saisissante de majesté, éblouissante de charmes, à mesure que les cœurs s'en rapprochent. Qu'y a-t-il dans le ciel pour l'esprit, si ce n'est l'extase où le jettera la vision de Dieu? Et sur la terre que peut-il souhaiter, si ce n'est l'intuition de cette vue? De quelle pensée s'emparera-t-il pour s'agrandir lui-même, pour être heureux dans sa grandeur, s'il répudie l'idée, seule digne de son culte et de ses adorations, la seule qui *satisfasse et captive les contemplations, les affections de milliers d'intelligences célestes* (2)*?* Chez la femme surtout où les fa-

(1) Le Dante.
(2) Id.

cultés de l'esprit ont leur racine dans le cœur, et où la supériorité intellectuelle naît presque toujours de l'élévation des sentiments, la vie religieuse en absorbant l'âme en Dieu transforme l'esprit avec un prodigieux succès.

C'est une erreur au reste de croire que le développement de l'intelligence est en oubli dans les institutions monacales. Il a toujours préoccupé leurs fondateurs, et aucun d'eux ne voulant laisser en souffrance cet intérêt de premier ordre, n'a rien négligé pour assurer son triomphe. Est-ce que les loisirs de la méditation, par exemple, ne servent pas les ardeurs de l'esprit autant que les ardeurs de l'âme? Est-ce que la contemplation unie aux austérités n'est pas de tous les moyens le plus énergique pour ouvrir une intelligence aux grandes pensées, disposer un cœur aux purs battements? Est-ce que des lectures invariablement quotidiennes faites en commun, c'est-à-dire avec le double fruit d'impressions qui s'éclairent en se communiquant, n'ont aucun écho pour l'esprit? On dira sans doute : ce ne sont que des lectures pieuses. Mais il y a des lectures de piété fort littéraires, et, sans parler de la ravissante poésie des Écritures ou de l'Évangile, la litté-

rature de l'église catholique est sans contredit ce qu'elle demeurera, l'expression la plus élevée de l'esprit humain. Puis les heures désignées comme récréation, en d'autres termes le moment qui réunit auprès du supérieur tous les membres de la communauté, ne deviennent-elles pas fécondes pour l'intelligence ? Chaque âme apporte là son tribut au trésor universel. Celle qui est riche en dons aimables en distribue généreusement le surcroît et s'attend néanmoins à recevoir à son tour. Celle qui a peu reçu pour elle-même donne pourtant beaucoup à ses sœurs, car c'est donner énormément qu'offrir une sympathique affection à un esprit reconnu supérieur; et d'autre part, c'est beaucoup accepter qu'accueillir l'admiration fraternelle d'un cœur simple. Dans le Christ, tout s'harmonise sans se confondre. L'âme humble en admirant se met au niveau de l'esprit qu'elle admire. Elle ne concevrait pas comme lui une pensée profonde; elle ne la traduirait pas aussi éloquemment; mais elle est apte à l'entendre, et dès lors, en progrès elle-même, elle fait progresser l'intelligence dont elle devient l'amie. On s'applique mutuellement cette chère parole de Jésus-Christ :

« Ce qui a été caché aux sages a été révélé aux petits. » C'est là un des prodiges de la vie conventuelle, avec les éléments les plus variés, les plus dissemblables, elle crée le concert des esprits; avec la science et l'ignorance embrassées, elle forme un nœud d'amour qui, sans enlever le mérite spécial de chaque individualité, n'en place aucune au-dessus de l'autre, mais se sert de toutes pour obtenir un mouvement ascensionnel et général. La petite capacité aide la grande à s'élancer plus haut encore qu'elle-même en s'oubliant et en se livrant. La grande capacité console, guide la petite en lui prêtant ses propres ailes pour s'élever jusqu'où il lui est possible d'atteindre.

L'amour, selon l'expression de Sénèque, devient une fusion qui trouve ou qui fait des égaux. Comme la vaste mer porte sur ses flots les navires aux grands mâts et les embarcations sans voile, et que sur son immensité tout semble petit; comme au milieu des vagues envahissantes l'orgueil de l'homme confesse son néant, accuse sa faiblesse, a des larmes pour adorer et ne regarde plus que le ciel; ainsi la vie monacale, en s'ouvrant comme un océan d'amour aux grandes et aux petites intelligences, leur enlève toute idée

personnelle, égoïste ou jalouse; en les inondant des flots de la charité, elle les unit en Dieu, les unes pleurant de reconnaissance, les autres pleurant d'humilité, toutes heureuses de s'aimer et de s'anéantir. La pauvre enfant, sans instruction, d'une simplicité d'esprit égale à la simplicité du cœur, pourra entrer au postulat le même jour qu'une jeune princesse éblouissante des dons de l'esprit. Lorsque la supérieure les présente à la récréation, on les reçoit à bras ouverts, mais sans la moindre préférence pour l'une plutôt que pour l'autre. Toutes les sœurs s'empressent autour d'elles comme elles le feraient si l'une et l'autre étaient la fille du peuple, ou si l'une et l'autre étaient la fille des rois. Dès le premier instant, toutes les deux se sentent aimées telles qu'elles sont, s'attachent à leurs compagnes et ne rêvent plus qu'à devenir meilleures en entrant plus profondément dans la voie de l'humilité. Dix ans plus tard, celle que son éducation aurait rendue capable des plus hauts emplois intellectuels, s'estime heureuse et honorée d'appliquer toutes ses facultés à mieux enseigner le catéchisme, tandis que sa modeste émule est devenue une sœur Rosalie. L'unique observance de sa règle et l'entourage d'âmes

d'élite, ont suffi pour élever son intelligence au-dessus des plus grands esprits. Elle fera plus que n'oserait faire un chef d'armée. Avec un regard et une parole, elle dominera des populations entières. Et combien de sœurs Rosalie dont l'histoire n'est pas écrite, la vie religieuse ne forme-t-elle pas chaque jour à la science la plus rare de toutes : celle de réaliser le bien malgré tous les obstacles, celle qui consiste à remuer tous les ressorts devant concourir à sa victoire? Que de femmes, véritablement remarquables sous le rapport intellectuel, trouvent dans le plus pauvre couvent un milieu dont elles sentent avec joie la supériorité, où elles s'épanouissent sans désirer rien hors de lui! L'infini enveloppe de toutes parts les intelligences pliées sous le joug monacal, or l'infini une fois conçu par l'esprit ne s'atteint que par le cœur. L'esprit le goûte, mais sans le contenir. Semblable au mirage du désert, l'infini se montre à la ligne extrême de l'horizon et paraît s'étendre de plus en plus parce qu'il n'a point de limites. Seulement on le possède tout en le poursuivant, et au lieu de pleurer sur un espoir fantastique, une amère déception, un bonheur qui fuit,

on s'enivre d'un brûlant désir d'amour ou plutôt de l'inénarrable amour du désir dont la ferveur s'accroît et console! C'est vous, mon Dieu, qui êtes l'idée fixe, la suprême aspiration de ces esprits ravis déjà par la vision qu'ils souhaitent! Pendant que dans le monde trop souvent les dons intellectuels descendent de l'orgueil dans l'erreur, à l'ombre du cloître, les dons intellectuels montent de l'humilité dans l'amour, et quand la nature a refusé ces dons, la grâce y supplée en dispensant plus de charité. C'est la carmélite la plus sainte et non pas la plus spirituelle ou la plus instruite, qui élèvera le mieux audessus de terre les esprits de ses sœurs, et le R. P. Félix a raison intellectuellement aussi bien que moralement, lorsqu'il déclare que les saints seuls sont les hommes du progrès. Dans les ordres d'ailleurs l'aliment de l'intelligence n'est pas restreint à ce qui concerne la religion. En dehors de l'enseignement où le travail de l'esprit est à la fois un devoir et un plaisir, il y a, soit pour une raison, soit pour une autre, soit par le seul effet d'une réunion nombreuse et du contact aimable d'âmes pures, un courant intellectuel des plus animés, une jouissance per-

manente des plus nobles applications de l'esprit.

O si la vocation n'était pas une grâce insigne que Dieu donne, comme il veut et à qui il veut, sans que les séductions y aient la moindre part, combien de jeunes filles prendraient le voile, ne serait-ce que pour échapper aux milieux que le monde leur réserve? Ne serait-ce que pour conserver aux pieds d'une supérieure, avec de saintes compagnes, la paix de l'esprit et du cœur tant aimée sous l'aile de leur mère entre des sœurs et des amies! ô qui donnera aux chrétiens laïques d'être rapprochés de ce cœur de Dieu, où les âmes cloîtrées, soutenues l'une par l'autre, conduites par les anges, pénètrent en larmes et puisent les joies de l'esprit. Joies sans trouble, sans déclin, sans froissements! Quel trouble peut devenir l'écueil d'une intelligence où Dieu est la lumière, l'objet, le terme des adorations de toute faculté? Quel déclin peut assombrir une extase que la foi produit le lendemain plus ravissante que celle de la veille? Quels froissements peuvent tourmenter des esprits dévoués aux mêmes principes, des âmes rivées au même bonheur par les mêmes chaî-

nes, n'ayant d'autre ambition que de s'exciter à la conquête de *ce bien vivant qui court au devant de l'amour comme la lumière court au devant du corps capable de la réfléchir, qui se multiplie par le partage, qui se donne avec d'autant plus d'effusion qu'il est recherché avec plus d'ardeur, et se fait plus aimer quand un plus grand nombre l'aime* (1).

Où donc trouver dans cette élévation du milieu monacal une cause à ces douleurs poignantes que nous avons déplorées jusque dans le sein des familles chrétiennes? où est la place du vulgaire dans l'harmonie du sublime? Et comment s'introduirait-il dans une assemblée de vierges où la pureté du cœur n'inspire que de suaves pensées, ne dicte que d'affables et pénétrantes paroles? Le vulgaire n'a pas toujours sa cause dans une infériorité d'esprit, il vient surtout des sentiments étroits, de l'égoïsme dans un cercle d'habitudes petites et mesquines. On n'est pas vulgaire nécessairement parce qu'on manque de l'usage du monde ou d'un cachet de distinction extérieure, on l'est par un défaut de noblesse intime ; c'est pourquoi on pourrait l'être sur un trône bien plus qu'à

(1) Le Dante.

côté d'une charrue ; c'est pourquoi aussi on ne le sera jamais dans une maison conventuelle. L'idée de s'imposer les liens monastiques ne tombera pas dans une âme vulgaire, et si par hasard elle y tombe, elle la transforme radicalement. Après deux ou trois mois de la pratique sincère d'une vie commune, le changement dans la manière d'être sera complet. L'âme, dépouillée du linceul de ses faiblesses antérieures, anime une individualité nouvelle, c'est comme la résurrection d'un mort, et ce miracle s'opère sans secousses, par la force des choses, exactement comme on obtient qu'un enfant mal élevé se corrige, grâce à un nouveau mode d'éducation. Le noviciat religieux n'est qu'une éducation; seulement, au lieu d'avoir à façonner l'enfance d'un cœur, c'est une âme déjà engagée dans la voie des saints qu'il s'agit de perfectionner. Si le monde comprenait ce charme de l'unité et de l'émulation de l'esprit dans ces hauteurs si accessibles, il s'étonnerait moins de voir les intelligences et les talents hors ligne renoncer aux succès bruyants pour l'honneur du travail caché qui ne glorifie que Dieu. Si on savait combien la vie religieuse est habile à se servir pour l'apostolat de

tous les dons d'en haut reçus par la créature, on se lamenterait moins sur le prétendu non-emploi de facultés exceptionnelles et brillantes. Si on portait un jugement plus éclairé et plus sérieux sur les institutions monacales, on n'éprouverait nulle stupéfaction à voir les esprits ordinaires entrer dans les ordres enseignants et les esprits ornés s'enfermer dans les hôpitaux, parce que toute règle est conçue de façon à satisfaire, non-seulement les besoins légitimes de l'être, mais encore à le doter de ce qui lui manque. Dans tous les ordres imaginables, une force intellectuelle descend de Dieu pour porter chaque esprit au degré qu'il peut atteindre, comme dans l'Église catholique l'unité de la foi rayonne d'un éclat visible à tous, du trône de saint Pierre à la chaumière du pauvre.

De l'union des esprits il est facile de conclure à l'union des âmes, car on ne saurait se maintenir au sommet intellectuel où Dieu domine, sans la paix charmante de l'élévation du cœur.

Tandis que dans le monde on rencontre exceptionnellement un milieu élevé sous le rapport moral, dans la vie religieuse le milieu est plus que moralement élevé, il est saint.

Nous ne perdrons pas le temps à en prouver l'évidence. Ceux qui la révoquent en doute nient leurs propres convictions ; nous ne nous abaisserons pas à les réfuter, *on ne discute pas sur la vertu* (1).

La virginité, l'obéissance, la prière, le renoncement, la charité, ce que le christianisme a de plus céleste, ce qui est élevé au-dessus même des mérites suffisants pour le salut, compose la divine harmonie qui enivre l'âme religieuse. Aucune ombre dans cet ensemble n'attriste ou ne divise les cœurs. La vie n'est plus la lutte entre le bien et le mal aux prises et armés, le mal tourmentant le bien pour le séduire ou l'écraser, le bien combattant le mal ou lui pardonnant pour le changer, elle n'est qu'une tranquille ascension des vertus acquises. L'âme la plus élevée se fait un plaisir de tendre la main à celle qui bientôt la dépassera. La tendresse ne connaît point ces défaillances douloureuses ou ces transports fugitifs qui énervent le cœur sans le fixer, elle s'épanche dans une sérénité de l'amitié qui n'a d'autre fluctuation que ses élans vers Dieu, dans une ardeur virginale

(1) 6e Conférence de Notre-Dame.

qui est le plus cher et le plus fort lien des âmes. Le dévouement, toujours compris, touche au but même dans ses défaites, parce qu'il a un caractère désintéressé qui change en œuvre commune l'œuvre particulière, en acte de résignation les revers, en acte d'amour les succès. Les conversations n'amènent point d'orages. Si on vient à discuter, ce qui est nécessaire à l'esprit humain, le choix du sujet apporte toujours la garantie de la réserve des paroles, la candeur de l'esprit ou sa pureté reconquise ajoute à la valeur, au charme, à l'abandon des entretiens. Les travaux partagés et distribués par ordre supérieur ne soulèvent aucun conflit, ni aucune interprétation jalouse ou malveillante. Entre sœurs on ne se juge pas, on s'aide. Les volontés, loin de s'égarer en sens inverse, de se contredire, de se heurter, sont entraînées et fondues dans ce moule divin qui, en les rendant uniformes, les rend souples et complaisantes. Ces actes d'un sublime et profitable héroïsme, qui ont tant de fois confondu notre faiblesse lorsque nous les avons salués au passage, composent le tissu magnifique dont la contemplation ravive la ferveur universelle. Tous les jours, à chaque instant, la femme peut exalter sa plus chère tendance ;

elle admire ceux qu'elle aime, elle ne voit rien qui ne doive l'enthousiasmer! Enfin ces mille causes de désunion, d'ennuis, de chagrins, d'efforts inutiles, inévitable cortége de la vie réelle, qui assiégent la femme sans lui laisser le moindre repos, demeurent étrangères à la religieuse. Affranchie des plaisirs du monde, elle l'est aussi de ses exigences. Les lois qu'elle a choisies donnent tout ce que les autres refusent. Au lieu du bruit, du luxe, de la rivalité, de l'erreur et de ses disputes, de l'ambition et de ses remords, de la tendresse déçue et de ses désespoirs, elle a en partage le silence où Dieu parle, la pauvreté où il habite, la mansuétude dont il est l'onction, la vérité qui est son essence même, le désir unique de sa possession qu'il exauce toujours au-delà de tout espoir! Le monde guerroie et se déchire au nom de la fraternité, Dieu et sa paix sont adorés partout où s'élève un couvent.

Là *les harmonies du ciel viennent au devant des harmonies de la terre* (1); les âmes entendent et se répètent les mêmes chants, goûtent le même bonheur, ont le sentiment des mêmes

(1) Le cardinal Wisemann. Fabiola.

impressions. Dieu est l'objet de l'amour et l'objet de la pensée ; on s'unit en l'aimant, on le trouve en se cherchant, on le loue par le cantique de l'affection mutuelle. La même foi ravie donne la communion des intelligences, le même amour ému donne la communion des cœurs. On s'aime sans avoir besoin de se le dire, on se parle sans rompre le recueillement du silence, on s'entend sans se répondre. Un regard jeté involontairement envoie d'une âme dans une autre l'expression du bonheur partagé. C'est Dieu qui communique avec Dieu, le beau qui appelle l'amour, le cœur vierge qui, par son ineffable sourire, fait tressaillir les cœurs vierges, et le bien qui s'épanche parce qu'il déborde du vase fragile où il voudrait se cacher. L'extase des âmes produit leurs épanchements, leur sympathie est comme une irradiation de l'unité dans le Christ, et quiconque a jamais été témoin d'une prise de voile, fût-il croyant ou incrédule, a senti au dedans de lui-même que ce chaste baiser de bien-venue, donné par les anciennes religieuses à leur plus jeune sœur, était un embrassement éternel.

Les esprits mal faits, nous ne l'ignorons pas, et même beaucoup d'esprits où la dis-

tinction produit la bienveillance, ne croient point à cette confraternité monacale. Ils rêvent pour les couvents l'état de discorde qui ébranle la société, et voyant les hommes se débattre sans relâche, ils ne peuvent admettre hors du monde une paix dont il est jaloux. Quel argument opposer à des catholiques si peu chrétiens qu'ils doutent de la puissance de la charité, à une raison si aveugle qu'elle recule devant un aveu que la bonne foi n'a jamais repoussé? Sur ce point, les sectes hérétiques peuvent donner l'exemple, car elles savent admirer les biens qu'elles envient sans pouvoir les acquérir. Leurs interminables divisions, leurs expériences toujours malheureuses en ce qui touche la vie commune, leur ont fait saisir le contraste des ordres prospères et heureux. Elles croient du moins ce qu'elles ne sauraient imiter; n'essayant pas de ravir le feu sacré à l'Arche sainte, elles ne refusent pas de lui rendre hommage, et l'intolérante Albion respecte, malgré les déchirements de son église nationale, l'union des moines catholiques auxquels elle commence à confier ses enfants.

Sans doute, et la religion n'a nul intérêt à le taire : il en est des institutions monacales

comme de l'Église elle-même. Dieu a voulu y laisser un élément humain, fragile et capricieux, qui par quelques exceptions regrettables, quoique nécessaires, pût mettre en saillie la beauté de l'ensemble, devenir une épreuve pour la foi sans être jamais un échec pour l'amour. Que prouvent les faiblesses privées de quelques souverains pontifes contre l'infaillibilité doctrinale du pape? Que prouvent dans un cloître quelques heures troublées comparativement à des années entières du calme le plus profond? D'ailleurs quelques dissidences passagères, quelques nuances dans les natures, de légères contrariétés, si l'on veut même de sérieuses divergences dans les avis, un complet désaccord sur des questions libres et controversées, n'amènent ni désunion dans les sentiments, ni colère, ni rapports offensants ou difficiles. Il peut y avoir quelque agitation à la surface sans que le fond de la vie soit atteint. Quel ciel n'est pas traversé quelquefois par des nuages qui ne cachent point la profondeur de sa sérénité? Dans quelle famille n'y a-t-il pas des orages? Est-ce que leur violence elle-même y détruirait l'union des cœurs? Quelle âme, au reste, séquestrée dans la solitude la plus

entière, n'aurait pas à apaiser ses propres soulèvements? Ne nous troublons donc pas parce que les esprits inquiets et tourmentés d'eux-mêmes se préoccupent des esprits radieux de l'onction de la charité. Ne nous troublons pas parce que l'égoïsme et ses amertumes accusent l'amour et sa douceur. Qu'importe aux ordres où l'on s'aime ce que le monde imagine sur leurs divisions?

De même que l'unité catholique est le signe éclatant de l'union des esprits au cœur de l'église, que l'une ne subsiste que par l'autre, et que les ardentes polémiques des différentes écoles ne l'ont jamais détruite; de même l'unité de chaque ordre religieux est le signe inaliénable de l'union des âmes dans la pratique de la règle, et le second miracle corrobore le premier, sans qu'il soit possible à des incidents fâcheux mais rapides d'en détruire la permanence. Or, ces deux grandes merveilles intellectuelles, morales, religieuses, l'unité romaine, l'unité monastique, ne sont pas des théories vaporeuses que l'on puisse taxer d'obscurité ou d'exagération. Elles sont des faits, des faits vivants, réels, visibles à l'œil de tous, qui couvrent de leur gloire depuis dix-huit siècles l'univers entier; qui

parlent à toutes les générations se succédant sur la surface du globe; qui sont attaquées par l'impie ou l'athée aussi vainement que par les chrétiens ingrats. Que sert à l'homme de nier un fait acquis? *Il subsiste malgré la négation* (1).

L'amour d'ailleurs n'est-il pas partout un mystère, l'amour heureux une rare et divine exception, la *perfection des plus beaux rêves* (2)? Pourquoi donc l'amour deçu lui refuse-t-il un culte qui le consolerait? Pourquoi l'homme au lieu d'adorer se révolte-t-il, parce que Dieu est plus fidèle, plus généreux, plus puissant que lui? Parce que la charité a des larmes, des joies, des triomphes inconnus à la plus pure, à la meilleure des tendresses humaines!

(1) 9e Conférence de Notre-Dame.
(2) Mme Émile de Girardin.

CHAPITRE VIII.

De la séparation d'avec la famille.

La vie monacale, on ne peut donc plus le discuter, est comme Dieu : elle fait tout pour ses élus. Ses prodiges, pour donner les plaisirs de l'expansion dans une parfaite réciprocité, sont surprenants comme ceux dont elle se sert pour assurer le bonheur intime. Mais ces joies divines, elle ne les dispense qu'à une seule condition. L'âme qui y aspire renoncera à tous les liens du sang, de l'amitié, de la vie du cœur, telle qu'on la goûte dès sa plus tendre enfance. L'être se détachera de ce qu'il aime plus que lui-même ; il se séparera de

ceux à qui il doit la vie ; il rompra avec sa famille.

La séparation de la famille, l'exclusion de la famille, l'adieu suprême à ces biens charmants, les meilleurs que Dieu ait laissés à cette terre, tel est après tant d'éléments de félicité l'élément douloureux qui entre dans la substance de la vie conventuelle. C'est avec des pierres mises en pièces qu'elle se propose d'élever l'édifice qui monumentera la gloire de son bonheur.

Le moment est venu d'étudier ce grand obstacle à la béatitude dans la voie de la perfection des âmes. Ce n'est par le premier qui nous arrête, car, à plusieurs reprises, nous avons sincèrement admis l'idée d'épreuves réelles que l'amour seul a vaincues. Mais il est assurément le plus sérieux, et ce n'est pas sans émotion que le cœur s'en occupe. Avant d'avoir réfléchi, il aimerait à le croire invincible.

Or, en face de ce problème nouveau pour nous, puisque sa solution ne nous a pas encore inquiété, nous retrouvons, plus hardies que partout ailleurs, non-seulement l'exaspération ou la pitié d'un monde prévenu, mais encore le chagrin des familles, les larmes des mères,

toutes ces injustices de la tendresse malheureuse qui faussent le jugement, et font préférer quelquefois l'erreur flatteuse des faiblesses à la vérité, force des âmes comme des esprits.

Écoutons les échos de ces voix confondues, et, si nous ne les séparons pas les unes des autres, qu'on nous excuse, elles ne cherchent pas assez à se répudier. Les familles, même les plus chrétiennes, acceptent dans leur aveuglement comme une sorte de compensation à leurs regrets, la fause sympathie du monde. Le monde très-fier d'occuper cette forte position paraît, sauf à en abuser, ne compatir qu'aux plus légitimes désespoirs. Il y a concert là où on devrait souhaiter un absolu désaccord.

Puisque la vie religieuse, s'écrie-t-on souvent, n'ouvre son sein qu'à des cœurs déchirés, leur arrachant d'inappréciables trésors impossibles à remplacer, exigeant d'eux jusqu'au sacrifice d'un désir ou d'un regret, brisant ainsi les liens les plus chers, comment est-elle autre chose qu'un suicide? Comment ose-t-on appeler bonheur les longues funérailles de semblables suppliciés?

On se trompe sur ce point, affirment d'autres esprits. S'imaginer qu'on prive une jeune

âme de la vie de famille, parce qu'au lieu de la laisser dans la maison paternelle on l'attire auprès d'une autre mère et d'autres sœurs, c'est une complète et navrante illusion. Qu'est-ce qu'une communauté, sinon une famille? qu'est-ce que les rapports entre les supérieures et leurs filles ou entre les religieuses, sinon des relations maternelles, filiales, fraternelles? On change les mots, on ne change pas la nature. On croit faire de l'héroïsme en rompant des nœuds sacrés, on ne fait que de la déraison, car on en crée de factices pour les remplacer. Le cœur humain a-t-il jamais battu sans aimer, et si on ôte à une âme de seize ans les objets de ses premières tendresses, soutiendra-t-on qu'elle ne rêvera plus à aucune affection?

Enfin, il est des personnes qui accordent à ce qu'elles appellent le fanatisme de la vocation une telle puissance, qu'elles se persuadent qu'il n'en coûte rien à l'âme d'abandonner ce qu'elle aime. A ce moment-là, pensent-elles, on cesse d'aimer, on a cessé de tenir à ceux que l'on quitte. Sans cela comment aurait-on le courage de se séparer d'eux pour toujours?

Ainsi attribuer à la tendresse une force si

intense que rien ne doive la dominer jamais sans anéantir tout bonheur.

Croire que les affections du cloître peuvent identiquement remplacer les affections de famille, c'est-à-dire les supposer de même nature.

Admettre à l'heure de cet acte solennel et irrévocable l'entrée au couvent, une si étrange fascination qu'elle va jusqu'à l'obscurcissement de la raison.

Telles sont les trois erreurs qui troublent les âmes pieuses, surexcitent les âmes passionnées, captivent les intelligences médiocres, ne sachant jamais se rendre un compte exact de rien, et raillent contre les institutions monacales des armées d'ennemis pour les motifs les moins fondés, mais les plus spécieux qui se puissent imaginer.

Nous combattrons ces fausses théories. Elles blessent la nature dans un de ses droits les plus imprescriptibles et que chaque jour elle revendique. Elles sont en contradiction avec la doctrine de l'église catholique. En l'exposant sur ces points délicats, en implorant la vérité pour qu'elle nous vienne en aide, nous avons la confiance de la suivre seule dans une série de réflexions où tout va s'enchaîner sans effort.

Quel est en premier lieu le caractère véritable de cette séparation d'avec la famille que la vie religieuse impose? Est-il vrai ou plutôt est-il possible qu'elle sépare les cœurs en séparant les personnes; qu'en appelant une âme à Dieu, elle ait besoin, pour atteindre un si noble but, de se servir de moyens étranges, en désaccord avec le christianisme lui-même? Qui a posé les bases indestructibles du bonheur des familles, sinon l'Évangile? Qui a fait aux enfants une loi expresse d'honorer leur père et leur mère, sinon Dieu? Qui a transformé la paternité en sacerdoce et l'obéissance filiale en dévouement absolu? Qui a institué pour la mère et la fille cet échange ineffable de sympathie qui tempère le respect et attendrit l'autorité, sinon l'Évangile? Qui a créé la jeune fille, ce chef-d'œuvre de grâce, de pudeur, de docilité, sinon une mère aux principes chrétiens? Qui a mis dans les âmes cette fleur de tendresse et d'abnégation inconnue à tout l'ancien monde, donnant aux affections les plus terrestres et les plus fragiles un parfum d'éternité? Qui a incarné l'amour dans la loi et la loi de la vie dans l'amour, sinon le christianisme? Et on suppose qu'il altère les conditions primor-

diales de son fonctionnement, on suppose qu'il abroge tous les textes où son action repose, parce qu'il invite quelques âmes à la perfection du conseil, au lieu de les laisser dans la pratique des règles générales ? Pourquoi, lorsque la vertu a ajouté sa force, son charme, son prestige aux rapports des êtres entr'eux, aux droits légitimes de la nature, faudrait-il, pour monter à une vertu plus haute, nier la sainteté elle-même ?

L'amour de Dieu est-il incompatible avec l'amour filial ? C'est vrai, Jésus-Christ l'a dit. Il a dit sans ajouter la moindre atténuation à cette parole expresse : « Celui qui aime son père, sa mère, ses frères plus que moi n'est pas digne de moi. » Or, cela signifie, sans nul doute, que Dieu entend, lorsqu'il veut, l'hommage parfait d'un cœur qu'il a choisi, qu'on n'oppose à ce dessein aucun des obstacles de la nature, aucune de nos affections humaines ; mais cela n'a jamais signifié qu'on fût contraint, pour se donner à l'éternel amour, d'anéantir au fond de son âme les tendresses que la main divine elle-même y a gravées. Aimer un être plus que tout n'est pas cesser d'aimer à un moindre degré d'autres êtres chéris, car *dans la prédilection même il est des prédilections, tant*

l'amour est une chose profonde et d'une hiérarchie sans fin (1). *Si l'amour est fait pour l'aimable, et le plus grand amour pour le plus aimable, et le souverain amour pour le souverain aimable* (1), néanmoins la hiérarchie n'implique pas la destruction du petit pour le grand, elle n'implique qu'une préférence, et la préférence n'est pas l'exclusion, quel enfant ne le verrait pas? C'est l'amour à l'état de passion, qui est l'idolâtrie exclusive à laquelle tout s'immole aveuglément, ce n'est pas du tout l'amour surnaturel, en d'autres termes la charité, dont le caractère unique et inaliénable est précisément la dilatation du cœur dans l'universalité de cette sainte affection, qui embrasse dans la même étreinte le Christ rédempteur et l'humanité rachetée. Lorsque Dieu, le plus parfait des êtres, le seul être surnaturel, déclare qu'on n'est pas digne de lui si on hésite à lui sacrifier quoique ce soit, il veut l'amour souverain et ne réclame nullement l'amour destructeur, bien qu'il eût le droit de l'exiger si telle était sa volonté. Jamais l'interprétation de l'Église, en ce qui touche ce texte

(1) Le R. P. Lacordaire, sainte Marie-Madeleine
(2) Bossuet.

célèbre, n'a donné lieu à l'étrange abus qu'en a fait le monde tombant à cet égard dans ses propres piéges. Est-ce que Dieu est jamais en contradiction avec lui-même et défait ce qu'il a une fois résolu? *Ses ouvrages ne se détruisent point les uns les autres* (1). Il veut que la nature plie en s'humiliant sous le joug léger et doux de la grâce, et que l'ordre naturel se soumette en toutes rencontres à l'ordre surnaturel. Mais il est rare que, pour arriver à ce triomphe désirable, il soit besoin d'écraser, d'anéantir, de fouler aux pieds un ennemi qui n'est pas toujours rebelle. Quand, par exemple, la raison se révolte contre l'autorité visible de Dieu, c'est-à-dire l'Église, l'Église la broie; mais quand elle adore, elle est respectée, et on ne nie point ses droits relatifs. De même, s'il s'agissait de ramener dans l'étroit sentier une âme ravagée par les passions, Dieu prendrait le foudre de Bossuet pour réduire en poussière les idoles; mais l'orsqu'il s'agit d'un cœur pur et de ses affections légitimes, pourquoi Dieu, afin de l'attirer, mettrait-il en cendres ses propres autels? pourquoi briser lorsqu'il s'agit d'élever? Aussi la grâce de la

(1) Bossuet.

vocation religieuse n'est jamais pour une âme sans tache, qui n'a rien connu, rien aimé d'incompatible avec la grâce de son baptême, n'est jamais la blessure qui tue, est toujours l'onction qui ravit. Elle n'oblige pas à ne plus rien aimer, elle oblige à tout aimer davantage, et Dieu, l'époux unique et bien-aimé des vierges, au-dessus même du Dieu des chrétiens. Elle n'est point un souffle qui creuse des tombes pour y ensevelir les vivants; elle est un souffle qui transmet la vie, une nouvelle vie dans de nouvelles perspectives ; elle n'a pas les accents de Bourdaloue, elle a ceux de Lacordaire.

Voilà une jeune fille heureuse. Elle n'a encore rêvé qu'à préparer les fêtes de ses parents, qu'à jouer avec ses frères, qu'à tresser pour sa petite sœur une couronne de première communion. Tout à coup la pensée de la couronne sans éclat mais qui se porte toujours s'empare d'elle. Elle entrera au couvent. Est-ce que son cœur ne proteste pas aussitôt contre lui-même? Quitter les lieux enchantés de son enfance, et ses frères, et ses sœurs, et ses amies, un père, une mère ! Alors la lutte commence, lutte cruelle où Dieu se laisse vaincre souvent avant d'enlever la victoire, car ici

c'est Dieu même qui combat contre Dieu. Il semble qu'au moment où il demande d'abandonner pour lui ce qui est descendu de lui-même, il le rende encore plus cher, encore plus divin; qu'il resserre comme à plaisir les nœuds sacrés qu'on désire rompre et fasse plus amère la lie du calice à mesure qu'on avance pour y tremper ses lèvres. Qui ne sait qu'à la veille du sacrifice on se sent plus attaché que jamais à l'objet de l'holocauste? Qui ne sait quelle vigueur de tendresse imprime à l'âme la pensée d'une prochaine séparation, et combien la crainte d'avoir à se déchirer ne hâte et ne renouvelle les déchirements? Quel esprit sincère, entre ceux qui ont étudié attentivement les combats d'une vocation sérieuse, n'a souffert comme d'une angoisse propre de la marche, tantôt ascendante, tantôt défensive, de ce pauvre cœur, suspendu si longtemps quelquefois entre le ciel de la famille et le ciel du cloître! Comme une caresse donnée ou une caresse reçue à l'heure où on s'essayait en cachant ses larmes à se priver de leur charme pour Dieu, provoquait d'impressions douloureuses! comme ce frêle bouton de roses, secoué par les vents, aimait alors à se pencher de nouveau

vers la terre, humilié de ne pouvoir regarder le soleil en face, tremblant de recevoir trop tôt la chaleur du rayon qui le relèvera! comme Dieu, touché de compassion, retenait dans son sein en la voilant toujours cette lumière décisive!

Toutefois le moment attendu par les anges avec tant de douceur, tour à tour désiré et redouté ici-bas, a fini par arriver. La fleur épanouie, fortifiée, fière d'une beauté venue de si haut, est prête, afin d'orner l'autel, à se laisser détacher de la branche où elle est née. La main divine s'approche alors et la saisit; mais qui voudrait croire qu'elle l'arrache sans pitié à sa tige émue comme un vent d'orage envoie on ne sait où une feuille meurtrie? O non, il n'en est pas de la sorte. Quand la voix de Dieu a triomphé de l'enfant, elle ne lui disait point : Quitte tes parents et n'y songe plus, ils ne doivent plus exister pour toi. Je romps vos liens. Je suis et je serai tout dans ton cœur. Elle disait, au contraire, avec mansuétude : Ma bien-aimée, venez parce que je vous ai élue mon épouse avant même que votre mère fût au monde. Ne fuyez pas l'amour infini qui s'offre à vous pour devenir votre unique partage, mais n'ayez peur de

rien. J'aurai d'ineffables baumes pour la douleur de votre mère et vos larmes seront sa couronne. Elle disait encore moins à la pauvre mère attérée : A l'avenir, cette enfant ne te connaîtra plus. Père jaloux de son âme, j'interdis à sa pensée de te chercher, à son cœur de battre à ton souvenir. Je te l'enlève corps et âme, c'est mon droit. Ta maternité n'était qu'un acte de ma puissance, viens, et comme Marie apporte ton offrande sans murmurer contre les glaives qui te transpercent. Elle disait au contraire avec la plus suave éloquence : La beauté de l'âme de la vierge, votre fille, m'a touché, elle m'a séduit. Je l'ai attirée afin qu'elle eût la gloire de m'appartenir exclusivement, donnez-moi donc ce qui faisait la vôtre. Cette couronne virginale, formée avec votre foi et votre amour maternels, est trop belle pour devenir la proie d'un amour plus humain. Rendez au Dieu que vous avez appris à votre fille, le trésor qu'il vous avait confié. C'est Jésus, l'époux des âmes d'élite, qui réclame sa fiancée. Il la veut et l'obtiendrait sans vous, car le cœur de l'enfant est libre de son essor, sa conscience libre de suivre mon impulsion, néanmoins il vous la demande. Détachez donc vous-même de votre

tige désolée le plus beau fruit qu'elle puisse porter, et ne rejetez pas mes consolations ; *je le cueille sans le couper* (1) ; entre vous je n'exige aucun brisement. C'est moi, moi seul, l'éternel amour et l'éternelle miséricorde, que vous trouverez entre vous deux, non pour désunir ce que j'avais uni, mais pour augmenter de mes feux divins une affection devenue divine. En retour de votre fille, je vous promets son bonheur et son inénarrable dévouement. Les grilles elles-mêmes de son cloître ne vous sépareront pas, votre amour de mère saura bien les écarter, et quant à l'amour de votre enfant vierge, s'il n'a plus les proportions de la terre, il a celles du ciel ; en changeant son caractère, je lui ai imprimé une étendue qui échappe aux bornes de votre cœur navré. S'il ne recherche plus votre baiser, s'il ne le regrette même pas, ce n'est point par indifférence, c'est parce que son âme joint la vôtre en moi, et l'embrasse dans mes plaies de cet embrassement extatique, dont vous auriez le secret si vous m'aimiez davantage. Regardez en haut, voyez la dignité de votre fille, et votre regard ravi n'aura plus de larmes

(1) 50e Conférence de Notre-Dame.

pour la pleurer. Les anges, à chaque instant, m'apportent pour vous les prières de sa tendresse. Entendez d'ailleurs ses propres accents, rapportez-les à ceux qui l'ont aimée. Quels sont-ils ? Écoutons ce qu'adressera à sa famille l'âme abîmée dans les contemplations les plus hautes. Va-t-elle exprimer l'oubli, l'ingratitude, une rupture radicale, ou bien le chant d'une âme aimante? *Je suis plus près de vous depuis que je suis plus près de Dieu*, dit-elle. Cette parole délicieuse, digne de résonner au fond du cœur d'une mère, qui l'a prononcée? qui a si divinement traduit le vrai caractère de l'austérité affectueuse des sentiments religieux? Est-ce une jeune novice encore palpitante des émotions de l'adieu, flottant entre son cœur et sa vocation? Non, c'est une grande sainte, une de ces âmes héroïques qui ont atteint les dernières limites de l'ascétisme : c'est sainte Catherine de Sienne. Ni l'enivrement de ses extases, ni le courage de ses macérations, on le voit, n'avaient pour objet d'effacer de son cœur la mémoire des siens. Elle ne travaillait point à cesser de les aimer, elle aspirait seulement à leur préférer Dieu, et Dieu, *ce maî-*

tre incomparable en amour (1), la rapprochait de ses tendresses au lieu de l'en éloigner, pendant qu'elle les lui sacrifiait, car, remarquons-le, sainte Catherine de Sienne ne songeait pas plus à laisser le cloître pour retourner dans la famille, qu'elle ne songeait à oublier sa famille dans le cloître. Contente d'aimer, elle savait que Dieu ne voulait accepter qu'aux genoux du crucifix les transports de sa charité. Elle ne renonçait point à ces transports, mais avec la science du vrai renoncement monacal, elle abdiquait leurs charmes terrestres et tous ces plaisirs de surcroît dont la nature se fait comme un aliment nécessaire, sans doute pour suppléer à ce qui lui manque en profondeur et en élévation.

Hélas! l'humanité est ainsi faite, elle aime les apparences presqu'autant que les réalités, les démonstrations à l'égal des sentiments. Il ne suffit pas d'aimer et de se dévouer, il faut épancher, répandre, jeter au vent ses ardeurs. On tient à en administrer les preuves. L'amitié se proclame et s'épuise en protestations comme

(1) Bossuet.

si elle doutait d'elle-même. Le cœur a besoin d'entendre les battements d'un autre cœur pour croire qu'il y habite. La main veut serrer une main secourable avant de s'estimer en sûreté. Les enfants qui se plaisent s'ouvrent leurs petits bras, et sur sa couche dernière le vieillard cherche un front qu'il puisse toucher pour le bénir. Du berceau à la tombe, « entre ces deux linceuls, » comme disait Bossuet, il semble que la tendresse ne s'incarne que dans les signes où elle éclate. Les affections les plus pures veulent s'entourer d'un revêtement sensible, palpable, mortel! On croit qu'il faut être ému pour émouvoir et visiblement attendri pour attendrir, comme si la vivacité de l'émotion marquait précisément la vivacité de l'attachement! comme si les impressions excessives n'étaient pas souvent les moins désintéressées, les moins efficaces, les moins aptes à s'oublier elles-mêmes dans un sacrifice pratique et en même temps les moins durables, parce qu'elles penchent du côté de la terre où tout a son terme fatal, puisque *Dieu seul ne finit pas* (1)! Mais la nature recherche avec avidité ces rapports

(1) 34e Conférence de Notre-Dame.

semblables à elle-même, où elle se reconnaît avec joie, sans remarquer qu'en y tenant elle accuse ses propres faiblesses, soutient ses propres défaillances; or, ce sont ces faiblesses, ces défaillances-là, ce n'est pas autre chose, que la vie religieuse exclut de ses pratiques. Non pas que le catholicisme les ait jamais condamnées en principe, puisqu'il a singulièrement favorisé partout et toujours les progrès du culte mutuel dans la famille. Mais lorsqu'il a eu créé des âmes généreuses, capables de s'en affranchir pour s'absorber exclusivement dans le service de Dieu et des pauvres, pour accorder au sentiment en intensité ce qu'on lui retire ainsi en effusion ; lorsqu'il s'est agi de discipliner l'innombrable armée des vierges chrétiennes, implorant des constitutions, l'Église a usé de son droit en laissant chaque fondateur d'ordres libre de régler, selon la ferveur de son esprit et de ses disciples, la mesure de l'austérité vis-à-vis des familles. Il n'y a pas de vie conventuelle fonctionnant avec régularité un seul jour quand les relations assidues avec le dehors sont tolérées. Cette indispensable mortification a de plus pour résultat d'ouvrir de nouvelles sources à l'élan virginal, qui sauve

la société et élève la vertu au-dessus de la vertu elle-même. La femme, selon l'idéal de l'Évangile, la vierge consacrée au Christ par les vœux de la religion, ne renoncera pas seulement à connaître ou à accepter ce sentiment que l'Église a sacré du nom d'amour chrétien; elle ne se contentera pas d'offrir à Dieu, son époux mystique, un cœur entier et nullement partagé; elle se privera pour sa gloire de la moindre impression d'un souffle terrestre. Transportant au ciel tout son être, elle se dépouillera d'elle-même jusque dans les plus innocentes tendresses. La grâce de la vocation religieuse la détachera de tout ce qui, dans l'affection la plus pure, n'est pas toujours Dieu seul; grâce insigne, qui, loin d'anéantir les joies vraies et fécondes du cœur, met l'infini à la place du soi, l'amour réel à la place de l'égoïsme déguisé, ce qui enfin est éternel à la place de ce qui meurt! Aussi la vierge la plus ineffablement austère sera précisément la plus aimante, la plus utile à sa famille. Elle est plus près d'elle en étant plus près de Dieu. Elle peut lui dire comme Eugénie de Guérin à Maurice mort : « L'âme désormais » vous fera plus de bien que le cœur; » et, comme une sainte religieuse, madame d'Al-

bert de Luynes : « Ce n'est pas le plaisir d'ai-
» mer, c'est aimer que je veux ! »

Ah ! le monde reproche à l'âme qui s'est revêtue *d'un deuil spirituel par la mortification* (1), de ne plus aimer les siens parce qu'au lieu de les aimer pour elle, elle les aime uniquement pour leur bonheur; parce qu'au lieu de se rechercher sans cesse dans les plaisirs de sa tendresse, elle n'aspire qu'au bien de l'objet chéri ; parce que, loin de placer son amour dans le perpétuel changement de mille émotions illusoires, diverses, stériles, elle le fixe au fond de son cœur, à cet endroit inviolable où Dieu seul est le témoin des gémissements et des désirs ; parce qu'elle sait se sacrifier pour épargner des sacrifices, et jeter hors d'elle-même des vœux qui se changent en bénédictions ? et lui, le monde, comment aime-t-il ? en quoi le caractère variable et passionné de ses humains attachements pourrait-il être supérieur au caractère sacré et indélébile de la perfection dans l'amour surnaturel ? O combien on se trompe à ce sujet ! combien l'erreur est grande chez ceux qui croient aimer et chez ceux qui se croient aimés ! et que mille fois

(1) Bossuet.

bénis sont les cœurs qui ont le sens de la parole de Jésus-Christ au jeune homme de l'Évangile : *Suivez-moi et laissez les morts ensevelir leurs morts* (1) ! Est-ce pour eux, exclusivement pour eux, qu'on chérit les êtres dont on s'entoure, ou n'est-ce pas aussi pour soi? Est-ce uniquement pour leur bonheur qu'on entend les aimer, ou en même temps pour sa joie personnelle? En se vouant à leur doux service, n'a-t-on jamais compté sur un certain retour de leur part? En appuyant sur le sien le bras fatigué d'un ami, n'a-t-on pas eu souvent la tentation de penser qu'il sera peut-être quelques jours un utile appui? O triste et effroyable vérité de la vie réelle! où trouver un amour sur cette terre désolée sans y découvrir un reflet de la passion, un voile de personnalité? où est le cœur, en dehors des cœurs où Dieu seul est souverain, qui aime pour aimer, qui ne s'abandonne pas en tressaillant au plaisir de s'émouvoir, qui songe seulement à celui pour qui il s'ébranle, qui n'envoie enfin que vers l'amour l'ascension de l'amour?

Ah! on cesse d'aimer dans le cloître! où

(1) En saint Matthieu, ch. VIII, vers. 22.

aime-t-on ? dans le monde ? que voyons-nous dans ce champ ravagé des amours vaincus? Ici un cœur éteint, là-bas un cœur flétri ; les fils abandonnant leur vieille mère et les portraits poussiéreux du père relégués hors du salon officiel. L'ami reniant par intérêt les amitiés de son enfance, et un deuxième voile de noce séparant d'une première image adorée! La mémoire du cœur anéantie, les tombes rougissant de leur délaissement, les âmes trop faibles pour soutenir le poids du besoin d'aimer. Partout l'égoïsme, l'ingratitude, l'oubli, l'indifférence, le découragement ou le désespoir, l'abîme du remords ou des larmes toujours ouvert, des fautes ou des regrets pour conquêtes ! Si le monde, dans sa haine jalouse, parvenait à faire disparaître les couvents, que deviendraient les âmes qu'il a trompées ? Oui, quand les mystères se dévoileront au dernier jour, on verra où ont été l'amour et les dévouements efficaces, l'égoïsme et ses hontes! on apprendra combien de cœurs meurtris se sont reposés dans le suprême amour, des déceptions de leurs précédents désirs ; combien d'âmes ont vécu sous ces voûtes méprisées, de ce bonheur d'aimer qu'elles avaient vainement poursuivi sous

le soleil ; combien d'autres cœurs sans tache et pleins de la foi des premières illusions, ne se sont interdit la liberté de fonder une famille chrétienne, ne se sont chargés des chaînes monacales, que pour rompre des nœuds plus terribles, que pour obtenir par l'expiation le salut des âmes aimées qui se rendaient impuissantes à le mériter ?

Ah ! on n'aime pas dans les ordres ! Quoi donc, est-ce que l'homme même incrédule ignore que l'amour est la *marque de la véritable église* (1) ; que dans le christianisme tout est tendresse, de l'étable de Bethléem à la croix du Calvaire ; que les chrétiens savent aimer partout, toujours, sous toutes les formes, et mettent la puissance de la charité jusque dans un verre d'eau qu'on donne au nom du Christ, ou qu'on se refuse en souvenir de la soif du crucifié ! Elle est donc bien loin la pauvre mère en pleurs de la fille qui ne l'a quittée que pour Dieu ! Elle est bien loin d'elle-même et des premières heures de sa maternité, des premières larmes versées sur le front de son enfant, car alors ces larmes ne coulaient que pour lui, par le sentiment d'un amour parfait, c'est-à-

(1) Mgr Pie, 1re lettre pastorale aux dissidents de la petite église.

dire absorbé dans son objet, sans aucune autre préoccupation. Mais maintenant sur qui et pour qui tant de sanglots ? sur une enfant bénie, vierge heureuse, préservée sous l'aile de Dieu des grands malheurs d'ici-bas ? ou bien sur soi-même parce qu'une présence aimable où on avait uni bonheur et amour a disparu ? Sans doute, il est beau de se confondre ainsi avec l'être chéri, et les mères excellent dans cette manière d'aimer. Mais pleurer sans relâche sur soi, même lorsqu'on est mère et qu'on aurait, si on était raisonnable, la certitude des joies de l'enfant regretté, c'est céder à la passion bien plus qu'à la tendresse, c'est descendre de l'abnégation maternelle, c'est faire preuve d'une foi bien tiède près de celle du grand et tendre esprit qui disait hier à sa fille, sur le seuil du monastère, en lui imprimant avec ses larmes le dernier baiser : *Mon enfant, je ne crois pas te quitter* (1). Le bonheur de s'aimer est dans l'amour plus que dans les jouissances de l'amour, et la vie religieuse, au lieu de détruire l'affection, forme entre les cœurs de nouveaux liens dans le Christ.

(1) L'auteur de la Réforme de Malte.

Quant à cette pensée étrange, qui voudrait établir la fraternité religieuse sur les bases naturelles qui alimentent la joie des familles, et qui suppose entre une supérieure et ses filles, entre des sœurs en religion, les mêmes sentiments, les mêmes rapports qu'entre une mère et son enfant, ou entre deux enfants nés sous le même toit, elle est tellement absurde qu'on ne la combat qu'avec une sorte d'humiliation. Nous nous y arrêterons pourtant à cause du grand nombre d'esprits qu'elle tourmente, aveuglés qu'ils sont par les ténèbres ordinaires d'une idée fixe. Quoi donc ! l'ordre naturel auquel on est si étroitement et si obstinément attaché serait si fragile, qu'il pourrait ainsi se reporter selon sa fantaisie d'un objet sur un autre, et oublier en un quart-d'heure les éléments qui l'ont constitué pendant des années ! Cette jeune fille en larmes, qui vient de s'arracher des bras de sa mère, de son père, de ses frères, de ses amies d'enfance, ne leur accordera plus le lendemain que la deuxième place dans son cœur, parce qu'elle a rencontré au couvent une foule d'étrangères auxquelles elle a voué tout à coup, comme par l'enchantement d'une baguette magique, toutes ses affections, ne conservant pour les

âmes avec lesquelles elle a toujours vécu qu'une mémoire affaiblie ! Naturellement parlant, rien n'est moins admissible, et la nature elle-même se révolte contre une aussi folle terreur. Car la nature, toute abaissée qu'elle est par elle-même, conçoit bien qu'il y a de la gloire dans l'holocauste qui l'immole, pour lui apprendre à ne plus aimer avec l'aide de Dieu que surnaturellement. Mais la nature ne concevrait pas qu'il lui fallût renoncer aux sentiments qui font son honneur, pour les demander à de nouvelles relations ; elle rougirait de se quitter pour ne retomber que sur terre, et de ne changer d'affections que pour jouir d'affections analogues. Nous la verrons subir plus tard un attrait supérieur qui lui fera abandonner le passé pour l'avenir, mais par un tout autre entraînement que celui dont il s'agit à cette heure.

L'ordre surnaturel découlant d'une grâce toute céleste et toute gratuite, ayant pour résultat dans les desseins de Dieu d'épurer les sentiments jusqu'à dépouiller l'âme de ce qu'ils ont de trop terrestre, afin que cette âme ne voie rien entre elle et son Dieu dans la communion de l'amour mystique ; l'ordre surnaturel, disons-nous, serait si peu fort,

si peu agissant sur le cœur pour l'enlever de la terre au ciel, qu'à peine ce pauvre cœur aurait-il déchiré quelques-uns de ses plus chers linéaments, qu'il s'en formerait de nouveaux et de bien moins rationnels pour se hâter d'être dédommagé d'un sacrifice, qui ne serait alors qu'un accident! Dieu la veut permanente, l'abnégation de soi-même, dans toute tendresse humaine, et jamais un esprit assez éclairé dans sa foi pour comprendre le sens de cette chose miraculeuse et divine qu'on nomme l'ordre surnaturel, n'admettra qu'une religieuse aime sa supérieure comme elle aimait sa mère, ses compagnes comme elle aimait ses sœurs. S'il en était ainsi, si l'âme devait retomber à l'ombre du cloître dans les faiblesses qui lui ont fait fuir le monde, mieux vaudrait qu'elle y restât que de se tromper elle-même en trompant autrui. Mais on ne trompe pas Dieu, et Dieu ne tend pas de semblables piéges! La grâce de l'amour surnaturel est donnée pour que tout attachement, de quelque forme qu'il se revête, sous quelque prétexte qu'il se présente, soit banni de l'âme rendue pauvre et vierge par la consécration de ses vœux, et cette grâce n'est pas d'une efficacité relative, elle a une effica-

cité absolue. Mais de peur de n'être pas entendu en restant sur ce terrain, étudions-le fait, voyons quelles sont les relations des divers membres de la grande famille monacale, et si ces rapports sont identiques à ceux que forme la nature livrée à elle-même.

Le premier de ces rapports est le respect absolu de la hiérarchie, la soumission aveugle de l'inférieur au supérieur élu. Il n'y a plus là un désir de mère tendre, exprimé avec toute la délicatesse que mettrait une amie à prier une amie de lui être agréable ; il n'y a plus ces réserves qu'une volonté affectueusement dévouée, mais souvent rebelle, oppose avec gaieté et candeur aux vœux qu'on lui laisse discuter ; il n'y a pas là enfin deux vouloirs se fondant l'un dans l'autre par une sympathique et libre fusion ; il y a un ordre mathématiquement formulé, une obéissance mathématiquement exigée et qui doit être acceptée de même. Est-ce là une relation telle que la nature la rêverait, telle surtout qu'elle existe dans nos habitudes modernes? Et à elle seule ne suffirait-elle pas par sa rigidité pour laisser cette mère à une distance incommensurable du cœur de sa fille?

Ce n'est pas que nous doutions des joies de

l'obéissance monacale, et que nous ne sachions combien sont légères à porter toutes les chaînes portées pour Dieu dans la liberté de son amour. Mais qu'on ne s'y trompe pas. En ce moment nous ne soulevons pas la question de l'obéissance, qui a été résolue par celle du sacrifice volontaire, nous constatons simplement que ce n'est jamais sur l'anéantissement passif d'un être devant un autre être considéré comme supérieur, qu'on fondera des rapports semblables à ceux d'une mère et de son enfant.

Il est vrai que dans la vie religieuse il existe une autre pratique qui rapproche mieux les âmes. On est tenu de confier à sa supérieure toutes ses peines, toutes ses joies, la plus légère de ses impressions. Mais cet aveu est-il toujours un plaisir? Et lorsque, par une science admirable des moyens de détacher un cœur du soi, la règle, en convertissant en devoir un épanchement qui n'a de charmes qu'autant qu'il s'exerce dans une liberté fière, spontanée, maîtresse de s'étendre ou de se restreindre, n'a-t-elle pas changé en un acte réel d'abnégation, un acte qui, dans le cours ordinaire des choses, est la plus suave des jouissances?

Qu'il y a loin d'une jeune fille penchée

sur le sein de sa mère, versant dans son cœur les douces illusions du sien, à une novice, humiliée et tremblant par avance, venant les yeux baissés interroger sa supérieure sur les perplexités de sa conscience! Qu'il y a loin d'une mère radieuse de l'abandon de sa fille, partageant ses rêves pour mieux les dissiper ensuite, essuyant ses larmes ou les accusant avec compassion, à une supérieure, mère aussi par la tendresse, mais obligée à n'aimer dans l'âme de son enfant que ses progrès dans la perfection, contrainte de traduire en direction spirituelle toutes ses paroles, tous ses conseils, de reprendre quand elle voudrait compatir, et de taire ses sentiments dans ce qu'ils auraient de plus doux, parce que rien d'humain ne doit tempérer une autorité divine. Ah! que de supérieures envient le sort des mères dans l'exercice de leur mandat! Que de religieuses regretteraient, après une audience demandée, leurs anciennes causeries sur les genoux de leurs parents, si on pouvait regretter ce à quoi on renonce pour Dieu, et les rapports de la nature quand on jouit de ceux que la grâce sait créer. Mais, d'autre part, combien de mères s'égarent dans leur douleur lorsqu'elles se froissent dans la conviction

que leur enfant a retrouvé sous le joug monacal une autre mère, semblable à elle ! aimée d'un même amour ! servie par la même impulsion ! Sans doute on aime sa supérieure, cela est de toute justice et découle d'ordinaire de la délicatesse et de l'ardeur, avec lesquelles les chefs d'ordres conduisent leurs subordonnés dans les voies de Dieu. Cela est d'ailleurs désirable, car l'obéissance passive sans amour est un cruel supplice. Quelquefois même on l'aime infiniment, d'un amour très-élevé, beaucoup plus fort que la nature le pourrait produire ; mais arriverait-on, en poussant tout à l'extrême, jusqu'à la préférer en un sens à sa propre mère à cause du degré suréminent des affections surnaturelles, on conserverait à la femme qui vous a donné le jour une tendresse d'un caractère unique, caractère que la grâce peut rendre différent de celui que la nature seule aurait imposé, mais qui demeure empreint d'une onction ineffacée, car Dieu l'a faite ineffaçable.

Au reste, il ne faut pas s'y méprendre. On est si sincère dans la poursuite de la perfection, et on veut si indubitablement arriver par la vie religieuse à un vrai dépouil-

lement terrestre, qu'on ne tolère pas plus entre des supérieurs et des inférieurs, qu'entre le dehors et le dedans du cloître, des relations trop chaleureuses et des attachements trop profonds. Ces permutations si fréquentes dans les ordres, ces changements d'emplois, de maisons, de pays, tiennent surtout à cette cause. On éloigne d'un lieu dès que le lieu est estimé trop charmant; on sépare les personnes dès que les personnes deviennent trop amies. Les supérieurs remontent à l'obéissance, et les soumis descendent au commandement, dès qu'on prend trop de goût à sa charge. Le moi ne demeure jamais debout et subsistant dans les cloîtres. Il faut qu'il y meure pour ressusciter, et c'est cet ensevelissement d'où naît la vie monacale qu'on inflige aux tendresses naturelles. La mère n'est pas plus morte pour son fils que son fils n'est mort en réalité. Mais il a résolu de mourir à lui-même, et c'est pourquoi il commence par mourir à ce qu'il aime plus que lui-même, remontant ainsi par la rive opposée le courant où s'emporte le monde qui aime moins que lui-même ce qu'il n'aime que pour lui. Le Père de Ravignan se refusait souvent à recevoir madame de Ravignan.

Accusera-t-on ce grand esprit d'avoir préféré quelque chose à sa mère, son supérieur, par exemple ?

En ce qui touche les habitudes fraternelles entre des compagnes égales en dignité et se devant un mutuel support, une mutuelle assistance, on ne découvrirait pas davantage les plaisirs ordinaires dans lesquels la nature se complaît. Si nous avons admiré précédemment avec quel succès la vie monacale procure l'union des esprits et l'union des cœurs, il n'a pu nous échapper cependant que de semblables joies ne ressemblaient en rien à celles de l'union dans la famille ou de l'union par l'amitié. Indépendamment de tous ces charmes de la tendresse auxquels on attache un si grand prix et que la vie religieuse exclut, il existe dans les rapports humains un bonheur inénarrable qu'elle sacrifie encore : l'intimité. L'intimité ! bien suprême de deux esprits, de deux cœurs, de deux vouloirs, dont la puissance est allée souvent jusqu'à ôter aux plus ardentes douleurs toute leur amertume ; qui est la fortune des pauvres et le soulagement des riches ; qui est plus que tout amour pour la consolation de l'homme, parce qu'elle éclaire l'amour dans

ses transports de joie et le calme dans ses désastres ; plus que toute tendresse, parce qu'il y a des tendresses très-vives venues de la parenté qui n'ont leur parfait épanouissement que dans le sein d'un ami ; plus que tous les dons imaginables du génie ou du talent, ces grands malheurs de l'homme lorsqu'ils arrivent à l'isoler ! Oh ! qui n'a éprouvé cette joie de faire partager une émotion par un autre soi-même ? Qui n'a senti l'amertume de ses larmes s'adoucir devant des pleurs amis ? Qui ignore qu'aucun lien du sang ne donne ce que veut l'âme pour être heureuse, s'il ne donne pas l'intimité ? Quel cœur appelé à la vie religieuse n'estime le sacrifice de ses amitiés un des plus difficiles renoncements, et ne regrette dans la famille, autant que tous les autres ensemble, le frère qui recevait ses confidences, sachant bien que dans le cloître on n'en reçoit, ni n'en livre ! Cette épreuve, nous en convenons, est une des plus dures entre celles qu'impose une vocation, et il y a beaucoup de natures expansives qui ne se ploieraient pas à cette sévère discipline intérieure, si la vocation n'apportait précisément avec elle la grâce nécessaire pour triompher du penchant préféré.

La vie religieuse, nous l'avons surabondamment montré, n'isole pas l'individu, mais, tout en rapprochant les âmes, tout en les groupant dans des réunions fraternelles, elle ne tolère point la liberté d'un choix particulièrement sympathique ou d'une fantaisie passagère. Elle établit des conversations générales sans permettre un entretien à deux ou à voix basse, un épanchement réel enfin. On verra certains ouvrages occuper à la fois trois ou quatre religieuses; mais le plus souvent c'est à l'heure d'un silence recueilli. Adieu les causeries intimes! On verra dans les jardins les jeunes novices se promener ensemble pour raison de santé; mais loin de s'entretenir amicalement, elles récitent le rosaire. Si on prie en commun, on ne médite pas tout haut, et voilà les âmes seules encore avec leur ferveur. Malades, les sœurs se soigneront les unes les autres avec zèle et dévouement; mais plusieurs se relèveront au même chevet, et dans cette œuvre comme toujours l'action sera collective, nullement spéciale, à moins d'une permission expresse de la supérieure, donnant le droit à une seule et même personne de se charger du fardeau, sans l'alléger d'ail-

leurs en diminuant la réserve des âmes entr'elles.

C'est ainsi que le travail incessant, les emplois méthodiquement distribués, tous les moments disposés à l'avance, ne laissent aucun loisir. Or, il faut des loisirs pour l'intimité. La vie religieuse au reste par elle-même et en elle-même, retient sans effort les âmes sur cette pente. Il y a dans un cœur vierge et réellement dépouillé de lui-même une certaine intégrité, qui appréhende de se trahir dans le moindre élan de douleur ou de joie. Une âme profondément humble, par exemple, comment oserait-elle confier, même à une sainte sœur, la gloire de ses extases? Une âme au contraire dans les épreuves de la vie intérieure, car elle en a et de terribles, comment oserait-elle dans une effusion paraître se plaindre? S'exposer ainsi à attrister les parfaits, à effrayer ou peut-être à scandaliser les faibles? Une religieuse, dont la vie extérieure est fixée par sa règle, n'a guère de secrets à dévoiler, ou quand elle en a, ils sont de ceux qu'on ne révèle qu'à Dieu.

Il est des ordres, sans contredit, qui laissent, à l'égard des rapports mutuels, plus ou

moins de latitude ; mais tous ont pour fondement essentiel l'absence des effusions particulières. Ces vérités, trop peu connues en général, n'échapperont certainement pas aux intelligences qui ont un peu la compréhension des mystères de la vie conventuelle ; et pour celles qui ne comprennent pas les deux faits, à savoir : les liens monastiques sont ceux de la charité et non pas ceux de l'amitié, comme on l'entend dans le monde ; l'intimité de cœur à cœur, d'esprit à esprit, est aussi rare pour ne pas dire aussi inconnue dans le cloître, que les divisions qui pourraient y troubler la paix universelle, constituent l'argument sans réplique à opposer à l'erreur qui reproche aux ordres de rendre à l'âme séparée pour eux de sa famille et de ses amis, ce qu'elle croyait quitter par vertu.

Qu'on se le persuade bien : la vie intime d'un couvent n'est pas du tout la vie intime d'une famille. La première n'a pas été conçue pour remplacer la seconde, elle l'a été plutôt dans un esprit qui pourrait la faire regretter, si le cœur souhaitait redescendre après être monté. Un abîme sépare les rapports surnaturels enlaçant les serviteurs d'un même monastère et les relations de la nature. Il y a

autant de folie à vouloir nier leurs différences essentielles qu'à soutenir que les unes pourraient consoler un cœur malheureux d'avoir sacrifié les autres. Mais pendant que le monde agite ces contradictions dans le vide de son orgueil, les âmes héroïques qui ont renoncé pour Dieu seul et sans espoir d'un dédommagement quelconque à la présence de leurs proches, savent encore se renoncer sous de nouvelles formes. La jeune vierge du cloître n'embrasse pas plus sa supérieure soir et matin qu'elle n'embrasse sa mère; la carmélite ne caresse pas plus une compagne vivant à ses côtés, qu'elle ne caresse la sœur qu'elle a bercée jadis. Les membres de la grande famille surnaturelle des saints de la terre sont austères entr'eux, comme ils le sont vis-à-vis de toute créature. Dieu seul est leur partage. N'oublions pas toutefois quel est le bonheur de l'amour dans le mysticisme.

Voyons ce qui reste après un froid examen, de ce prétendu fanatisme qui enlèverait toute sensibilité sinon toute raison à la jeune fille, décidée à abandonner la maison paternelle pour la maison de Dieu.

Une première remarque à ce sujet épargnera au lecteur beaucoup de ce temps que

nous n'aimerions pas à lui demander pour des pensées inutiles, c'est qu'on n'a pas le pouvoir de taxer de fanatisme ces vocations de longue date, n'arrivant à leur but final qu'après mille délicats ménagements, consentant à voir le monde de près pour ne laisser aucune arrière-pensée à leur famille, suspendant le plus cher projet à cause de devoirs à remplir, ne l'exécutant enfin qu'après des angoisses de cœur si visibles et si palpables qu'elles confondent ceux qui en sont les témoins émus. Or, non-seulement plus des deux tiers des personnes qui prennent le voile en France depuis cinquante années agissent ainsi, mais parmi les vocations ou plutôt les entrées au couvent plus précipitées, le grand nombre n'a que l'apparence d'un zèle irréfléchi. Au fond, les circonstances, les raisons de famille ou de position, cent motifs ignorés du monde, peuvent légitimer ce qui agite la surface. Une volonté providentielle est plus forte que la volonté humaine. Combien de jeunes filles, par défaut de courage et non par défaut de cœur, préfèrent attendre les derniers jours pour avouer une résolution invincible dès longtemps! Combien d'autres entrent à merveille dans les vues secrètes de ceux qu'elles ai-

ment en les délivrant d'hésitations pénibles? Combien surtout sont brisées et crucifiées en elles-mêmes, bien qu'elles aient la force de voiler leur douleur par leur jeune énergie? Et parce qu'il est des organisations maîtresses d'elles-mêmes, calmes au milieu de brûlantes émotions, capables au moment où se fixent leurs destinées d'étouffer des sanglots sur leur poitrine, et de n'exprimer qu'à Dieu ce que Dieu seul connaît, on se plaint du scandale! On ne s'en plaindrait certes pas dans une autre occurence. Il y a des mères qui ne peuvent pas pleurer sur la tombe de leurs enfants! Qui les accuse de ne les pas regretter?

De plus, ce n'est pas être sincère que confondre la douce fermeté de ces naïves et suaves créatures, disant paisiblement adieu à leur famille dans un effort de vigoureuse vertu, avec ces vocations miraculeuses, nées de circonstances dominatrices et devant être à leur dénouement comme à leur début un coup de grâce inespéré.

A ces âmes que « le fanatisme religieux » retient tout à coup sur le bord de l'abîme, ou en retire quand elles y sont tombées, il ne faut pas reprocher d'avoir changé trop tôt le

fanatisme du mal en fanatisme du bien, et à d'autres titres elles méritent, autant que l'innocence animée du respect filial, une admiration sans mélange.

Cela dit, nous avouerons sans scrupule ce que notre culte pour le vrai ne nous permet pas de taire : quelques exceptions regrettables, quelques procédés d'un zèle faux, puisqu'il est indiscret, se trouvent parfois en désaccord avec la règle générale. Mais combien ces exceptions elles-mêmes sont rares ! Comme elles sont moins fréquentes que le bruit dont on les entoure à dessein ! Car, comment l'homme le plus sincère, le plus bienveillant pourrait-il lire au fond des consciences afin d'y démêler le mobile de l'action? L'honneur du devoir n'est-il pas souvent en contradiction avec l'acte extérieur qu'il est obligé alors de dédaigner? Combien de ces fanatiques, même dans la petite armée où les range sans crainte la raison la plus chrétienne, ont été forcés d'agir comme ils s'y sont décidés! Combien ont souffert le martyre avant de s'y résoudre, et combien de ces désespoirs terrestres qu'ils ont provoqués et que le monde ignorant ou prévenu leur reproche si amèrement, ont été pour les dés-

espérés le réveil de leur honneur, de leur foi, de leur salut, de leur bonheur même humain? Que de chefs de famille n'entreront au ciel que par la porte où a passé en fuyant désolée la jeune vierge se rendant au cloître ! Nous n'éprouvons d'ailleurs aucun embarras à le déclarer : les fanatismes les plus incroyables ont leur raison d'être et sont légitimes quand ils sont excités par d'aveugles résistances. Ni le père, ni la mère, fussent-ils des saints, n'ont le droit de violenter, ni de diriger à leur gré, la conscience de leurs enfants. Si Dieu les appelle, leur devoir est de leur rendre facile ou tout ou moins possible l'obéissance à cette souveraine attraction. Qu'ils ne parlent pas de leur autorité, elle ne descend que de Dieu et n'est pas plus haute que la sienne. Qu'ils ne s'appuient point sur leur tendresse ; ont-ils aimé leur enfant comme Jésus-Christ aime une âme? Dieu qui est créateur a un droit absolu sur sa créature; or, *il n'y a pas de droit contre le droit* (1). Et si les lois humaines consacrent la liberté de l'individu majeur, pourquoi s'étonner quand la doctrine catholique consacre aussi cette li-

(1) Bossuet.

berté des vocations, qui n'est que la liberté de l'âme, car le salut dépend de la fidélité à cette première grâce reçue, ce qu'on ne voit pas, ce qu'on ignore trop. Il y a telle ou telle vocation qu'il est juste d'abaisser devant l'omnipotence de l'autorité paternelle. Les séductions du génie, du talent, de l'amour, qu'on peut croire sacrées, mais ne sont pas divines, s'honorent en s'immolant parce qu'elles ne sont que des devoirs relatifs, des dévouements généreux mais libres, tandis qu'une vocation religieuse, c'est-à-dire surnaturelle, est la volonté expresse de Dieu ; qui l'entravera? L'ordre d'une mère? L'enfant ne peut lui céder; il est lié pas ses devoirs envers le père qui est aux cieux! *Il n'y a pas de droit contre le devoir* (1).

Au reste, reconnaissons-le, il en est de cette critique du monde comme de toutes les autres. Retentissante dans la forme, elle s'évanouit dès qu'on approche du fond des choses, car dans quel sentiment noble ou pieux n'entre-t-il pas de l'enthousiasme? De quelle grande œuvre n'est-il pas l'inspiration? Où est l'entreprise qui s'achève sans lui? L'ar-

(1) 32e Conférence.

deur guerrière, la poésie, les arts, l'éloquence, le dévouement, l'amour, la gloire, qu'est-ce, sinon des fanatismes? La vertu, qu'est-ce encore, sinon un plus heureux fanatisme? Et l'héroïsme, un plus parfait enthousiasme? Puis, qu'est-ce, au résumé, que l'enthousiasme en lui-même? Un mouvement de préférence, une ivresse qui console de la perte d'autres joies! Dès lors, pourquoi Dieu, en tant qu'il est le suprême amour, n'obtiendrait-il pas toutes nos préférences? Pourquoi l'ivresse de ce divin amour ne nous consolerait-elle pas de lui sacrifier les mondes de nos ambitions, comme les mondes de nos tendresses? Mais pourquoi surtout oublierait-on sous un autre ciel les rivages lointains qu'on a aimés? Depuis quand cesse-t-on de regretter les biens que l'on quitte parce qu'il faut s'en séparer? Depuis quand le fanatisme pour un but louable est-il une fascination radicale? L'amour de Dieu : la destruction de la reconnaissance? La charité : la perte de tout sentiment affectueux? Quel homme de bon sens oserait dire, s'il ne s'agissait pas de combattre le christianisme, qu'une vierge n'a plus de cœur parce qu'elle choisit Dieu pour l'époux qu'elle suivra, lorsqu'un bien plus

grand nombre de jeunes filles disent chaque jour adieu à leurs parents, pour fonder loin d'eux une famille, sans même laisser à la pauvre mère la moindre garantie d'un amour fidèle et d'un avenir heureux? Qu'on ne se plaigne pas d'ailleurs, si répudié partout, ce fanatisme se réfugie encore dans quelques esprits d'élite. Car *combien d'âmes abaissées ne s'exaltent que pour les expéditions du lucre et ne s'enrôlent que sous l'oriflamme de la fortune* (1). Plaise à Dieu qu'il devienne moins rare, dans notre triste génération, l'enthousiasme qui n'est pas celui de l'égoïsme ou de la cupidité !

(1) Mgr Pie, Panégyrique de saint Louis.

CHAPITRE IX.

—

Conclusion. — Un dernier mot sur le bonheur.

On dira, et nous le comprenons : pourquoi tant de questions soulevées à propos d'une autre ? Qu'est-ce que le bonheur dans la vie monacale ? Vous affirmez que c'est la raison plus que le fanatisme, la vertu et non un frivole enthousiasme, qui entraîne hors du toit paternel l'enfant qui s'y trouvait heureux ; que dans le cloître d'ailleurs ni l'union des âmes, ni l'union des esprits, ne peuvent renouer des rapports comme la nature les veut ; que, d'autre part, si les liens de famille se rompent par suite de la séparation, ils ne laissent

pas d'exister toujours au fond des cœurs, les déchirant à l'aise; car comment démontrer qu'on est heureux loin de ceux qu'on aime? Où donc, avec des idées si différentes, au reste, de celles qui ont cours dans le monde, placerez-vous la félicité complète dont vous aviez promis des preuves éclatantes? Si vous même étendez sur elle cette ombre sinistre, comment la dissiperons-nous?

La vie religieuse procure à l'âme des joies inouïes, formées et soutenues d'éléments qu'elle seule possède : voilà le fait, et après tout ce qui a été dit précédemment pour l'établir, nous ne le discutons plus. Or, en ajoutant que si ce bonheur n'avait pas de larmes pour pleurer les biens immolés à sa conquête, il ne serait ni digne du cœur de l'homme, ni digne du cœur de Dieu; en ajoutant encore que ces larmes de regrets demeurent cependant impuissantes à en troubler l'évidente sérénité; nous ne détruisons rien de ce qui est acquis, nous ouvrons seulement une large voie à de nouvelles perplexités ou à de nouvelles espérances; nous posons un problème inattendu, et pour le résoudre nous allons demander hardiment à l'ordre naturel,

puis à l'ordre surnaturel, quel est enfin le dernier mot du bonheur dans l'humanité.

Sans doute on pourrait répondre simplement que le bonheur est dans la jouissance du bien désiré, car *chaque cœur a des secrets divers incompréhensibles à d'autres cœurs* (1), et nous différons tous dans notre manière de souhaiter comme dans notre manière de jouir. L'un voudrait le génie et l'autre la richesse; celui-là, les honneurs et les vanités du monde; celui-ci, uniquement la paix dans le travail; ce qui est un plaisir pour un ami serait une douleur pour soi-même. Nul d'entre nous ne regarde le même horizon; peu aspirent au même but; beaucoup, en atteignant le résultat convoité, n'ont saisi qu'un fantôme au lieu d'avoir goûté une jouissance réelle. Mais il est une ambition commune à tous, brillante sous tous les cieux, à la portée du pauvre comme du riche, du plus petit comme du plus grand, de la jeune fille cachée sous les neiges du Nord, comme du jeune mousse contemplant les feux de l'équateur; ambition que l'enfant seul ignore, que la jeunesse découvre, que l'âge viril conserve, que la veil-

(1) Châteaubriand.

lesse bénit, et à laquelle Dieu a promis le bonheur pourvu qu'elle demeurât une vertu en demeurant un sacrifice austère : c'est l'amour. *L'amour termine l'homme* (1), et le cœur n'a pas la faculté d'aller au delà ; mais s'il restait en deçà, il ne se connaîtrait pas lui-même, il lui manquerait l'intuition de sa vie. Tout s'efface devant la gloire d'aimer, tout pâlit devant l'honneur d'être aimé. Il n'est point de malheur que l'amour ne console, ni de joie dont il puisse être absent. Là où il n'est plus, il n'y a que des ruines ; là où il n'a pas été, il y a un vide immense ; et le cœur marchant vers lui sans le voir, est le seul à qui il soit possible sans souffrir de se passer de ses charmes. Et si c'est vrai pour l'humanité en général, combien c'est plus vrai pour l'être charmant et délicat, dont la destinée est de ne connaître et de ne révéler l'amour que par la face qui regarde Dieu. Quand la jeune fille à quinze ans voit sa sœur aînée monter à l'autel pour y recevoir le sacrement du mariage, être contente, puis dire adieu à sa mère, elle se révolte, pleure de colère, affirme que pour des royaumes elle ne quitterait pas la

(1) 4e Conférence de Toulouse.

maison où elle est comblée. Mais les feuilles n'ont pas jauni cinq fois que, chassant du pied avec dédain leurs restes morts et épars, elle se dit souriant à sa rougeur : Je les verrai renaître, reverdir sous un autre ciel plus chaud, et elle oublie sans remords que ses vieux parents ne la suivent pas. Telle est la vie, tel est le cœur. L'amour est plus fort, plus heureux que toute tendresse, et la pauvre mère à qui il enlève sa fille, dévore ses larmes en silence plutôt que de s'indigner devant les espoirs qu'elle a connus !

Qu'on ne nous accuse pas ici de trop poétiser un souffle que Dieu a créé poétique. Assez d'autres le matérialisent, déflorant la vertu, détrônant le beau au profit du mal !

Un sentiment vrai ne se résigne pas à l'impuissance (1), *et, selon les lois qui régissent le monde spirituel, pour élever une âme il est besoin de l'attraction d'une autre âme* (2).

L'Église catholique, dépositaire et gardienne des serments inviolables, a toujours enseigné que Dieu même a mis l'idéal dans l'amour, le bonheur dans cet idéal ; et, quand on ne croit

(1) M. Guizot.
(2) Frédéric Ozanam.

plus ni à l'un ni à l'autre, on porte en soi un cœur sceptique ou une âme morte.

Qui soutiendra qu'une jeune femme, visitant, au bras de son époux, le manoir héréditaire, où se continuera la chaîne des ancêtres, n'est pas dans l'allégresse, le château où elle est née fût-il à l'autre bout de la France? En conclura-t-on qu'elle n'aime plus sa famille, qu'elle ne pleurera pas dans sa prière du soir en retrouvant sur ses lèvres le dernier baiser de sa mère? En conclura-t-on que le lendemain ne sera pas magnifique, avec ces flots de pensées, de devoirs, de craintes, d'espérances, de joies qu'apportent les perspectives d'une carrière à son début? Si le souvenir des anciennes et vivantes tendresses auxquelles il a fallu renoncer à cause de l'amour, vient à provoquer ses larmes, loin de les trouver amères, elle les caressera comme un hommage de plus rendu à la mystérieuse puissance qui veut des immolations? Qu'un semblable bonheur soit étrange, incompréhensible, effroyable même, peu importe, il a une loi, il la faut subir. *Le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas* (1).

(1) Pascal.

Mais on entend bien que ces légitimes jouissances de la vie dans l'ordre naturel ne sont pas le point fatal, extrême, où l'homme doive s'arrêter.

Le cœur ne peut pas absorber l'âme et l'âme ne peut admettre pour objet de béatitude qu'un être incréé, infini, éternel, c'est-à-dire Dieu. Aussi, quand on emprisonne ses sentiments dans les étroites limites de cette terre ; quand on n'a pas foi au monde invisible, que devient l'amour? Qui donnera une heure de durée à l'affection la plus vive, si elle ne se rattache pas à l'être souverain, inénarrable dans ses dons, mais digne surtout d'être adoré par-dessus tous ses dons? L'histoire est là pour apprendre *ce que devient l'adoration de l'homme le lendemain du jour où il n'adore plus Jésus-Christ* (1). C'est la croyance aux régions surnaturelles qui crée l'épanouissement des cœurs dans nos sombres et terrestres régions. C'est l'amour de Dieu qui est le condiment des fragiles ardeurs de l'homme, et la base première des bases immuables de la famille. Si l'esprit de l'homme ne voit pas l'infini et l'éternel dans les cieux, où les verra-t-il ici-

(1) 34e Conférence de Notre-Dame.

bas? Mais s'il les voit dans les splendeurs ou les épreuves de ses tendresses, la mort peut bien *entrer dans sa maison, il niera la mort* (1).

Pourtant ici, à cette hauteur, ne se termine pas l'ascension de l'humanité. L'Évangile place dans une sphère plus élevée encore l'idéal du bonheur par l'amour.

Connaître et aimer Dieu, même avec ferveur, n'est que le premier degré de la vie surnaturelle, et lorsque cette connaissance laisse au cœur des attraits pour certaines séductions, des attachements pour les créatures, elle ne peut que soulever un côté du rideau des cieux, elle n'est qu'un pâle reflet de la joie des saints. La perfection de l'amour enlève à l'âme la faculté de se partager, et la perfection de l'amour surnaturel n'est atteinte que lorsque Dieu est l'unique objet du cœur; *on cherche la vie dans ce qu'on aime*, a dit saint Augustin. Secouer la poussière des mondes créés, s'élancer hors de l'étroite enceinte, abdiquer les charmes qui passeront, ravir aux anges le secret de leur allégresse, arriver par l'extase, si ce n'est à la vision,

(1) M. Louis Veuillot, çà et là.

du moins à une communion efficace avec la souveraine beauté, chercher la vie dans son essence même, tel est le sommet de la joie, l'élément de béatitude victorieux de tout obstacle dans la vie religieuse, l'alpha et l'oméga du bonheur. L'amour unique de Dieu, nous l'avons nommé en entrevoyant l'idéal pour la première fois, nous le nommons de nouveau sa plus vive, sa plus fidèle, sa plus parfaite expression. Ce culte de Jésus-Christ dans un cœur vierge transporte l'âme dans les régions de l'immuable et de l'infini, comme ce char de feu qui enlevait le prophète au ciel. Regardons en haut, il monte, il monte encore! saluons-le d'un dernier, solennel et respectueux hommage!

On voit dans le monde une virginité qui consiste à ne rien aimer, pas plus Dieu et les pauvres qu'une famille où l'on végète. Il faut plaindre ce double malheur qui se refuse beaucoup, sans se rien accorder, et convie l'égoïsme à s'emparer d'un vide où un très-haut dévouement, celui du célibat chrétien, pourrait se féconder dans la charité, mais il ne faut pas l'opposer à l'idéal que nous admirons.

On y remarque aussi, par un contraste frappant, cette virginité aimante, joyeuse et

fière, qui, devenue un apostolat réel et efficace, sert la cause de l'Église comme celle de l'humanité, avec des succès aussi sérieux que modestes. Elle séduit beaucoup de cœurs de nos jours, et elle est infiniment digne de respect. Cependant le bonheur qu'elle permet de goûter n'est en rien comparable aux joies de la vie conventuelle, parce que le renoncement absolu à soi comme à toute volonté propre par la consécration des trois vœux monastiques, formant une alliance réelle et bénie de l'Église entre Dieu et l'âme élue, cette âme s'élève bien au-dessus du cœur qui, dans les voies de l'amour, n'a pas été appelé à une oblation aussi heureuse, puisqu'elle est moins entière.

On y voit encore, à chaque instant, cette virginité charmante des âmes ingénues, trop jeunes pour comprendre une autre expansion que celle dont le parfum monte vers Dieu, comme vers leur mère, sans qu'elles voient l'abîme qui sépare la tendresse de l'amour. Cet état de l'âme, si beau, si digne d'envie, doit cependant progresser et même en un sens changer de caractère, pour devenir cet état sublime d'un cœur fixé en Dieu par un mouvement de choix et de préférence. Car

les joies de la virginité ont cela d'admirable, et c'est précisément parce qu'on le nie ou qu'on le comprend mal, qu'on n'arrive pas à l'appréciation exacte du bonheur de la vie religieuse; elles saisissent tout l'être et le transforment jusque dans ses dernières profondeurs. Seulement, au lieu de l'envahir comme une mer qui lance ses tourbillons dans une autre mer, comme un orage qui assombrit par ses nuées, et sillonne de ses foudres un ciel jadis serein, elles apaisent l'âme tout en la charmant, l'étonnent sans la froisser, ne l'ébranlent que par les plus suaves impressions, ne l'excitent qu'en la ravissant au-dessus d'elle-même, et ne font qu'ajouter aux harmonies de l'innocence dans l'ordre naturel, les ineffables harmonies de l'amour dans l'ordre surnaturel. Si elles s'emparent d'un esprit candide, tout en lui laissant ses incomparables priviléges, elles le combleront d'enivrements inconnus, dont il n'avait nulle idée, nul pressentiment; elles le plongeront dans des délices, dont aucune des tendresses antérieures ne lui avait révélé le secret. Comme apparaîtraient à un petit enfant, mort dans les bras de sa mère avant d'avoir rien appris du mystère de sa destinée, les splen-

deurs du ciel se déroulant tout à coup sous ses regards radieux, et l'éternelle charité lui ouvrant son sein avant qu'il l'eût adorée, ainsi apparaissent à l'âme vierge les plus lointains horizons de l'amour, quand Dieu, sans la troubler, déchire le voile qui les cache au monde. Lorsqu'au contraire ces joies divines illuminent une intelligence qui n'ignore rien, elles la purifient de telle sorte qu'elle sera dans ses contemplations aussi éloignée des images terrestres, que l'était Marie-Madeleine alors que son extase l'enlevait au-dessus du sol. Mais quel que soit le champ sur lequel la virginité veut naître, croître et s'épanouir, cette fleur de tout sentiment n'existe jamais dans une âme chrétienne à l'état de ces défaillances dépouillées de tout parce qu'elles n'ont de goût pour rien, de ces mouvements négatifs qui se replient sur eux-mêmes sans chaleur et sans vie; elle y règne comme une affection libre, vivante, dévouée, agissante et fidèle, qui s'absorbe en Dieu parce que Dieu seul est l'objet de son culte. *Elle a des touches brûlantes et les torrents d'eau ne l'éteindront point* (1). L'être souverain se donne ici sans

(1) Cantique des Cantiques.

mesure à l'âme généreuse, dont l'amour sans mesure s'élance vers lui, et s'y attache d'une manière ineffable par *l'ardeur de cette volonté ferme qui est la tendance de celui qui aime vers l'objet aimé, et les unit l'un à l'autre dans un embrassement éternel* (1).

Comme un cerf soupire après la fontaine des eaux vives, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu! Mon âme a défailli dans son ardeur de s'unir à son bien-aimé. Je le cherchai et je ne le trouvai point, je l'appelai et il ne me répondit point. L'avez-vous vu celui que mon cœur aime (2)? Ainsi les gémissements de l'épouse expriment ses désirs, car *Dieu l'attire à lui et Dieu la retient encore ici-bas* (3). Il n'a point marqué l'heure fixe où le ciel et les anges s'ébranleront pour lui dire : *Voici l'époux qui vient, allez à sa rencontre* (4). Mais comme les plaintes de la nuit et le murmure du vent dans les forêts vierges se taisent vers le matin pour épier la lumière à son réveil, ainsi l'amour attend en silence, et le Seigneur Jésus répond : *Vous avez blessé mon cœur, ma sœur*,

(1) Trésor des saints.
(2) Cantique des Cantiques.
(3) Bossuet. Panégyrique de sainte Thérèse.
(4) En saint Matthieu, ch. XXV, vers. 6.

mon épouse , vous avez blessé mon cœur, par un seul cheveu qui flotte sur votre cou (1). *Je vous ai aimée comme mon Père m'a aimé* (2).... *Demeurez en moi et je demeurerai en vous* (3).... *Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles* (4). Alors les voiles tombent entre le ciel et la terre. L'âme exaucée reprend le cantique de son bonheur :

Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui; il repose entre les lys jusqu'à ce que l'aurore se lève et que les ombres déclinent! Mon âme s'est comme fondue au son de sa voix. J'ai trouvé mon bien-aimé; je ne le quitterai jamais (5)! *Venez, toutes mes pensées, tous mes sentiments, tous mes désirs, venez, réunissez-vous pour aimer Dieu* (6)! Et le regard du Sauveur appelle le regard ravi de son humble servante. Il y a fusion de l'âme et de cet idéal choisi qui est la beauté sans tache. Elle peut se dire : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (7)! Il y a fusion de l'idéal

(1) Cantique des Cantiques.
(2) En saint Jean, ch. XV, vers. 9.
(3) En saint Jean, ch. XV, vers. 4.
(4) En saint Matthieu, ch. XXVIII, vers. 20.
(5) Cantique des Cantiques.
(6) Bossuet.
(7) En saint Paul, Ép. aux Galates, ch. II, vers. 20.

choisi et de l'âme vierge et aimée. L'amour se perd dans l'extase de l'amour, et briserait dans ses divins transports la frêle enveloppe du cœur, si Dieu ne le fortifiait, car Dieu, nous l'avons vu et admiré, ne veut pas pour lui seul des ardeurs virginales. L'amour habitant le ciel par ses vœux a sur la terre une mission de miséricorde qui le doit consoler d'y être si longtemps enchaîné. Son royaume y sera la souffrance physique et la souffrance morale. Il pleurera les morts oubliés, il ressuscitera les morts qui font horreur. Il donnera une mère à l'orphelin et un ami à tout délaissement. Il sera enfin l'expiation universelle, puisque les larmes de l'innocence provoquent seules les larmes du repentir. Ainsi, dans ses inénarrables gloires, l'amour de Dieu n'a rien à regretter, ses joies servent l'humanité.

Or, comment supposer qu'une âme, parvenue à ce faîte, ne jouisse pas d'un honheur complet? Si l'amour triomphe sans effort de toute tendresse; si ce soleil chasse bien loin derrière lui tous les soleils qui l'avaient précédé; si le cœur en possession de son objet se passe si aisément de tout autre bien; s'il verse alors des larmes, pour se soulager

plutôt qu'en s'affligeant, comment l'amour de Dieu, transformé déjà pour ainsi dire par l'être infini qui le béatifiera bientôt, n'absorberait-il pas l'âme de telle sorte qu'en lui, c'est-à-dire en Jésus-Christ, par Jésus-Christ, à cause de Jésus-Christ, elle n'eût plus rien à pleurer, rien à désirer dans l'abandon qu'elle fait de son cœur à la divine miséricorde? Ah! viennent toutes les joies de la terre essayer de la distraire dans son extase, elle s'écrie : « *Qui me séparera de la charité de Jésus* (1)*?* » Viennent son père, sa mère, ses sœurs, ses amies pour la troubler; *qui est ma mère, et qui sont mes frères* (2), répond-elle en son âme? Si elle pleure avec eux, ce sera d'attendrissement plutôt que de regret, car c'est le caractère de l'amour de Dieu de pénétrer le cœur d'une onction si suave qu'en triomphant de tous ses attachements, il leur donne un nouveau et indéfinissable charme. Heureux dans la possession d'un objet suprême, il semble qu'il augmente ses joies en tout sacrifiant à cette possession, et que ce qu'on vient de lui immoler est par cela même d'autant plus aimé! Et

(1) En saint Paul, Ép. aux Romains, ch. VIII, vers. 35
(2) En saint Marc, ch III, vers. 33.

pourquoi d'ailleurs la nuit, le jour et jusqu'au pied de l'autel, cet amour souverain n'aurait-il aucun holocauste à s'offrir? Pourquoi lui enlever cette impression navrante où il se reconnaît et se salue? Parce que c'est Dieu qu'on aime, serait-on moins avide de se sacrifier? En se donnant à lui seul, avait-on compté être à l'abri de toute épreuve dans cette vallée d'exil? O qu'ils ont peu l'intelligence de l'amour ces esprits sans flammes, s'imaginant qu'une privation détruit la béatitude de l'amour ou qu'une tendresse supérieure est la négation d'une tendresse moins élevée!

Quel enfant chrétien irait au cloître si on lui posait pour condition l'ingratitude et l'oubli? Quelle mère, se séparant de son fils, ambitionne d'en être pleurée sans consolation? Quelle jeune vierge souhaite une couronne éclatante aux pieds de Jésus, le roi au sceptre de roseau? Quel cœur enfin, ayant reçu *la touche de Dieu* (1), consentirait à s'abaisser jusqu'à un amour sans douleurs et sans larmes? L'idéal de la vie religieuse n'a pas été conçu dans l'esprit des saints, pour abolir la

(1) Bossuet.

souffrance puisqu'elle est la loi de l'humanité, mais pour la diviniser. Il ne promet pas un bonheur sans mélange, il promet un bonheur permanent parce qu'il vient de l'amour, et il le dispense infini quand l'amour en est digne. Il n'est pas fait enfin pour ces âmes égoïstes aimant pour ne satisfaire qu'elles-mêmes, il est réservé à ces âmes généreuses qui, ayant reçu le don de comprendre que *les vertus ordinaires ne suffisent ni pour se sauver ni pour sauver les autres, ne savent plus connaître et vouloir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié* (1). Il est créé pour ces cœurs magnanimes à qui il *semble qu'ils n'aimeraient pas s'ils aimaient pour être heureux* (2). Il n'est donné enfin qu'à ces cœurs vierges pour qui l'*absence de la croix est l'absence de la vie* (3), et que le Christ a enfantés dans ces divines paroles : « Bienheureux les cœurs » purs! bienheureux ceux qui pleurent! »

(1) Mgr Pie.
(2) 1re Conférence de Toulouse.
(3) Saint François-Xavier.

FIN.

Poitiers, Imprimerie de N. Bernard.

APPENDICE

LETTRE

De S. G. Monseigneur Pie à l'Auteur.

—

Poitiers, 23 septembre 1866.

Mademoiselle,

J'aime à reconnaître dans votre livre les élans de la foi et de la piété, soutenus par les ressources d'une riche imagination, et je vous félicite du témoignage bienveillant que ce travail vous a valus de la part des éminents prélats de Bourges et d'Hébron.

† L.-E., *év. de Poitiers.*

APPROBATION

De S. G. Monseigneur l'Évêque de Nantes.

L'Idéal du bonheur dans la vie religieuse répond à mon attente, et je le trouve l'expression vive des dons les plus heureux de la nature et de la grâce. C'est l'élan d'une belle imagination et d'un cœur ardent, fécondé et conduit par l'amour de Dieu le plus sincère.

Que l'auteur continue à travailler, à lire, à écrire, suivant l'inspiration de Dieu, en toute humilité et naïveté ; je la bénis ainsi que tout ce qui lui est cher.

Nous marchons vers des temps très-mauvais. Les élus seront ébranlés, les bons chrétiens seront déconcertés. Je recommande aux chefs de famille de faire de leur foyer domestique, au milieu de la défection des gouvernements et des sociétés, un asile inviolable de la foi et de la prière. Je sais que la famille de l'auteur sera un de ces sanctuaires et j'en bénis Dieu.

Nantes, le 8 décembre 1866.

† Alexandre, *évêque de Nantes.*

APPROBATION

De S. G. Monseigneur l'Evêque de Luçon.

Je viens de terminer la lecture de l'ouvrage intitulé : *De l'idéal du bonheur dans la vie religieuse*.

Je ne puis trop remercier l'auteur de l'avoir composé. Il est appelé à faire un grand bien, et je ne négligerai aucune occasion d'en recommander la lecture. C'est une œuvre de foi, exécutée avec une rare intelligence et un cœur tel que le bon Dieu sait les faire, par sa grâce, lorsqu'il en est le maître.

9 décembre 1866.

† Charles, *évêque de Luçon.*

APPROBATION

De S. G. Monseigneur l'Evêque de Limoges.

Ce livre révèle un beau talent, une vive imagination, une connaissance étonnante du cœur de la femme chrétienne. C'est un éloquent plaidoyer en faveur de la vie religieuse. Cette vie est du reste connue et pratiquée avec une rare perfection par des membres de la famille de l'auteur. Je suis heureux de penser que le souvenir de la vénérable tante carmélite du couvent de Limoges, n'a pas été étranger à la direction des méditations de la nièce, et à l'éclosion de cette belle œuvre de son remarquable talent.

Limoges, ce 24 décembre 1866.

† Félix, *év. de Limoges.*

SOCIÉTÉ NATIONALE D'ENCOURAGEMENT AU BIEN

COMPTE RENDU

De la Séance publique de Distribution solennelle des Récompenses le 10 juin 1867

RAPPORT DE M. Honoré ARNOUL

Secrétaire général

SUR LES OUVRAGES COURONNÉS

MÉDAILLE D'HONNEUR EN BRONZE

Mlle BARDY (MARIE) A POITIERS, VIENNE

POUR SON LIVRE

De l'idéal du bonheur dans la vie religieuse

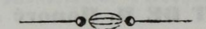
« Écrit avec une conviction sincère, une foi vive, ce livre se recommande à plus d'un titre; il initie le l cteur à la vie d'abnégation et de charité, montre aux pauvres cœurs éprouvés le port du salut après les agitations de la tempête

» On croit entrevoir dans l'ouvrage, que nous ne pouvons que très-brièvement analyser, la consommation de la science par l'amour. C'est une sorte de lyrisme spirituel qui charme et attire. On y sent couler à pleins bords la sève ardente de la jeunesse, du beau et du bien. En lisant les pages éloquentes où Mlle Bardy a mis toute son âme pour défendre les doctrines et la religion de ses pères, on se sent fortifié, les doutes s'effacent insensiblement, et l'on oublierait aisément que l'idéal du bonheur n'est pas tout entier là où l'enthousiasme divinement passionné de l'auteur l'a placé, car l'accomplissement des devoirs de son état, quel qu'il soit, est aussi, aux yeux des sages, la clé mystérieuse qui ouvre le ciel et initie aux véritables jouissances d'ici-bas. »

BREF DE SA SAINTETÉ PIE IX

A L'AUTEUR

DE L'IDÉAL DU BONHEUR DANS LA VIE RELIGIEUSE



Perillustris Dnā Dnā obsmā

Gratulatur tibi ssmūs dominus Pius IX, quod quidquid in te est ingenii, quidquid piæ eruditionis, omne contuleris ad cælestes illas delicias explicandas, quibus, inter cœnobiticæ vitæ asperitates, sacræ virgines flagrante christi amore succensæ affluunt ita, ut superabundent gaudio in omni tribulatione sua. Quod sane coeptum, cum accomodatissimum sit ad relevandam nobilitatem felicitatemque eius vitæ instituti, quod abiectum miserrimumque arbitrantur et dictitant qui non percipiunt ea quæ sunt spiritus Dei; lætatur, te satis arduum opus ita perfecisse, ut clarissimorum Galliæ antistitum approbationem

Très-illustre et très-honorée Dame,

Le très-saint seigneur Pie IX vous félicite d'avoir appliqué tout ce qu'il y a en vous de talent, tout ce qu'il y a en vous de pieuse érudition, à faire comprendre les célestes délices qui, au milieu des austérités de la vie cénobitique, inondent les vierges saintes consumées par l'ardent amour de Jésus-Christ, au point qu'elles surabondent de joie dans leurs tribulations de toute espèce. Comme cette entreprise est certainement très-propre à relever la noblesse et la félicité du mode d'existence, jugé et déclaré abject et très-malheureux par les personnes qui n'ont pas l'intelligence des choses de l'esprit divin, le

laudesque promerueris. Quamobrem, etsi non dum oblatum volumen versare potuerit, illud tamen lubenti gratoque excepit animo; futurum etiam confidens ut haud contemnendam collaturum sit operam, vel erigendis iis ac incitandis quæ se iam Deo devoverunt, vel ingerendo aliis cælestis agni nuptiarum desiderio. Mihi vero mandavit ut optati a te huiusce fructus auspicem, et paternæ bænevolentiæ suæ pignus nunciarem Apostolicam Benedictionem, quam tibi tuæque familiæ peramanter impertit.

Saint-Père se réjouit que vous ayez perfectionné un travail assez difficile, jusqu'à mériter l'approbation et les éloges d'Évêques français du plus haut renom. C'est pourquoi, bien qu'il ne lui ait pas encore été possible de parcourir le volume qui lui a été présenté, il l'a reçu avec un sentiment de plaisir et de gratitude. Ayant même la confiance que cette œuvre remarquable concourra également à grandir et à stimuler celles qui déjà se sont vouées à Dieu, et à inspirer aux autres le désir d'être les épouses du céleste Agneau, il m'a chargé de vous annoncer, comme présage de ce fruit que vous souhaitez, et comme gage de sa paternelle bienveillance, la bénédiction apostolique qu'il accorde très-affectueusement à vous et à votre famille.

Quibus ego peculiares gratulationes meas adiicere gaudeo, quod naturæ et gratiæ donis tibi concessis tam religiose ac fideliter utaris; meæque æstimationis et observantiæ officia tibi exhibeo, cui

A ce qui vient d'être écrit, je me complais à joindre mes félicitations personnelles sur le religieux et fidèle emploi que vous faites des dons de la nature et de la grâce à vous départis, et j'offre mes devoirs

fausta omnia adprecor et salutaria.

Tui, Perillustris Dn̄a Dn̄a obsm̄a,

Addictiss̄. obsm̄us famulus

Franciscus MERCURELLI.
SSmd. Dud. Nrd ab epistolis latinis.

Romæ, die 11 martii 1868.

d'estime et de considération à vous pour qui j'implore tous les bonheurs et tous les moyens d'arriver au salut.

De vous, très-illustre et très-honorée Dame,

Le très-dévoué et très-respectueux serviteur,

François MERCURELLI,
Secrétaire de notre Saint-Père pour les lettres latines.

Rome, le 11 mars 1868.

Perillustri Dn̄æ Dn̄æ obsm̄æ Dn̄æ Mariæ Bardy *Pictavium.*

Poitiers. Imp. de N. Bernard.

